Санкт-Петербургский государственный университет

**МИХАЙЛОВА Оксана Александровна**

**Выпускная квалификационная работа**

**Литературная личность автора в «О граде женском» Кристины Пизанской и рецепция её творчества в России**

Уровень образования: магистратура

Направление 45.04.01 «Филология»

Основная образовательная программа ВМ.5812 «Литература России и Франции: перекрестный взгляд / Littératures russe et française: regards

croisés»

Профиль «Литература России и Франции: перекрестный взгляд / Littératures russe et française: regards croisés»

Научный руководитель:

доктор филологических наук, доцент,

Кафедра истории зарубежных литератур,

Алташина Вероника Дмитриевна

Рецензент:

профессор,

университет Сорбонна-Париж IV,

Дофан Клотильд

Санкт-Петербург

2021

Sommaire

[Sommaire 3](#_Toc73284257)

[Introduction 4](#_Toc73284258)

[Partie 1 - Femme du Moyen Âge tardif 7](#_Toc73284259)

[1.1 La condition féminine au début du XVe siècle. 8](#_Toc73284260)

[1.2 Femme en littérature 17](#_Toc73284261)

[1.3 Le parcours de Christine de Pizan 24](#_Toc73284262)

[Partie 2 - Construction de l’identité auctoriale 32](#_Toc73284263)

[2.1 Présentation du texte 33](#_Toc73284264)

[2.2 Auto-construction textuelle 39](#_Toc73284265)

[Partie 3 - Réception de l’œuvre de Christine de Pizan en Russie 52](#_Toc73284266)

[3.1 Disponibilité des textes christiniens en Russie 53](#_Toc73284267)

[3.2 Réception dans les médias de masse 56](#_Toc73284268)

[3.3 Réception académique 67](#_Toc73284269)

[3.4 Christine de Pizan et le féminisme russe 100](#_Toc73284270)

[Conclusion 105](#_Toc73284271)

[Bibliographie 109](#_Toc73284272)

[Corpus primaire 109](#_Toc73284273)

[Corpus secondaire 109](#_Toc73284274)

Introduction

Christine de Pizan (1364-1430), « célébrité » littéraire de la fin du Moyen Âge et première femme de lettres françaises qui vit de sa plume, a été redécouverte au début du XXe siècle. L’ensemble de son œuvre écrite en ancien français n’est pas encore complètement traduit ; cela empêche le lecteur contemporain (même francophone) de se faire une idée cohérente de Christine de Pizan car il se base plus sur son rôle de femme en littérature et non sur les textes en tant que tels.

Nous constatons que depuis les années 1970 l’intérêt envers l’auteure augmente de manière progressive, et ce à l’international : les recherches réalisées aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne étaient jusqu'à récemment plus nombreuses que celles menées en France[[1]](#footnote-1). On s’intéresse le plus souvent à la pensée politique de Christine de Pizan, ainsi qu’à l’aspect anti-misogyne de son œuvre (on se gardera de dire « féministe » car sa position est très loin de la compréhension actuelle du terme). Or, la façon dont elle construit sa « conscience » et sa figure d’écrivain(e) semble être moins étudiée, alors même que sa personnalité littéraire subit des métamorphoses au cours des années.

Ce mémoire est consacré à *La Cité des Dames,* parue en 1405[[2]](#footnote-2). L’œuvre fait souvent l’objet de commentaires dans le cadre des *gender studies*, et pour cause : c’est une apologie du sexe féminin, thème qui est cher à Christine depuis la polémique littéraire sur le *Roman de la Rose.* Mais nous allons l’approcher sous un angle différent et analyser la construction de l’identité littéraire de l’auteure. Réalisée dans le cadre du programme universitaire « Littératures russe et française : regards croisés » de l’Université d’Etat de Saint-Pétersbourg en partenariat avec l’Université Paris-Sorbonne, cette recherche s’intéresse également à la réception de l’œuvre de Christine de Pizan en Russie*.*

En grande partie autodidacte, Christine débute comme poétesse ; confrontée à l’instabilité financière suite à la mort de son mari, ayant une famille à sa charge, elle trouve refuge dans la poésie courtoise. Après avoir acquis une certaine renommée littéraire, l’auteure commence à percevoir les lettres comme un métier dont elle est capable. Christine abandonne la poésie et se lance dans l’écriture d’ouvrages didactiques en prose, domaine auparavant réservé aux hommes. Elle décrit ce passage vers la prose comme transformation allégorique de femme en « homme » - porteur de la parole publique : « Je me sentais plus fort qu’avant, mon aspect était tout autre […] je sus dès lors que j’étais réellement devenu un homme[[3]](#footnote-3). » Le renoncement symbolique à son sexe devrait, semble-t-il, justifier son choix d’une vocation traditionnellement masculine auprès d’un milieu intellectuel d’où les femmes sont exclues. Cette stratégie s’avère fructueuse : la créatrice est remarquée et lue par les intellectuels et les grands de ce monde. En 1404, le Duc de Bourgogne fait d’elle l’historiographe du feu roi Charles V, mission dont étaient chargés jusqu’alors exclusivement les clercs de Saint-Denis.

Mais Christine n’abandonne pas complètement sa féminité ; elle s’aperçoit rapidement que sa position de femme qui écrit suscite l’intérêt du lecteur (dans sa majorité écrasante masculin à l’époque) : « […] ce n’était pas une chose ordinaire qu’une femme écrivît, et que cela n'était pas arrivé depuis longtemps. C’est ainsi que mes œuvres furent rapidement diffusées et connues en plusieurs endroits et différents pays. [[4]](#footnote-4) » Plus sa gloire monte, plus elle se (re)découvre en tant que femme et même nourrit une « audacieuse prétention d’être une femme-écrivain »[[5]](#footnote-5). *La Cité des Dame*s, texte que nous avons choisi comme corpus de l’étude, est écrit au sommet de sa carrière d’écrivaine et représente la cristallisation de cette redécouverte de soi. On peut dire que la défense des femmes, thème central de *La Cité*, se fait aussi à travers l’affirmation du modèle littéraire féminin en tant que preuve évidente et irréfutable de l’égalité intellectuelle des deux sexes : le livre en témoignait déjà par le fait de son existence.

Nous allons commencer cette étude par un aperçu de la situation féminine à la fin du XIVe siècle - début du XVe siècle, pour ensuite évoquer le contexte littéraire de l’apparition de *La Cité*. S’y reflète une profonde transformation dans la conscience collective qui, dès la fin du XIIIe siècle, se manifeste dans les mentalités et dans les mœurs : la tendance anti-courtoise. La figure du poète chantant la Dame cède la place à l’érudit élevé par l’Université d’où les femmes sont exclues ; le savoir devient une chose élitaire. Le nouveau paradigme trouve son expression pratique dans une lente dégradation du statut juridique et social de la femme ; dans le domaine littéraire, cela se fait sentir dans les ouvrages qui s’inspirent de Jean de Meung et décrivent la femmeà travers des clichés misogynes. En troisième lieu, nous suivrons le parcours singulier de Christine de Pizan et aborderons quelques-uns de ces ouvrages.

Dans ce chapitre, nous nous appuierons sur les sources suivantes : les ouvrages de Johan Huizinga[[6]](#footnote-6), Jacques le Goff [[7]](#footnote-7), Gérard Noiriel[[8]](#footnote-8) et Jean Verdon[[9]](#footnote-9) ; la biographie de Christine de Pizan écrite par la médiéviste Régine Pernoud[[10]](#footnote-10) ; d’autres travaux de cette chercheuse seront évoqués. Nous puiserons également chez l’écrivaine et traductrice de Christine Thérèse Moreau (pour la partie historique et littéraire).

Le deuxième chapitre de cette recherche étudie les procédés littéraires de la construction identitaire de Christine. Dans notre analyse, nous nous sommes appuyés sur deux types d’études critiques. En premier lieu, ce sont les travaux qui s’intéressent à l’introspection et à la représentation de soi au Moyen Âge. En deuxième lieu, ce sont des études qui, via l’approche narratologique, mettent en lumière les procédés d’auto-légitimation auctoriale. Gabriella Parussa souligne leur importance « à une époque où les femmes n’ont pas accès statutairement à la formation universitaire et où le discours dominant traduit une forte résistance à la parole féminine [...] [[11]](#footnote-11). ». Nous essayerons de montrer que l’image auctoriale dans *la Cité des Dames* se construit essentiellement à travers différentes stratégies énonciatives.

Pour cette partie de l’étude, nous consulterons les ouvrages critiques de Jacqueline Cerquiglini-Toulet[[12]](#footnote-12), spécialiste en littérature française de la fin du Moyen Âge, du médiéviste et philologue suisse Paul Zumthor[[13]](#footnote-13), de critiques contemporains Maureen Quilligan[[14]](#footnote-14), Gabriella Parussa, Anne Paupert[[15]](#footnote-15), Evelyne Berriot-Salvador, Élisabeth Gaucher-Rémond[[16]](#footnote-16), Ruth Amossy[[17]](#footnote-17), Claire Le Brun-Gouanvic[[18]](#footnote-18) ; cette liste n’est pas exhaustive.

Partie 1  
-  
Femme du Moyen Âge tardif

1.1 La condition féminine au début du XVe siècle.

Afin de mieux mesurer la spécificité du trajet personnel de Christine de Pizan, commençons par analyser la situation de ses contemporaines dans le contexte historique de la fin du XIVe- début du XVe siècle. Christine, issue de la petite noblesse italienne, passe son enfance à la cour royale et, toute sa vie durant, entretient des relations avec la plus haute noblesse française. Il sera donc question de l’extrême minorité qui ne représente qu’un dixième de la population française de l’époque[[19]](#footnote-19). Pourtant, on trouve des points communs dans la condition des femmes priviligiées et des femmes plus modestes. Leur situation est déterminée par multiples facteurs dont les plus importants sont la doctrine chrétienne, les réalités politique et socio-économique de la société médiévale, sa pensée intellectuelle, ainsi que les représentations culturelles et artistiques que la cour française reproduit dans ses pratiques quotidiennes.

* + 1. **Contexte général**

Le début du XVe siècle est une période instable et dure. La reine Isabeau de Bavière (1371-1435), avant de se déplacer, envoie son représentant s’assurer que les villages sur son chemin ne sont ni touchés par la peste, ni occupés par les troupes des Anglais. La reine a raison : l’insécurité est généralisée. Aux malheurs de la guerre étrangère (la défaite d’Azincourt en 1415, l’occupation partielle du pays par l’ennemi) s’ajoutent la démence du roi Charles VI (1368-1422) et les conflits civils entre des clans puissants qui se disputent le pouvoir. Le pays semble définitivement tomber sous la domination anglaise, mais, notamment grâce à l’intervention de Jeanne d’Arc (1412-1431), il arrive à en sortir vers 1435.

Sur le plan socio-économique il y a une dépression générale. Les résurgences de la Grande Peste de 1347 atteignent la population la plus jeune d’où l’effondrement démographique désastreux : entre 1340 et 1440, le nombre des habitants a décru de 17 à 12 millions. Le manque de main d’œuvre provoque des famines ; la crise économique et les besoins militaires font monter la pression fiscale. La population rurale et citadine réagit par des protestations virulentes, y compris à Paris, où la révolte des Cabochiens sème le désordre et la peur en 1413. Dans ce cadre violent, la force masculine prime. Si certaines femmes participent physiquement aux conflits militaires (à part La Pucelle, on connaît d’autres dames et roturières qui prennent les armes), le plus fréquemment elles sont victimes des brutalités venant des soldats et des mercenaires. Mais la condition féminine semble être moins dégradée par la violence physique que par la militarisation généralisée de la société.

Cette société, quoiqu’il s’agisse de la fin du Moyen Âge, reste encore très féodale dans ses structures formelles, culturelles et sociales. Sa charpente est la hiérarchie basée sur le principe de vassalité : le seigneur suprême est Dieu à qui tous font « l’hommage de fidélité » ; ses représentants terrestres sont le Pape et le Roi. Ils gouvernent les chrétiens partagés en trois états : le clergé qui prie, la noblesse qui défend l’ordre établi et le tiers état qui travaille et fait du commerce. La hiérarchie est sacrée car voulue par Dieu, et l’inégalité est la norme de la structure sociale. Il faut que chacun soit à sa place et remplisse sa fonction dans ce modèle statique ; peu importe si la réalité contredit ici et là cet idéal plus présent dans les esprits que dans la vraie vie.

La vie s’organise autour de la religion, notion fondamentale pour l’homme médiéval, et tout ce qui est fait, dit, pensé ou écrit se mesure à l’Écriture sainte. Puisque la doctrine chrétienne est omniprésente, le rôle qu’elle attribue à la femme est décisif pour l’attitude généralisée. Quelle est donc la femme vue par la religion chrétienne ?

* + 1. **La femme vue par la religion**

La vision religieuse de la femme est polyvalente. En principe, l’Église n’est pas hostile à la femme : le Christ insiste sur l’égalité des êtres humains, et la femme est considérée comme ayant une âme immortelle, égale à celle d’homme. En pratique, suite à l’apôtre saint-Paul, on accepte la soumission de la femme à l’homme, son guide spirituel, en justifiant ce postulat par l’interprétation de l’Écriture (notamment de réflexions sur la nature de la femme faite de la substance masculine, son rôle dans la Chute etc). Pour saint Augustin, la sujétion de la femme est dans l’ordre des choses: l’homme obéit au Christ, la femme obéit à l’homme[[20]](#footnote-20).

 Mais la soumission doit être bénévole et se faire par amour, rappelle l’évêque du royaume wisigothique Isidore de Séville (560-636) ; l’homme doit respecter son devoir envers la femme et lui donner l'exemple en vertu. Grégoire le Grand (540-604), un des quatre grands Pères de l’Église latine, prône la valeur sacrée du mariage établi par Dieu pour la propagation humaine. Vincent de Beauvais (1190-1264), théologien et éducateur des enfants royaux, rejoint son prédécesseur Hugues de Saint-Victor (1096-1141) dans la déclaration que la femme n’est « ni maîtresse, ni servante, mais compagne » de l’homme[[21]](#footnote-21). Le culte de la Vierge qu’on voit s’épanouir à partir du XIe siècle va aussi dans la direction de la mise en valeur de la femme.

En même temps il existe toute une tradition du discours clérical misogyne qui date des premiers siècles de l’ère chrétienne. Dans son essai sur la vision théologique de la femme au XIIe siècle, Marie-Thérèse d’Alverny[[22]](#footnote-22) constate que la parole antiféministe est répétitive, uniforme et rarement garnie de considérations personnelles car elle est nourrie essentiellement de commentaires exégétiques des Pères sur la Genèse et les Épîtres de saint Paul.

Cette parole attaque plutôt la première femme, tel un type abstrait symbolisé par Ève. Ainsi, saint Jérôme (347-430), fondateur reconnu de ce type de discours, dédaigne la Femme, source de tous les maux, mais fait l’éloge des femmes vertueuses de sa connaissance. Il faut croire que la misogynie démesurée du bibliste s’explique, dans une certaine limite, par sa volonté de détourner les clercs des liens conjugaux en montrant que la femme fait désirer le plaisir et non la vertu. Son traité polémique *Adversus Jovinianum* prône la virginité et réfute le mariage en recourant, entre autres, aux auteurs antiques ; un extrait du *Liber aureolus de nuptiis,* diatribe contre la vie conjugale deThéophraste (371-288 av. J.-C.) que cite Jérôme sera maints fois reprise par la littérature religieuse misogyne. Sans pouvoir présenter ces ouvrages en détail dans la limite de notre étude, nous n’évoquerons que le traité latin de l’érudit franciscain Alvaro Pelayo intitulé *De la plainte de l’Église* (1330) qui illustre parfaitement la tendance. La deuxième partie de ce livre énumère cent deux défauts de la femme ; mis à part le péché originel, il y a la luxure, le mensonge, l’idolâtrie et tant d’autres.

Dans l’ensemble, la réflexion des théologiens médiévaux sur la Femme est défavorable, sinon (très) négative. L’accord est commun sur l’infériorité de la femme qui est plus faible et moins douée de raison que l’homme ; une femme qui a pu surmonter la chair est donc plus méritante que l’homme, et même précieuse, puisque trop rare.  Parmi ses imperfections infinies, on stigmatise avant tout la sexualité ; mais le mariage est un bien, s’il est conclu pour se reproduire. La distinction entre la Femme et les femmes s’efface quand la pensée spirituelle s’applique à la réalité, surtout avec le développement de la prédication au XIIIe siècle qui multiplie la parole diabolisant la femme. Nous essayerons de montrer plus loin que la plus virulente critique de la femme vient souvent des laïques et non des clercs.

* + 1. **Mère et épouse**

Il va de soi que la structure sociale rigide impose aux deux sexes des rôles bien définis. Quelles sont donc les fonctions essentielles de la femme, et, plus précisément, de l’aristocrate ? C’est, avant toute chose, la maternité, importante pour tous les états, mais encore plus pour les femmes nobles : en mettant au monde la progéniture, elles assurent la stabilité du lignage. La forte mortalité enfantine et les fausses couches sont la norme ; le rythme des naissances est donc très rapide : une naissance par an ou tous les deux-trois ans. Les accouchements sont la cause essentielle de la mortalité féminine élevée.

Or, la maternité en dehors du mariage est honteuse et même destructrice dans une société où la *fama*, la réputation, est prioritaire. La grossesse illégitime se dissimule donc par tous les moyens, jusqu’à l’infanticide, d’autant plus que la honte ne frappe que la mère. Le mariage, dont l’église fait un sacrement pour empêcher la polygamie, impose aux époux des obligations réciproques qui doivent assurer la stabilité de la famille et un avenir respectable à la femme. La séparation et la répudiation existent, mais le divorce est impossible. Le concubinage est réprouvé et souvent sanctionné.

À l’époque médiévale la fille est majeure à 12 ans et peut se marier ; le garçon le peut à partir de 14 ans. Or, on se marie rarement à cet âge-là : la plupart des jeunes filles deviennent épouses entre dix neuf et vingt quatre ans. L’écart typique entre les deux époux est de 10 ans environ. L’Église réclame le consentement libre des deux parties, qui doit à la fois protéger la femme de l’union forcée et affaiblir la très forte pression familiale qui encourage les unions convenables, en disposant de jeunes gens des deux sexes dans l’intérêt du clan. L’autorisation obligatoire des parents ne s’impose donc que plus tard. Or, dans la pratique, plus on monte dans la hiérarchie sociale, moins la personne est libre dans son choix. La procréation est le seul vrai objectif de l’union maritale ; l’amour est à tel point étranger au mariage qu’il est souvent pensé comme un sentiment extra-conjugal.

En tant qu’épouse, la femme est soumise à l’homme, chef incontestable de la famille. Le statut du mari est fixé par le droit et entériné dans les productions culturelles. Ainsi, la littérature populaire (farces et fabliaux) se moque des maris qui n’arrivent pas à se faire obéir. L’autorité masculine n’est remise en question que dans deux cas : si elle s’oppose à la foi ou contrarie la morale publique. Le droit coutumier de certaines régions françaises autorise à battre une épouse désobéissante (si cela n’aboutit pas à la mort ou à une infirmité de la femme). Même si la violence conjugale est plutôt mal vue par les clercs (Jean Verdon évoque les miniatures de l’époque comparant l’homme armé d’un bâton à une bête[[23]](#footnote-23)), la maltraitance féminine est courante ; une dame peut en être victime aussi bien qu’une roturière. À l’exeption de l’Église et la famille de la femme, il n’y a pas de barrière légitime à la violence conjugale, dans le droit coutumier comme dans le droit écrit.

Donc, dans le cadre familial la femme est fort dépendante de la bonne volonté de son époux ; Christine de Pizan, ayant connu un mariage heureux, n’est que trop consciente de sa chance. Son conseil aux femmes pour l’entente conjugale : « Et vous, chères amies qui êtes mariées, ne vous indignez pas d'être ainsi soumises à vos maris [...] Que celle qui a un mari doux [...] et qui l’aime d’un véritable amour, remercie le Seigneur, car c’est [...] le plus grand bien qu’elle puisse recevoir sur cette terre; qu’elle mette tous ses soins à le servir, le chérir et l’aimer d’un cœur fidèle - comme il est de son devoir [...] . Quant à celle dont le mari n’est ni bon ni méchant, elle doit elle aussi remercier le Seigneur de ne pas lui en avoir donné un pire [...] [[24]](#footnote-24). » Enfin, la malheureuse dont le mari est pervers et méchant doit faire de son mieux pour l’arracher aux vices par sa patience et sa bonté.

Un autre témoignage vient d’un contemporain de Christine, le célèbre chancelier de la Sorbonne Jean Gerson (1363-1429) qui a six sœurs à marier. Dans son *Discours de l'excellence de la virginité,* il les avertit contre maints dangers subis par une femme mariée : un mari violent, dépensier ou avare, buveur ou joueur ; des accouchements difficiles qui finissent mal ; les soucis des enfants ; enfin, la misère du veuvage. Sans viser le mariage en tant que tel, Gerson critique la vulnérabilité extrême de la femme mariée qu’il observe dans sa paroisse[[25]](#footnote-25). Les sœurs de Gerson vont en effet garder le célibat sans entrer au couvent, en formant une sorte de communauté spirituelle. Mais une telle solution n’est pas envisageable pour une femme en dehors d’un collectif laïque ou religieux ; les femmes célibataires qui vivent seules sont les premières agressées.

Le milieu hostile impose aux conjoints une répartition traditionnelle des rôles : à l’homme - les tâches extérieures, à la femme - les soucis du foyer. *Le Ménagier de Paris*, traité d’économie domestique datant du XIVe siècle, dit à ce propos : « [...] c’est aux hommes qu’il appartient de se soucier des besognes du dehors. Ils doivent aller, venir de çà et de là, par temps de pluie, de vent, par neige et grêle, tantôt mouillés, tantôt secs, tantôt suant, tantôt tremblant, mal hébergés, mal chauffés, mal couchés. Mais rien ne fait mal au mari, car il est réconforté par l’espoir que son épouse prendra soin de lui à son retour [...] [[26]](#footnote-26). »

* + 1. **La femme au foyer**

Il va de soi qu’à l’époque les besoins du ménage sont absorbants et exigent un effort quotidien de la femme, peu importe son statut social. La gestion de la maison est une tâche exigeante qui s’apprend, et les guides de la vie domestique se multiplient. Ils invitent la femme à ne rien négliger dans la tenue de la maison ; elle doit se lever de bonne heure et se coucher la dernière, contrôler les serviteurs et veiller sur le cycle complet de l’économie domestique, sans oublier ses devoirs de bonne chrétienne.

On se gardera de sous-estimer ce rôle de la maîtresse de maison, tant dénigré de nos jours. Au XIVe siècle, ce rôle représente une forte intégration de la femme dans la vie collective, grâce à deux principales conquêtes des X-XIIIe siècles : premièrement, la consécration de la cellule conjugale comme cadre normal de l’existence familiale ; deuxièmement, la mise en place de la maison comme institution fondamentale de la sociabilité. Car l’homme médiéval ne s’attache à sa maison qu’avec l’avènement de la cheminée, invention du XIe siècle ; dorénavant, la maison prend de l’importance et devient *le foyer*, symbole de la vie sédentaire et de l’union familiale, et la femme est au centre de cette acquisition.

**1.1.5 Situation juridique de la femme**

Dans le domaine juridique, la femme est un sujet de droit ; sa dot reste encore sa propriété inaliénable (ce droit lui sera progressivement ôté dès la fin du XVe siècle). Hors de la dot, les biens de la femme peuvent se compléter par le douaire, les meubles et les dons faits par le mari, malgré plusieurs restrictions (par exemple, une femme adultère est privée du douaire). C’est le mari qui gère les biens de la famille, mais la femme le remplace de plein droit s’il est absent ou malade. Le contrôle du mari est encore assez relatif : elle peut témoigner en justice, conclure un contrat, faire un don et faire un testament sans l’autorisation masculine.

* + 1. **La femme-acteur économique et politique**

Il en va de même pour l’activité économique et commerciale de la femme : elle peut agir sans autorisation de l’époux. La femme s’adonne à diverses transactions commerciales : elle achète, vend, fait des contrats. Si la paysanne participe pleinement aux travaux ruraux, la citadine exerce divers métiers. Ses revenus sont assez importants pour être taxés et lui procurer une certaine indépendance financière. La dame ne travaille pas de ses mains, mais gouverne les terres et les hommes du mari absent ou gère son propre domaine (de taille très variable) en tant que suzeraine, ses droits étant équivalents à ceux du seigneur.

L’activité économique de la grande dame va souvent de pair avec son rôle politique. Dès 1314, la femme est écartée de la succession au trône ; la régence auprès du roi mineur est la seule forme possible de présence féminine au sommet de l’État. Mais au niveau moins élevé du pouvoir laïque, elle peut encore, à l’occasion, exercer une forme de gouvernement. Il s’agit des plus grandes aristocrates, certes, et de femmes exceptionnelles de surcroît, comme, par exemple, la comtesse Mahaut d’Artois (1268-1329), première Française élue pair. Au début du XIVe siècle elle assure l’administration d’une région stratégique, au détriment de son neveu et rival Robert d’Artois. Pour le XVe siècle, évoquons l’année 1429 marquée par l’entrée en politique d’une femme issue de l’autre extrémité de l’échelle sociale, la roturière Jeanne d’Arc dont la promotion rapide est due, entre autres, à la confiance que la femme suscite encore à la fin du Moyen Age. Les siècles à suivre ne vont plus lui accorder ce privilège.

* + 1. **L’éducation féminine**

Dans quelle mesure la femme est-elle impliquée dans la culture? Pour aborder cette question, il faut en premier lieu se pencher sur l’éducation féminine. La femme possède-elle l’outillage nécessaire pour accéder à la culture ?

La femme instruite est, dans la plupart des cas, une aristocrate ou une religieuse (et souvent les deux). On s’instruit le plus communément au sein du monastère qui, dès le début du christianisme en Occident, est un centre d’étude. Les petites filles y reçoivent leur première éducation, avec les garçons d’ailleurs car, à cet âge-là on apprend les mêmes matières.

Il est possible d’approfondir ses connaissances par la suite, pour une religieuse comme pour une laïque aisée. L’éducation de la religieuse peut être très poussée et la mener au sommet du pouvoir monastique en tant qu’abbesse ; la carrière religieuse est ainsi une des rares possibilités de promotion professionnelle de la femme médiévale.

L’enseignement monastique décline avec l'émergence de l’Université qui fait du savoir un monopole masculin. Et si, au milieu du XIIIe siècle, Vincent de Beauvais (m. 1264) insiste encore sur l’apprentissage des lettres aux enfants des deux sexes, l’éducation féminine est remise en question dès début du XIVe siècle. Et vers la fin du siècle, Le Chevalier de la Tour Landry (1320-1391) déclare fermement qu’il « n’est pas nécessaire à une femme de savoir écrire, mais que toute femme en vaut mieux de savoir lire, car elle connaît mieux la foi et les périls de l’âme et la manière de se sauver [...] [[27]](#footnote-27). » On estime quand même nécessaire de bien éduquer les futures religieuses et les héritières des grandes familles qui devront être capables à gouverner leurs domaines personnels ou ceux de leurs maris. Les filles de la petite noblesse peuvent s’en passer, et, évidemment, il en va de même pour les roturières.

Enfin, l’opinion publique n’est pas homogène et le choix de donner ou non une éducation revient à la famille et dépend des circonstances. Le père de Christine de Pizan est un érudit qui a libre accès à la bibliothèque royale ; il éprouve un grand plaisir à la voir s’intéresser aux lettres, mais la résistance de la mère l’empêche d’aller plus loin. La famille de Jean Gerson est au contraire d’origine modeste et rurale ; les frères entrent en religion, mais les sœurs qui ont toutes déjà plus de 20 ans et vivent avec leurs parents, ne savent ni lire, ni écrire. Or, quand elles acceptent le projet de vie dévote tracé par Gerson, il les incite à apprendre le français pour lire des livres spirituels et entretenir une correspondance avec lui.

Outre l’éducation monastique et l’apprentissage à la maison, on s’instruit dans des établissements scolaires laïques dont le nombre est considérable à Paris. Mais qu’enseigne-t-on aux femmes ? On commence par étudier la grammaire, ce qui signifie l’étude de l’Écriture sainte, fondement de toute connaissance. L’éducation morale et religieuse est primordiale car on estime le savoir dangereux pour celle qui n’a pas de vertus. Ensuite vient l’éducation laïque qui peut inclure des notions d’astrologie qui, à l'époque, est une synthèse de sciences différentes (l’astronomie, la météorologie, la philosophie et même la médecine), la fauconnerie, la danse, la musique et les jeux de société (échecs et autres).

Bien entendu, il y a un apprentissage pratique. Très variable en fonction de la condition sociale, cette éducation a un élément commun : on impose à toutes les filles la maîtrise de travaux manuels tels que filer, coudre, tisser et broder. Christine de Pizan sait le faire aussi bien que Jeanne d’Arc, qui dit avoir appris dans son enfance à filer et à coudre les draps de lin comme les meilleures femmes de Rouen.

* + 1. **Implication de la femme dans la culture**

Le rapport de la femme à la culture est complexe. La dame s’intéresse largement à la lecture. Elle lit elle-même ou se fait lire des livres. Il s’agit avant tout des livres religieux proprement dit : la Bible, le psautier ou le livre d’heures, soit des ouvrages de piété, par exemple la très lue *Légende dorée* (1266) qui raconte les vies des saints. Il y a aussi des livres profanes : traités médicaux, philosophiques, éducatifs, enfin, ouvrages à la mode : des romans courtois et satiriques, des recueils poétiques. Ainsi, Isabeau de Bavière, lorsqu’elle voyage, emmène avec elle un certain nombre d’ouvrages en latin et en français ; une de ses dames d’honneur est chargée de la garde de sa bibliothèque personnelle.

En tant que mécène, la dame protège des artistes et des gens de lettres ; elle achète ou se fait copier et enluminer des manuscrits ; plusieurs exemplaires de ce type nous sont parvenus.

Enfin, elle les copie ou les décore elle-même : Régine Pernoud cite une étude des colophons (notes finales) des manuscrits des XIV-XVe siècles qui montre une proportion importante des femmes-copistes. Ces femmes s’appliquent à ce travail malgré les efforts physiques qu’il exige à l'époque. Ainsi, un copiste du Xe siècle écrit : « Celui qui ne sait pas écrire ne croit pas que c’est un travail. Il fatigue les yeux, il brise les reins et tord tous les membres. Comme le marin désire arriver au port, ainsi le copiste désire arriver au dernier mot [[28]](#footnote-28). »

La dame apprécie la musique : des ménestrels et des jongleurs sont entretenus par le seigneur ou invités à l’occasion des fêtes ; elle joue elle-même des instruments musicaux. Enfin, elle est spectatrice ou commanditaire des représentations théâtrales religieuses ou laïques (c’est-à-dire des « défilés » des personnages allégoriques ou historiques qui accompagnent à ce moment les visites des personnages importants).

Ainsi, la femme consomme et diffuse des biens culturels. En est-elle productrice ? La réponse est positive, quoique le nombre de femmes-créatrices soit minime, même sur une période importante. Le Haut Moyen Âge en connaît plus que sa phase finale. Parmi elles, il y a Dhuoda, qui vit à l’époque carolingienne et compose en latin rimé le *Manuel pour mon fils* (843) ; Hildegarde de Bingen, compositrice et femme de lettres franconienne du XIe siècle ; Héloïse, la campagne d’Abélard et l’abbesse du Paraclet, qui enseigne le latin, le grec et l’hébreux ; Marie de France, poétesse du XIIe siècle, et l’abbesse alsacienne Herrade de Landsberg, auteure et illustratrice du *Jardin des délices* (1175), encyclopédie en latin qui connaît un très large et durable succès ; enfin, Marie de Ventadour, femme-troubadour du XIIIe siècle. Le XIVe siècle, époque dramatique du clivage religieux, semble plus propice pour les femmes-visionnaires et mystiques telles qu’étaient la béguine Marguerite Porete, auteure du *Miroir des âmes simples* (1295), et l’Italienne Catherine de Sienne, visionnaire canonisée peu après sa mort, qui a tellement marqué ses contemporains. Christine de Pizan, créatrice du début du XVe siècle, peut être considérée comme la dernière intellectuelle de l’époque médiévale.

Pour conclure sur le statut féminin à la fin du Moyen Âge, nous pouvons noter que, sans surprise, la procréation et la gestion du ménage sont les rôles les plus assignés à l’ensemble des femmes. La femme est soumise à l’homme par la doctrine chrétienne ; sa situation sociale dépend largement des péripéties de sa vie conjugale. Pourtant, la femme est encore « juridiquement capable » (elle perd ce statut dès le XVIe siècle) ; elle est assez active sur le plan économique et dispose de ses propres biens. La femme se voit dans l’ensemble exclue de la vie politique et intellectuelle : l’enseignement auquel elle peut accéder se restreint, et la nécessité même du savoir féminin est contestée. Malgré ces assauts, elle s’intéresse à la culture et fréquemment protège des artistes.

1.2 Femme en littérature

Si la femme est absente du milieu intellectuel de l’époque, elle existe bel et bien dans les pages des manuscrits et figure souvent dans les sermons. Comment le sujet de la femme est-il abordé dans la littérature de la période qui nous intéresse? Comment la femme y est-elle représentée?

**1.2.1 Représentation satirique**

Globalement, on constate deux tendances: l’une qui met la femme en avant, parfois jusqu’à la sacraliser, et l’autre qui la dénigre. Nous allons commencer par cette deuxième attitude qui, on l’a vu, date de longtemps. Elle est justifiée par l’autorité de saint Jérôme et hérite des préjugés de l’antiquité gréco-romaine, surtout avec l’avènement d’Aristote dans la philosophie chrétienne au XIIIe siècle. Répandue dans les propos des prédicateurs mendiants, la tendance sort du cadre clérical et pénètre de manière généralisée dans le discours public.

L’infériorité féminine peut être affirmée explicitement ou implicitement, et dans des ouvrages de caractère varié. Ainsi, Jean Verdon se réfère au très prisé *Livre des propriétés des choses* (1247), l’encyclopédie latine du franciscain Barthélemy l’Anglais (m. 1272). Traduit en français au XIVe siècle, l’ouvrage scientifique note que la femme enceinte « est moins grevée du mâle que de la femelle, et de plus belle couleur, et de plus léger mouvement, en portant le fils que la fille [[29]](#footnote-29) ».

C’est dans le genre satirique que le topoï antiféministe fleurit. La satire médiévale aborde naturellement différents aspects de la vie humaine, mais la critique des malheurs de la vie conjugale, dont la grande responsable est la femme, est un sujet de prédilection traité en prose ou en vers. Nous allons évoquer quelques œuvres qui représentent bien ce discours conventionnel, par exemple *Le Dit de l’épervier,* un traité de la fauconnerie du milieu du XIVe siècle ; ce texte est une invective contre l’inconstance et la cupidité de la femme.

L’ouvrage suivant mérite d’être plus attentivement étudié, non seulement parce qu’il incite Christine de Pizan à écrire *La Cité,* mais aussi en raison de son influence postérieure. C’est une œuvre du poète latiniste Mathéolus (ou Mathieu) le Bigame, surnom désignant un clerc qui s’est marié. Le mariage était en effet permis aux ordres mineurs, mais obligeait à sortir du clergé. Ce privilège perdu est amèrement pleuré par Mathéolus dans le poème *Liber lamentationum Matheoluli* (1295), qui décrit son mariage avec Perrette. Attiré par ses charmes, il l’épouse et se piège à jamais : sa vie est désormais un supplice quotidien. Perrette maltraite Mathéolus moralement, provoque des disputes, enfin, l’agresse physiquement : elle arrache les cheveux du mari, déchire son corps de ses ongles. La vie conjugale est mise à mal : la servante est solidaire de sa maîtresse et se rebelle ; on nourrit Mathéolus avec de la viande avariée etc. Le poète souffre, il n’est plus le maître de son corps. « Mieux me vaulsist noyer en Oise [[30]](#footnote-30) », déclare-t-il. Autrefois belle et fraîche, Perrette a vieilli et devenue déplorablement laide. Cette transformation est décrite avec un naturalisme choquant :

« Toute grise et toute chenue,

Rude, mal entendant et sourde,

En tous ses faitz est vile et lourde [[31]](#footnote-31) »

Et encore :

« Yeulx a rouges, larmeulx et caves,

La goutte au nez et tousjours baves [[32]](#footnote-32). »

Après avoir exposé son histoire personnelle, l’auteur veut avertir les autres du servage à vie qu’est le mariage. Il dresse un large tableau des malheurs conjugaux, illustré de plusieurs anecdotes et exemples antiques et bibliques. Les femmes ont perdu le roi Salomon et Aristote, le prince des philosophes : l’un refusa le vrai Dieu pour vénérer les idoles, et l’autre laissa une femme se faire ridiculiser[[33]](#footnote-33). Les anecdotes les plus scabreuses des auteurs gréco-romains sont évoquées avec la plus grande crudité (la fable de la Matrone d’Éphèse que raconte Pétrone, celle de Caia Afrania de Valère Maxime et d’autres).

Selon l’auteur, toutes les femmes sont pareilles à la sienne ; le mal vient d’elles. La femme est un monstre de mauvaise foi, de perfidie, de luxure, de vénalité, bref, l’antipode de tout ce que la société et la religion attendent d’elle. L’épouse est le pire ennemi de son mari et il ne doit pas la pleurer si elle meurt. La vieille femme est encore pire : elle corrompt les jeunes et pratique la sorcellerie. Mathéolus va jusqu’à blâmer Dieu d’avoir imposé le mariage aux hommes, mais retire ses propos quand, dans un songe, le Seigneur lui révèle l’égalité des mariés et des martyres au Paradis.

Il faut noter que la fin du poème fustige les vices sociaux et cléricaux, motif tout à fait typique pour la satire médiévale encline à joindre la critique de la femme et la condamnation des plaisirs mondains[[34]](#footnote-34). Cela dit, la contribution de Mathéolus s’inscrit dans une tradition déjà bien développée, mais se distingue par un degré maximal d’indécence et d’acharnement.

Cependant, le poème composé en latin reste dans l’ombre jusqu’en 1370, date à laquelle il est traduit en français courant et devient accessible au large public. Le traducteur est Jean le Fèvre de Ressons, juriste et écrivain reconnu ; il semble qu’il est insatisfait par son propre mariage et hésite entre une traduction et une imitation[[35]](#footnote-35). Pourtant, sa position personnelle n’est pas claire car, entre 1373 et 1387, il ajoute aux *Lamentations* un texte de sa composition qui va dans le sens opposé : *Le Rebours de Matheolus*, ou *Le Livre de Lëesce*. Dame Lëesce (la Joie) oppose aux accusations misogynes une galerie de femmes méritantes et revendique le courage comme vertu dont font preuve les femmes au même titre que les hommes :

Que femelles sont plus preuses

Plus vaillans et plus vertueuses

Que les masles ne furent oncques [[36]](#footnote-36).

Il est intéressant de noter que l’exemplaire du *Rebours* de la Bibliotèque nationale française[[37]](#footnote-37) s’ouvre sur une enluminure qui représente un moine agenouillé demandant pardon à un groupe féminin, Mathéolus lui-mêmeselon certains chercheurs[[38]](#footnote-38).

Cette justification des femmes introduit pour la première fois le thème des Neuf Preuses, l’analogue féminin du célèbre canon littéraire des Neuf Preux[[39]](#footnote-39). L’invention de Le Fèvre connaît un succès exceptionnel ; il est enluminé et reproduit sur les tapisseries, les gravures et dans les écrits des littéraires contemporains et postérieurs[[40]](#footnote-40). Or, Christine ne la reprend que partiellement et, pour ainsi dire, sans grand enthousiame, probablement à cause de la position ambigue de son auteur par rapport à la femme.

Si la deuxième partie du livre donne naissance à un phénomène artistique favorable à la femme, la première connaît un succès non moins durable : la notice éditoriale de 1846 donne toute une liste d’ouvrages qui ont cité ou imité la version française des *Lamentations*[[41]](#footnote-41). On en voit les traces encore au XVIIe siècle, notamment dans la *Satire Ménippée, ou Discours sur les poignantes traverses et incommodités du mariage, où les humeurs des femmes sont vivement représentées* de Thomas Sonnet de Courval (1608).

Parmi les textes qui reprennent Mathéolus, on trouve la satire *Les Quinze Joies de mariage*, œuvre prosaïque d’un clerc anonyme à datation inexacte (vers 1400). Le titre parodie une prière populaire, Les Quinze Joies de la Vierge ; les quinze « joies » sont les infortunes domestiques de l’homme marié. L’auteur répète les stéréotypes sur la femme, mais ne prend pas non plus le parti du mari niais qui mérite ce qui lui arrive. Les péripéties inévitables de la vie en couple, décrites non sans humour, se lisent plutôt comme une « comédie de mœurs », aspect qui a assuré à ce texte de multiples rééditions postérieures[[42]](#footnote-42).

Les auteurs laïques s’intéressent aussi à la satire. Eustache Deschamps (1346-1406), chevalier et poète de cour sous Charles VI, écrit dans les années 1380 le poème *Le Miroir de mariage*, vaste réflexion sur le lien conjugal en forme de dispute philosophique. Dans l’ensemble, ce poème inachevé rentre dans le canon, mais le propos de Deschamps y est beaucoup plus subtil que chez ses prédécesseurs[[43]](#footnote-43). Cela fait penser que Deschamps se soumet aux règles du genre plus qu’il n’exprime sa position personnelle[[44]](#footnote-44). On trouve chez Deschamps des oeuvres où il parle de sa vie familiale heureuse, ou valorise le mariage qui mène à une vie décente et raisonnable. Son respect envers Christine de Pizan, avec qui il entretient une correspondance amicale, témoigne également d’une attitude positive envers les femmes. Par ailleurs, un grand nombre des textes poétiques de Deschamps sont consacrés à l’amour courtois, qui, on le sait, chante et vénère la Dame.

**1.2.1 Représentation courtoise**

Invention du XIIe siècle, la courtoisie semble s’opposer en tout au courant antiféministe. Afin d’analyser la portée du célèbre phénomène culturel à l’époque de Christine, commençons par définir cette notion. La courtoisie est un code moral et une esthétique littéraire qui orientent la société médiévale au XII-XIIIe siècles. Elle inspire largement le code du chevalier et l’oblige de chercher avant toute chose la perfection morale. Cette doctrine laïque est centrée sur la relation homme-femme, vue comme une « forme haute et raffinée des rapports amoureux »[[45]](#footnote-45). C’est un lien de vassalité qui lie l’homme et la femme aimée, lui comme vassal, elle comme sa suzeraine. La Dame est dorénavant son idéal inaccessible et son éducatrice dans l’art d’aimer.

Ce positionnement reflète, certes, le modèle relationnel qui organise la société féodale, mais témoigne aussi de la place que la femme tient dans l’amour de l’époque : c’est elle qui l’invente[[46]](#footnote-46). Les codes courtois s’élaborent et se cultivent à la cour d’Aliénor d’Aquitaine et d’autres grandes dames qui favorisent la poésie des troubadours et tiennent des « cours d’amour », ces assemblées qui, en forme de jeu littéraire, imitent des procès judiciaires où plaident les amants.

La métaphysique de l’amour courtois nous est parvenue essentiellement par le traité *De amore* d’André le Chapelain, clerc du XIIe siècle[[47]](#footnote-47) qui vient de l’entourage de Marie de Champagne. L’auteur commence par expliquer comment inspirer et préserver l’amour qui sera un lien platonique et nécessairement extra-conjugal. Ce type d’amour n’est accessible qu’aux esprits raffinés, tandis que l’amour charnel est une trivialité connue de tous. L’amour courtois se pense donc en contre-courant du mariage, sans le remettre en cause, bien sûr : il est tout simplement une réalité inévitable imposée par l’Église et la famille.

La troisième partie du traité prend un tour surprenant. Il instruit ceux qui veulent éviter l’amour, et pour cela, il suffit de se pencher sur les défauts féminins. En recourant au propos conventionnel de saint Jérôme, Chapelain crée un portrait collectif de la femme défaillante par sa nature, incline à tous les vices et ouverte à tous les maux. Notons que cette même ambiguïté se lit dans la poésie occitane qui loue la « domina » idéalisée et lointaine, mais attribue tous les défauts à « femna » ordinaire. Nous pouvons en conclure que le système courtois est donc sélectif par rapport à la femme, et le culte de la Dame peut cohabiter avec le mépris envers la femme prosaïque.

La courtoisie n’est plus la modernité littéraire vers la fin du XIVe siècle, mais la tradition reste toutefois assez puissante pour inspirer une vaste production artistique qui circule à la cour. Il s’agit avant tout de l’œuvre poétique et musicale du « dernier trouvère » Guillaume de Machaut (1300-1377), un des plus grands créateurs de son temps. L’amour courtois est chez lui un thème dominant, et le poète perfectionne les schémas classiques du genre dans la plupart de ses dits (*La Louange des Dames,* le *Dit du Lion* etc). Vers la fin de sa vie, Machaut tend à renouveler la tradition dans *Le Voir Dit*, « dit de la vérité » (1364). Ce poème en vers et en prose se donne pour autobiographique et décrit la séparation douloureuse du poète de sa dame Toute-Belle. Machaut a profondément marqué la création poétique de la génération suivante : Othon de Granson (m. 1397), Deschamps, Christine de Pizan, le roi René (1409-1480) ou bien Jean Froissart[[48]](#footnote-48) (vers [1337](https://fr.wikipedia.org/wiki/1337)-vers 1410) composent des textes d’inspiration courtoise.

Mais si l’art d’aimer persiste en tant que tradition littéraire, ce n’est plus une éthique. C’est sa forme stylisée se cultive dans toutes les cours européennes : française, bourguignonne, anglaise etc.  et s’incarne dans le tournoi « à l’ancienne » et dans d’autres pratiques théâtralisées. Un exemple est évocateur: le maréchal de Boucicaut (1366-1421), adepte sincère de la doctrine courtoise, fonde en 1399 l’ordre de l’Écu vert à la Dame blanche destiné à aider les dames en peine. Il est question surtout de veuves qui sont souvent appelées en justice par de réels ou prétendus créanciers du mari défunt et souffrent beaucoup de la cupidité des gens de robe (c’est le cas de Christine de Pizan qui se bat au tribunal des années durant pour garder les restes des biens familiaux). Mais les sources historiques ne gardent aucune trace de l’activité réelle de l’ordre, qui n’est apparemment resté qu’un divertissement.

**1.2.3 Dualité féminine dans le *Roman de la Rose***

Cette transformation de l’attitude reflète un nouveau contenu idéologique qui s’installe dans le carcan courtois. Une nouvelle manière de sentir est prônée par une œuvre phare du Moyen Âge, le *Roman de la Rose*. Dès la fin du XIIIe siècle, la classe dominante apprend l’art d’aimer et de vivre avec ce texte. C’est une œuvre double : il a deux auteurs et elle transmet deux messages très différents. La première partie du *Roman*, oeuvre du poète Guillaume de Lorris (1200-1238), est écrite vers 1236 dans le canon courtois et raconte sous une forme allégorique la quête de la femme aimée (la Rose):

« Qui tant a de prix

Et tant est digne d'être aimée

Qu'elle doit Rose être nommée [[49]](#footnote-49) »

Sa deuxième partie est composée un demi-siècle plus tard par Jean de Meung (1240-1304), poète qui n’est point un troubadour mais un universitaire, un intellectuel de type nouveau. Il prétend donner une suite au texte inachevé de Guillaume de Lorris, mais crée une satire qui, entre autres, se moque de l’amour courtois et de la femme. Les personnages allégoriques n’incarnent plus les sentiments, mais des notions abstraites (la Nature, le Genius etc) ; ils apprennent au jeune homme à se conduire avec la femme d’après les circonstances et en ayant conscience de sa nature corrompue, bien définie par ces mots :

« Toutes estes, serés, ou fustes

De fait, ou de volonté, putes ;

Et qui très-bien vous chercheroit,

Toutes putes vous trouveroit[[50]](#footnote-50). »

Dans ces discours, la femme un objet de plaisir ; sa dignité n’est pas mise en question, elle est réfutée ; le mariage est dévalorisé au profit du désir charnel.

Ainsi, *Le Roman* est à la croisée des deux traditions opposées, et le cercle de la cour se livre à une dispute pour décider laquelle des deux est préférables pour un homme noble. Est-ce que la fidélité de l’amant est une valeur en soi ou juste un moyen de la conquête amoureuse ? Le livre a un succès éclatant : on compte 250 manuscrits seulement au XIIIe siècle. Il est considéré comme un trésor de savoir encyclopédique et une nouvelle philosophie du mysticisme sensuel, presque un guide spirituel. Pas aux yeux de tous, cependant.

**1.2.4 La querelle du *Roman de la Rose***

La valeur de la deuxième partie du *Roman* est contestée publiquement lors de la Querelle du *Roman de la Rose* (1401-1404).Cette querelle est considérée aujourd'hui comme le premier débat littéraire sur un texte écrit en français puisque, en dehors du contenu éthique du *Roman*, elle aborde également son aspect esthétique.

La création de Jean de Meung sera défendue essentiellement par Jean de Montreuil (1354-1418), les frères Gontier (1350-1418) et Pierre Col, aujourd’hui considérés comme pré-humanistes français. Ce sont des gens lettrés, des universitaires de certain renom, ayant en plus une position importante dans la chancellerie royale. Le camp opposé unit le théologien Jean Gerson, déjà évoqué précédemment, et Christine de Pizan. Il est inutile d’évoquer en détail cette querelle bien décrite et dont on connaît les conséquences sur le parcours de Chrstine. Nous n’allons donc en aborder ici que les éléments clés pour la genèse de son œuvre. Qui est Christine de Pizan au moment de la Querelle ? Quelle est la grave raison qui la pousse à s’opposer à une autorité masculine presque unanimement reconnue et à revendiquer publiquement sa position ?

Il faut que cette raison ait du poids aux yeux de Christine car l’intervention de la part d’une femme n’est pas du tout chose commune à ce moment. Entre la dernière femme-auteur laïque du Haut Moyen Âge Marie de France et Christine de Pizan il y a un « gouffre temporel » qui n’est pas facilement franchissable. Premièrement, on a à tel point oublié qu’une femme peut composer, que du vivant de Christine une rumeur courra sur l’authenticité de ses écrits : « Certains disent que ce sont des clercs ou des religieux qui les écrivent pour toi, et qu’ils ne pourraient pas venir d’un esprit féminin [[51]](#footnote-51). » Deuxièmement, comme souligne Gabriella Parussa, pour que la parole publique féminine soit acceptable à l’époque, elle avait nécessairement « besoin d’une autorisation – cléricale, ecclésiastique ou royale »[[52]](#footnote-52). Nous allons voir que, dans sa carrière littéraire, Christine fera face à сet état des choses.

1.3 Le parcours de Christine de Pizan

**1.3.1 Avant la Querelle : poétesse**

Christine est née en 1364 à Pizzano, petite ville italienne. Elle est emmenée en France alors qu’elle était encore enfant et elle y passera toute sa vie. Son père, l’érudit Thomas de Pizan, après avoir enseigné à Bologne, est invité à la cour de Charles V comme astrologue, ou plutôt conseiller royal ; son service est apprécié et généreusement rémunéré. Thomas est ouvert à l’intérêt que sa fille aînée montre pour l’étude. Pourtant, l’attirance pour le savoir de Christine se heurte à la résistance de la mère qui n’y voit aucune utilité pratique. Christine est quand même suffisamment cultivée pour se distinguer des autres jeunes filles et pour réussir ses premières compositions poétiques. Cette éducation lui servira de base quand elle décidera de développer les compétences nécessaires pour le métier d’écrivain.

Christine passe son enfance au sein de sa famille, à la cour. Charles V montre de la sympathie pour cette famille qui vit tout près de l'hôtel Saint-Paul, résidence que le roi préfère à ses autres demeures parisiennes. La jeune fille gardera des souvenirs personnels de ce roi et des divertissements de son règne auxquels elle participe. En 1379, à l’âge de quinze ans, elle se marie avec Étienne Castel, un gentilhomme picard de dix ans son aîné. C’est le choix de son père, mais le couple vit dans l’amour. Pour Christine, le cadre de vie ne change pas et aucun lien n’est rompu, même si la situation de Thomas se dégrade après la mort du roi en 1380. La famille vit toujours ensemble et reste intégrée à la vie de la cour car Étienne est secrétaire du roi. Il est en plus un homme instruit qui apprécie la culture de sa femme et les connaissances scientifiques de son beau-père ; à la maison, il est souvent question des sujets savants. Les époux passent ainsi harmonieusement dix ans, assombris par la mort de Thomas autour de 1387.

Bientôt, la mort subite d’Étienne frappe Christine et ébranle le bien-être familial. La jeune femme doit dorénavant pourvoir aux besoins de ses trois enfants en bas âge, de sa mère et de sa nièce. Dix autres années se passent en batailles judiciaires : son père avait laissé des dettes et le mari n’a pas eu le temps de mettre les choses en ordre. Christine apprend toute la misère des veuves confrontées aux soucis des affaires mal réglées[[53]](#footnote-53), et la Dame veuve sera un sujet récurrant dans son œuvre. Le motif du veuvage n’est pas neuf, mais Christine est la première à le traiter du point de vue social. Elle veut susciter une prise de consience sur la précarité de la veuve et rappelle aux puissants que le code chevaleresque impose surtout la défense des faibles, des pauvres et des vulnérables.

C’est la création poétique qui aide Christine à surmonter la perte de ses proches et à trouver refuge contre les mésaventures judiciaires. En 1389, une de ses balades est distinguée lors d’un concours poétique. On lui demande d’en écrire plus, elle se livre pleinement à cet exercice et se découvre une vraie maîtrise poétique ; elle aborde aisément toutes les formes poétiques habituelles : la ballade, le rondeau, le lai, et, enfin, les « ventes d’amour », jeux d’esprit et de subtilité courtois.

Vers 1399, Christine a suffisamment de poèmes pour en faire un recueil intitulé *Cent ballades*. Cette création poétique, initialement perçue comme un passe-temps, apporte à Christine une réputation littéraire, en France comme ailleurs. L’année suivante, elle est invitée à la cour de Henri IV d’Angleterre en tant que poétesse ; peu après, une autre invitation vient de l’Italie, mais Christine reste en France. Elle est en correspondance amicale avec Eustache Deschamps, poète officiel du roi, qui apprécie ses vers.

Ce succès l’incite à se lancer dans des genres plus prestigieux que la poésie ; elle pourra peut-être mettre à profit son talent pour gagner sa vie, comme le font les gens de lettres. C’est un projet ambitieux, non seulement en raison de son sexe, mais aussi à cause de la forme de discours que la mentalité médiévale préfére pour des sujets sérieux : la prose. Christine juge sa culture insuffisante pour un tel défi et commence par revenir à l’étude. Cette étude sera son autre rempart contre la détresse personnelle qu’elle ne cherche pas à apaiser par un deuxième mariage, solution qui serait beaucoup plus logique et acceptable aux yeux de ses contemporains (elle restera veuve). Gilles Mallet (m. 1411), le premier garde de la bibliothèque royale, est un ami, et Christine se délecte des richesses d’esprit auxquelles son père aurait contribué lui-même[[54]](#footnote-54). Grâce à l’avidité intellectuelle du défunt roi Charles V, la bibliothèque installée au Louvre compte à ce moment environ mille volumes, c’est-à-dire autant qu’en possède la Sorbonne. Christine a donc une chance d’avoir à sa disposition la deuxième collection des livres du royaume. Parmi ces ouvrages elle préfère les oeuvres historiques et poétiques qu’elle lit en français, en italien ou en latin (recourant quand même souvent aux traductions françaises). Elle ne renoncera jamais à l’étude, qui devient pour elle une pratique quotidienne.

Ainsi, en 1399, le talent de la poétesse est reconnue par les intellectuels de la cour. Cette *femme* d’esprit étonne, mais ne semble déranger personne dans ce cadre poétique qui porte sur le sentiment ou le divertissement. Pourtant, elle semble aller trop loin avec son poème l’*Épître au Dieu d’Amours* (1399) où elle soulève la question des mœurs et donne la parole aux femmes qui demandent au dieu de l’Amour sa protection contre les agresseurs. On voit des chevaliers feindre l’amour pour tromper et puis se vanter de leurs conquêtes, chose impensable dans l’éthique courtoise, où l’honneur de la dame est un trésor à garder. Il y a également des clercs qui présentent aux jeunes la diffamation de la femme comme une vraie doctrine. Où trouvent-ils cette doctrine ? Dans le *Roman de la Rose,* dont le succès trahit pour Christine la déformation des valeurs courtoises et chrétiennes. Elle n’éprouve aucune fascination pour Jean de Meung et l’accuse directement de répandre une science amorale, destructive pour le bien-être collectif.

Cette attaque contre Jean de Meung posera problème : à ce moment il est devenu en quelque sorte le symbole de l’Université elle-même. Durant le XIVe siècle, l’institution prend du prestige et se transforme en force politique ; elle va jusqu’à contester l’autorité du Pape dans les questions théologiques. C’est encore Jean de Meung qui déclare la supériorité du corps universitaire sur celui de la communauté chrétienne[[55]](#footnote-55). Critiquer une telle figure est une chose risquée, voire dangereuse.

Le poème provoque une réaction, d’abord dans le cercle étroit des « vrais » penseurs, c’est-à-dire des universitaires. Jean de Montreuil envoie à Christine son traité où il fait l’éloge du *Roman*. Elle répond par une lettre ouverte ou elle argumente sa prise de position ; c’est une dégradation morale, mais aussi esthétique : elle réfute la grossièreté du langage de Jean de Meung qui fait contraste avec la belle parole courtoise.

Un dialogue littéraire s’ensuit entre elle et ses adversaires. Certains lui répondent directement, d’autres l’attaquent dans leurs écrits[[56]](#footnote-56). La polémique ne semble pas être très constructive : on s’indigne de voir une femme s’élever contre le docte maître, on l’exhorte à se repentir ; au lieu de répondre sur le fond, on lui reproche son sexe. Mais il y a un universitaire qui se prononce vigoureusement contre le *Roman* : c’est Jean Gerson, un des très rares hommes d’Église qui respecte les femmes. Il partage complètement l’opinion de Christine sur la nocivité du livre et le dénonce à plusieures reprises dans ses sermons et écrits. Gerson est un théologien reconnu et très haut placé[[57]](#footnote-57) ; son intervention en faveur de Christine fait bruit dans le milieu universitaire qui ne peut plus snober la prise de parole par une femme.

Le débat commence à trouver écho à la cour ; en 1402, Christine est invitée à l’hôtel d’Orléans à l’occasion de la Fête de la Rose organisée par Louis d’Orléans (1372-1407), frère du roi. Elle assiste à la lecture publique de son *Dit de la Rose,* qui la présente en champion des dames et fondatrice de l’Ordre de la Rose, dont les chevaliers s’engagent à protéger l’honneur féminin. Cette même année, Christine s’adresse à la reine Isabeau de Bavière, la dame au rang le plus élevé du royaume, pour qu’elle juge la Querelle.

L’événement prend de l’ampleur et Pierre Col essayera enfin de lancer une vraie discussion en vantant la perfection idéologique et esthétique du roman. Ce qu’il reproche à Christine, c’est d’avoir surestimé son esprit (même s’il ne nie pas qu’elle en ait) ; elle en reste à une perception superficielle d’un livre qui exige une lecture assidue et sérieuse (quatre fois minimum). La poétesse va répondre en détail, en réfutant ses reproches un à un, pour conclure ainsi : « Plût à Dieu que telle rose n’eut jamais été plantée au jardin de Chrétienté ; tu dis être de ses disciples ; si tu veux en être, sois-le ; quand à moi je renonce à telle discipline [...] et je ne sais pourquoi, plus qu’aux autres, vous vous en prenez à moi, vous, ses disciples[[58]](#footnote-58). »

En effet, sans oser attaquer le très renommé Gerson, on met le plus de pression sur elle. Malgré l’agression verbale qu’elle subit et sa position littéraire encore incertaine, Christine se montre absolument inébranlable. Le topos humiliant qu’elle utilise à son propre égard (elle se dit ignorante et faible « contre si subtils maîtres »), n’est qu’une figure de style. Ce trope, d’ailleurs courant dans les écrits médiévaux, devait rendre son ardente intervention plus acceptable pour le public.

**1.3.2 Après la Querelle : écrivaine**

La Querelle va encore durer un certain moment, puis s’éteint en 1404. Sans aucun doute, c’est un tournant définitif dans la carrière de Christine. Elle a abordé courageusement un thème grave et n’a pas reculé devant ses adversaires de renom. En conséquence, on voit grandir le prestige social de Christine (entre autres, c’est à partir du débat que ses écrits entrent dans la bibliothèque de la reine). Sur le plan personnel, il en va de même : le ton de ses lettres s’affermit au cours de la polémique, elle en sort renforcée. Enfin, le débat est fructueux sur le plan littéraire : Christine fait ses premiers pas en prose, trouve sa problématique et sa propre voix. La cause féminine, l’enseignement des valeurs morales, l’équilibre social seront les thèmes récurrents dans ses écrits.

Christine ne tardera pas à transformer cette correspondance en recueil épistolaire, *Epistres du Débat sur le Roman de la Rose*. Ce recueil n’est pas une simple chronique du débat, mais une mise en valeur de ses propres lettres[[59]](#footnote-59). Ainsi, on constate déjà le souci de se positionner d’une certaine façon dans le champ littéraire qui est encore à conquérir.

Christine doit faire légitimer sa parole féminine qui, dans le contexte de l’époque, est vouée à une réception inévitablement négative. Il va sans dire qu’elle n’y parvient qu’au fur et à mesure, grâce à ses stratégies discursives et à travers différents genres ; son modèle auctorial évolue également au fil du temps. Christine commence par s’approprier le métier d’écrivain via un modèle auctorial masculin[[60]](#footnote-60), plus acceptable pour ses contemporains, sans pour autant renoncer à sa féminité qui fait d’elle un phénomène à part, une curiosité (nous en avons déjà parlé dans notre introdutcion). Par la suite, le renom et l’expérience grandissants lui permettront une plus grande liberté dans sa posture d’écrivain, et Christine trouvera possible de revendiquer avec finesse un modèle d’auteur-femme dont il sera question dans le deuxième chapitre de cette recherche.

Christine travaille méticuleusement son style et ses progrès lui permettent d’élargir de plus en plus ses thématiques. Vers 1405, elle peut déjà constater avec fierté avoir « enfanté » une œuvre abondante[[61]](#footnote-61). Son premier ouvrage didactique, *l’Epître Othea* (1401), est encore en vers ; il porte sur l’éducation du prince. *Le Livre de la Mutation de fortune* (1403) est une réflexion philosophique sur la fragilité de la vie illustrée d’éléments autobiographiques. Il est de même pour *Le Chemin de longue estude* (1403) qui raconte l’apprentissage de Christine, et encore plus pour *L’Advision Christine* (1405), qualifiée par Anne Paupert comme « premier récit autobiographique en langue française[[62]](#footnote-62). »

*Le Livre des faits et de bonnes mœurs du roi Charles V le Sage* a une place à part parmi les œuvres de cette première période*.* C’est une commande de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne (1342-1404), oncle du roi, mécène et très grand seigneur. Christine doit retracer le règne de son défunt frère, Charles V ; on garde un souvenir nostalgique de cette période d’accalmie et d’éclosion culturelle. Le pays est à la veille de la guerre civile, et le Duc désire donner un exemple édifiant de bon gouvernement aux princes de la couronne et à tous les contemporains.

Notons que l’honneur fait à Christine est grand : l’histoire de la famille royale est écrite jusqu’alors à l’abbaye de Saint-Denis, et voilà qu’elle est confiée à une femme laïque. C’est un signe de confiance personnelle, certes, mais aussi et avant tout un vrai triomphe de Christine en tant qu’écrivain. Philippe le Hardi désire une œuvre modèle, sérieuse et bien documentée ; il ouvre à Christine sa bibliothèque personnelle, où elle travaille en utilisant les Chroniques de France. Elle inclut dans le livre ses souvenirs personnels et des témoignages des dignitaires de Charles V qu’elle a recueillis elle-même.

Cette œuvre historiographique semble couronner son ascension littéraire et lui ouvrir la voie vers des écrits politiques dont le premier exemple sera *Le Livre du corps de policie* (1406). Ce livre est dédié au duc d’Orléans, frère cadet de Charles VI atteint de démence. Le dauphin tend à dominer le conseil de régence qui dirige le pays, il va probablement remplacer le roi. C’est dans cette optique que Christine crée son « miroir des princes » décrivant le modèle idéal de bon souverain.

Christine explore ainsi des terrains littéraires nouveaux, mais n’abandonne aucunement son combat pour la femme. Vers 1405, elle compose *Le Livre de la Cité des dames*, apologie des différentes vertues féminines. *Le Livre des Trois Vertus* *à l’enseignement des dames* est un guide plus pratique qu’elle destine à toutes les femmes, princesses comme femmes du peuple. Christine les avertit des dangers et des épreuves qui les attendent dans le monde instable et souvent injuste ; elle les invite à être fortes et surtout à se former, autant qu’elles le peuvent.

La décade suivante est très dure pour la France : la violence civile se joint à l’escalade de la guerre, et les textes de Christine s’inspirent essentiellement d’événements contemporains. *Les Lamentations sur les maux de la France* (1410), *Le Livre de la Paix* (1412-1413) et autres transmettent un message pacifiste. Elle exhorte les plus hauts seigneurs du royaume à être dignes de leur rang, cela dire : arrêter les vengeances mutuelles et baser leurs actions sur la concorde et la justesse. À la suite d’Azincourt elle compose l’*Epistre de la Prison de Vie Humaine* (1416-1418), où elle pleure les morts et compatit avec leurs veuves et mères.

En 1418, Paris est occupé par les Anglais. Les citadins qui supportent la cause française doivent fuir ou se cacher. Christine, déjà âgée, se retire dans le couvent de Poissy où vit sa fille et dont les murs sont suffisamments solides. Elle ne quittera plus son refuge où elle compose quelques textes d’inspiration religieuse, pénétrés de profonde mélancolie.

Pourtant, sa dernière œuvre versifiée revient à l’actualité politique : elle date de 1429, année qui constitue un tournant dans la guerre. Très enthousiasmée par l’histoire de Jeanne, Christine compose *le Ditié de Jehanne d'Arc*. Elle glorifie Dieu pour cette apparition miraculeuse et bénéfique de la femme qui a rendu l’espoir aux patriotes de la France. Durant toute sa vie d’écrivaine, Christine prêche la revalorisation du rôle féminin, l’illustre d’exemples mythiques ou réels, mais celui de Jeanne semble couronner ses efforts. Elle est une preuve vivante de la valeur de la femme. Christine est morte entre 1430 et 1431 ; la fin dramatique de Jeanne devait donc lui être connue. Est-ce pour elle l’échec de la cause de sa vie ? On ne le sait pas. Mais une chose est sûre : Christine fait partie de cette toute petite minorité de contemporains de Jeanne qui parlent d’elle et lui rendent hommage en littérature.

Nous n’avons signalé ici que les écrits les plus connus de Christine de Pizan. Elle a laissé un héritage considérable qui est à la fois l’œuvre de son esprit et de sa main : elle est un « auteur-artisan » qui suit le cycle complet de la naissance du livre, pratique plus ou moins courante chez les écrivains de l’époque. On sait maintenant que Christine était à la tête d’un petit atelier qui produisait et copiait ses manuscrits ; selon une hypothèse, maintenant largement consensuelle[[63]](#footnote-63), Christine copiait elle-même beaucoup de ses ouvrages. Elle collaborait avec des copistes et enlumineurs professionnels, qui parfois étaient des femmes aussi, car le domaine de confection livresque tolèrait la femme. Il y avait des femmes-copistes, des femmes-spécialistes en reliures, en ornements, plus rarement en enluminures complètes. Christine nous transmet par exemple le nom d’une certaine Anastasie qui fait les ornements des ses ouvrages[[64]](#footnote-64). Une autre contemporaine de Christine qui travaille dans le meme domaine est l’enlumineuse Jeanne de Montbaston, épouse du copiste Richard de Montbaston. Dans la première moitié du XIVe siècle les Montbastons possèdent un atelier affilié à l’Univercité de Paris et produisent plusieurs exemplaires du *Roman de la Rose*. Jeanne aurait enluminé quelques-uns de ces manuscrits, par exemple le fameux Ms-25526 (BNF) ou elle aurait représenté leur couple en travail[[65]](#footnote-65). Il est curieux que Christine ne l’évoque pas ; est-ce à cause du *Roman* multiplié y compris par les efforts des Montbastons ?[[66]](#footnote-66)

L’écrivaine s’occupait activement de la distribution des ses écrits, essentiellement parmi ses protecteurs dont on a déjà donné quelques noms[[67]](#footnote-67). Elle est ainsi une dame-entrepreneur, situation très atypique à l’époque qui exclut l’aristocrate laïque du champ professionnel. Comme remarque Jean Verdon[[68]](#footnote-68), Christine est entre deux types sociaux : d’origine noble, elle travaille comme une bourgeoise citadine. Il semble légitime de dire qu’elle est de même entre deux sexes : femme, elle exerce un métier d’homme et parvient à faire accepter son œuvre en tant que création féminine.

Cette position spécifique est à la marge des codes sociaux et culturels de son temps ; nous avons essayé de montrer que plusieurs facteurs ont joué pour faire naître le phénomène de Christine de Pizan. Ce sont plutôt des malheurs : le veuvage et les troubles financiers, qui la poussent à chercher une occupation en dehors des son devoir maternel. En même temps, le choix de cette occupation est devenu possible grâce aux circonstances heureuses de sa vie : la culture héritée de son père, son origine et ses liens avec la cour. Mais le succès de son entreprise littéraire est non moins le résultat de ses efforts et ses qualités personnelles. Aurait-il été possible sans l’appétit intellectuel, le courage et la persévérance exeptionnelle qu’elle avait ? En somme, la vie de Christine de Pizan se présente à la fois comme typique pour une femme médiévale et en décalage complet avec les usages et les habitudes mentales du temps, trop ancrées pour que ce brillant avènement ait pu ouvrir la porte aux autres femmes.

Partie 2  
-  
Construction de l’identité auctoriale

2.1 Présentation du texte

Dans les limites de ce travail, nous allons nous restreindre à l’analyse stylistique de quelques chapitres qui nous ont semblé les plus représentatifs dans l’optique de la construction identitaire. Ce sont les chapitres I (p. 35-38), II (p.38-40) et III (p.41-42) du premier livre ; les chapitres XIII (p. 145-147) et XXXVI (p. 179-180) du deuxième livre, ainsi que le chapitre X du troisième livre (p. 256-261).

**2.1.1 Le « je » médieval**

Si la notion d’auteur se présente comme fort complexe de nos jours, elle ne l’est moins à l'époque où se situe notre écrivaine puisque l’instance auctoriale commence tout juste à se dessiner. L’émergence de la conscience individuelle dans la création artistique s’opère dès le XIIe siècle. Vers la fin du XIVe siècle, un tournant se manifeste : l’auteur complètement ou partiellement anonyme qui crée en l’honneur de Dieu et se contente du mérite de son oeuvre cède la place à l’écrivain de la Renaissance. Fier de se découvrir une force créative, ce nouveau type de créateur construit son identité à travers ses œuvres et se projette dans la postérité en tant que « moi ».

On constate que Christine est déjà ce nouveau créateur qui existe et se construit dans son oeuvre, un « je » à part entière[[69]](#footnote-69). C’est un « auteur-acteur » qui « [...] se regarde, s'analyse et se montre comme femme écrivant [...][[70]](#footnote-70) ». Le cas de Christine est en ce sens particulièrement intéressant, en raison de son parcours littéraire inouï pour son temps. Elle a une double ambition : comme tout autre auteur, entrer dans le « champ littéraire »[[71]](#footnote-71), mais aussi s’y faire accepter en tant que femme-écrivain ; la complexité de cet objectif devait sans doute conditionner le fonctionnement du « je » dans son texte.

Comme nous l’avons déjà mentionné, l’œuvre christinienne puise largement dans son expérience personnelle. Le Moyen Âge connaît l’écriture autobiographique sous des formes différentes : le journal, le genre épistolaire, les récits de voyages, la poésie lyrique ; vers la fin du XVe siècle, on voit apparaître Les *Mémoires* de Commynes et la vogue croissante des « autoportraits intellectuels »[[72]](#footnote-72). Mais on est encore loin d’une autobiographie au sens moderne du terme car l’homme médiéval ne voit aucune valeur au soi : « [...] au Moyen Âge, le récit sur soi ne vise pas tant à refléter une expérience individuelle, qu’à suggérer un message universel, au même titre que l’allégorie[[73]](#footnote-73). » Pour être exposé, le parcours personnel doit viser un but politique ou moral, c’est-à-dire servir au bien public. Par conséquent, les auteurs ne cherchent pas à reconstituer leur expérience personnelle dans l’ordre chronologique, mais en tirent des éléments pertinents pour tel ou tel texte.

Christine de Pizan a le même rapport envers son expérience personnelle, mais elle y attribue plus d’importance. Premièrement, elle est « l’enfant des deux mondes[[74]](#footnote-74) », l’un francophone, encore très traditionnel dans ces conceptions, et l’autre italophone, déjà proche de l’humanisme de la Renaissance, donc plus attentif à l’existence individuelle ; deuxièmement, son expérience est si unique qu’elle permet de valoriser son image d’auteur.

*La Cité des Dames* n’est pas l’œuvre christinienne qui porte le plus sur son parcours, mais elle est très importante pour la revendication de son authenticité. Christine crée un texte qui doit non seulement justifier la femme, mais aussi l’aider à se justifier en tant que *femme* de lettres. Il semble donc évident que la visée du texte implique l’importance particulière de l’auto-présentation de l’auteur qui, entre autres, prouve la valeur de la femme en s’appuyant sur son propre exemple (observable pour ces contemporains). D’où l’intérêt d’examiner de près l’autoportrait littéraire qui s’en dégage.

**2.1.2 Structure et genre**

Avant de procéder à l’analyse textuelle, nous trouvons nécessaire de donner une idée générale du genre et la structure de *La Cité*. Force est de constater que le genre pose problème et l’œuvre est plutôt inclassable de ce point de vue. Le livre est un débat philosophique qui se présente sous forme allégorique ; ces formes littéraires sont traditionnelles pour l’époque, mais il y a aussi un fort élément autobiographique. Enfin, son thème, la condition féminine, permet à certains chercheurs d’y voir une utopie[[75]](#footnote-75).

La portée idéologique du livre va à l’encontre du discours dominant qui, comme nous l’avons montré, déclare l’infériorité, voire la perversité de la femme. De ce fait *La Cité* est de nos jours considérée comme pré-féministe et même féministe. Mais le dernier terme semble anachronique dans tous les sens ; quoique l’auteure insiste sur la capacité de la femme à remplir le rôle masculin si les circonstances le réclament, il n’est pas question de refaire le monde et de redistribuer les rôles sociaux. L’homme médiéval tient surtout à préserver l’ordre qui règne ; il est évidemment trop tôt pour mettre en question les usages. Christine s’oppose au discours misogyne parce qu’il est, premièrement, injuste et, deuxièmement, rompt l’équilibre social conçu par Dieu. Elle réclame non l’égalité des deux sexes, mais le respect et la reconnaissance de la femme.

Faisons une petite digression sur cette position auctoriale ; de nos jours, elle est parfois qualifiée comme trop modérée, voire conformiste et rétrograde. On peut rappeler le propos de Thérèse Moreau que la contribution de Christine doit se mesurer d’après les réalités historiques du moment et pas les nôtres. Le livre est un « exemple de modernisme et d’archaïsme[[76]](#footnote-76) », mais à l’époque cet archaïsme est non moins qu’un paradigme existentiel qui encadre toute manifestation de l’esprit médiéval. Christine se fixe un objectif beaucoup plus réaliste : non révolutionner, mais retrouver l’harmonie par la parole.

Nommer le mal publiquement, ce n’est pas peu de chose à l’époque. D’après l’historien hollandais Huizinga, l’homme du Moyen Âge tardif croit encore profondément à la force performative de la parole. Il en attend un effet quasi immédiat, et Jean Gerson s’étonne dans ses lettres de ne voir aucun résultat provenir des sermons qu’il prononce. Les hommes se sont approprié la parole écrite[[77]](#footnote-77) et taisent les mérites féminins ; il est suffisant de dévoiler ces mérites pour remettre la femme à sa place car c’est l’ignorance qui cause le mal. Ayant l’accès aux sources de la connaissance, Christine peut montrer à tout le monde combien le sexe féminin est en fait glorieux. Son effort doit donner aux femmes la force de ne pas se laisser dénigrer, mais aussi contribuer au bien-être public.

Le livre s’ouvre par un scénario imaginaire de sa genèse : Christine, lors de ses lectures habituelles, tombe sur un texte misogyne - *Les Lamentations de Mathieu* - qui provoque chez elle une prise de conscience sur l’omniprésence de la parole public contre la femme. Puisque toute la culture vient des hommes, Christine se force à reconnaître le bien-fondé de cette opinion. Sa profonde mélancolie est interrompue par une apparition miraculeuse des trois Dames qui personnifient des vertus suprêmes : Raison, Droiture et Justice. Une polémique s’entame où les Vertus chantent les louanges de la femme, tandis que l’auteure présente l’opinion des misogynes. Ces quatre personnages vont tenir « l’intrigue » : Christine va-t-elle se laisser persuader ? La réponse est évidemment « oui », mais, avant de se mettre ouvertement du côté de la femme, Christine se construit méticuleusement un ethos discursif capable d’assumer une telle position.

La structure du livre reflète l’accomplissement de la mission que les Vertus confient à Christine : elle doit édifier une citadelle où la femme sera protégée de tout mal-intentionné ou ignorant qui voudrait l’attaquer. La construction se fait en trois étapes. Guidée par Dame Raison, Christine dégage le terrain, ce qui, en double langage allégorique, correspond au renversement des opinions erronées, pour ensuite créer les fondements et élever les murs (opposer aux accusations des contre-exemples féminins du passé et du présent). Avec Droiture, Christine concède que les femmes, dans leur majorité, sont naturellement bonnes ; elles finissent les travaux et commencent à peupler la Cité en multipliant les exemples. La consécration de l’édifice se fait à l’aide de Justice : on y accueille les plus respectables des femmes, les saintes martyres qui seront des citoyennes d’honneur. Christine n’a plus rien à répliquer, les derniers postulats misogynes sont réfutés par ces brillantes dames. L’avènement de « l’impératrice du genre féminin[[78]](#footnote-78) », la Vierge, achève la mission. Le récit se finit par une harangue de Christine adressée à ses contemporaines et ses héritières.

Chaque Vertu expose toute une gallerie des femmes valeureuses de tous les temps ; à part la dignité personnelle du personnage, on insiste sur son rôle social, bienfaisant pour la communauté. Ainsi, Raison évoque des femmes qui ont excellé en politique et à la guerre (les Amazones, Sémiramis, Frédégonde, Blanche de Castille...) ou celles qui ont contribué au développement des sciences et des savoirs-faire (Sapho, Médée, Minerve, Isis et beaucoup d’autres). Cette énumération remplit plusieurs fonctions : elle sert d’argument dans le débat ; elle doit instruire ; enfin, elle rend les femmes illustres au souvenir collectif. Ce dernier aspect inscrit l’ouvrage dans la tradition des « palais » mnémotechniques de l’antiquité. Quoique trois des personnages principaux soient des allégories, la présence de Christine renvoie au plan du réel, avec une énonciation essentiellement à la première personne et des éléments biographiques insérés dans le récit.

**2.1.3 Intertexte**

Il est connu qu’à l’époque l’intertextualité est la base de toute écriture, et il est très naturel que *La Cité* reprenne des modèles littéraires déjà existants. Mais l’aspect intertextuel nous intéresse ici en tant que premier niveau où se joue la construction identitaire. Nous nous basons sur le constat de plusieurs commentateurs[[79]](#footnote-79) qui affirment qu’une stylisation du texte à la manière d’un modèle culturel reconnu contribue à légitimer le discours auctorial et le message qui s’y articule. La filiation formelle doit inspirer la confiance au lecteur qui sera confronté au contenu non-consensuel ; c’est une « promesse » de la culture, mais aussi de la fiabilité d’autorité de l’auteur.

Le titre de *La Cité* renvoie à son premier modèle, plus religieux que littéraire : *La Cité de Dieu* d’Augustin de Hippon, ouvrage fondateur pour la civilisation chrétienne. Saint Augustin élève une forteresse allégorique qui doit protéger le vrai chrétien contre l’hérésie. Christine reprend cette image pour bâtir une citadelle contre la malveillance misogyne ; cette citadelle est aussi habitée par la foi, elle n’abrite que des femmes pieuses. Cette allusion est à la fois rassurante et audacieuse, sinon provocatrice : elle manifeste l’ambition de l’auteure de placer sous l’égide d’un modèle consacré un contenu nouveau et contestable. Est-ce en même temps s’inscrire dans la tradition existante et s’y opposer, revendiquer une indépendance créative ?

L’autre modèle est *De claris mulieribus* de Boccace ; *La Cité* en reprend beaucoup de personnages, mais elle est très différente par son ton et son message. Si Boсcace considère les femmes illustres comme des exceptions à la règle, la position de Christine est à l’opposée : les femmes méritantes qu’elle évoque reflètent les vertus *naturelles* des femmes ; pour elle, ce sont les femmes mauvaises qui font exception, elles sont des « monstres », des déviations[[80]](#footnote-80).

Ensuite, pour Boccace la nature de la notoriété des ces héroïnes importe peu : elles peuvent se distinguer en vertu comme en vice car les deux sont propices pour une leçon morale. Christine est beaucoup plus sélective : pour elle il ne s’agit pas d’admettre dans sa Cité des femmes de petite vertu: « Seules y habiterons les femmes illustres et de bonne renommée, car les murs de notre Cité seront interdits à toutes celles qui sont dépourvues de vertus[[81]](#footnote-81). » Ensuite, ils décrivent les mêmes personnages sous un angle différent (par exemple, Sémiramis est chez Boccace un personnage équivoque d’une fable antique, tandis que chez Christine c’est une veuve héroïque).

Enfin, Boccace rédige son livre en latin ; même s’il le dédicace à une femme, la comtesse florentine Andrea Acciaiuoli, le public qu’il vise est latinophone, donc masculin car très peu de femmes maîtrisent le latin à ce moment. Christine fait partie de ce « peu », mais, à la différence de Boccace, son oeuvre est composée en langue vulgaire ; elle est donc conçue pour être lue dans un cercle beaucoup plus large composé de celles et ceux qui savent lire en français. Nous pouvons conclure que le message, le choix linguistique et l’interprétation des personnages sont marqués d’une empreinte personnelle évidente ; l’œuvre de Boccace sert de « palimpseste » pour un texte qui réinterprète le thème de la femme.

2.2 Auto-construction textuelle

**2.2.1 Construction d’une image positive de soi**

L’auto-construction se poursuit au niveau textuel. Selon la pratique du moment, tous les chapitres sont précédés par une rubrique qui résume leurs contenus.Le premier chapitre s’intitule « Ici commence le *Livre de la Cité des Dames*, dont le premier chapitre raconte pourquoi et sous quelle impulsion ce livre fut écrit[[82]](#footnote-82). » Ce texte est particulièrement intéressant car c’est un récit introspectif centré uniquement sur Christine (le reste du livre l’est beaucoup moins). Elle y est présente dans trois rôles : l’auteur (nous le savons de la rubrique), le personnage et la narratrice qui se regarde et s’analyse.

Dans ce début du livre, la construction identitaire se fait avant tout par le choix des mots pour se décrire. Le thème qui nous a semblé le plus visible est celui des activités mentales. Il regroupe les mots « étude », « esprit », « livres », « arts libéraux », « science », « texte », « lecture », « lire », « retenir la science de tant d’auteurs », « réfléchir » qui s’appliquent à l’auteure tout au long du texte.

Ainsi, dès les premières lignes, l’auteure se présente comme insérée dans l’espace érudit car elle *mène* une vie d’un érudit : « Selon mon habitude et la *discipline[[83]](#footnote-83)* qui règle le cours de ma vie, c’est-à-dire *l'étude inlassable des arts libéraux[[84]](#footnote-84)*, j’étais un jour assise dans mon *étude*, tout entourée des *livres* traitant des sujets les plus divers [[85]](#footnote-85) ». Nous voyons que l’incipit met en avant l’occupation savante du « je », son caractère régulier, mais aussi le genre féminin : les formes « assise », « entourée » sont suffisamment explicites pour le dire. Ainsi, dès le début le « je » se met en opposition à la féminité conventionnelle et déclare l’appartenance à deux états différents, masculin et féminin.

Cette image sera developpée à travers plusieurs autres oppositions. La première se dresse entre l’auteure et le livre antiféministe de Mathieu qui, comme c’était déjà noté, introduit le conflit principal de *La Cité*: la parole misogyne *versus* la femme de bien.

Le premier contact avec l’ouvrage est décrit avec des mots du champ lexical de l’insignifiance : « il me tomba entre les mains *certain* *opuscule* », « *quelque* réputation », « parcourir » (2 fois), « se divertir » (2 fois), « m’amuser un peu »[[86]](#footnote-86). Dans le contexte, ces lexèmes se révèlent à la limite d'être péjoratifs. Notons que le livre n’est pas encore lu par le personnage, Christine le connaît seulement de titre, mais le choix stylistique en donne déjà une image dévalorisante et traduit l’ironie de l’auteure.

Christine prend autant que possible ses distances avec les *Lamentations* ; d’abord physiquement : elle trouve important de dire que le livre n’est pas le sien, elle remet sa lecture à plus tard, cela l’intéresse à peine ; puis moralement et esthétiquement. Elle ne l’a pas lu en entier à cause de « *l’indécence* du langage et des thèmes » ; le sujet est « fort peu plaisant pour *qui ne se complait pas dans la médisance* et ne contribuant en rien à *l’édification morale* ni à la *vertu* ». Enfin, elle l’abandonne pour « [...] retourner à d’autres études plus *sérieuses* et plus *utiles*  [[87]](#footnote-87)». Nous voyons que les valeurs de l’auteure sont ici clairement prononcées ; elle dresse une image de soi en opposition à l’indécent, au corrompu, au futil. Le premier reproche adressé au livre est d’ordre éthique et esthétique ; la narratrice le dédaigne avant tout en sa qualité de savant sérieux et non comme femme indignée.

Or, la « raillerie »[[88]](#footnote-88) insignifiante de Mathieu se transforme en discours omniprésent par le procédé d’accumulation : « Je me demandais qu’elles pouvaient être les causes et les raisons qui poussaient *tant*d’hommes[...] à médire des femmes [...] *aucun texte n’en est entièrement exempt*. Philosophes, poètes et moralistes - et la liste en serait *bien longue*- , *tous* semblent parler *d’une même voix* pour conclure que la femme est foncièrement mauvaise et portée au vice. [[89]](#footnote-89) »

Cette parole multipliée est comparée à « une fontaine qui sourdait »[[90]](#footnote-90). Nous voyons *une multitude* de lettrés misogynes s’opposer à *une seule femme* lettrée. Cette opposition a une dimension éthique : Christine reconnaît les limites de son entendement en évoquant la naïveté et l’ignorance de son esprit[[91]](#footnote-91), tandis que les hommes, par leur acharnement contre la femme, revendiquent une perfection morale. Cela est dit par l’antiphrase ironique « [...] mon Dieu ! pourquoi ne pas m’avoir fait naître mâle afin que [...] je *ne me trompe en rien* et que j’aie cette *grande perfection* que *les hommes disent* *avoir*![[92]](#footnote-92) » Or, l’homme chrétien qui se juge parfait est un oxymore en soi, le concept fondamental étant l’imperfection de la nature humaine et le travail sur soi qui s’impose par conséquent. Les accusateurs des femmes tombent ainsi dans l’orgueil, un des péchés capitaux, tandis que Christine fait preuve de modestie, qualité tellement appréciable chez un chrétien médiéval qu’elle est devenue un topos littéraire.

La troisième opposition que nous avons repérée se dresse entre la femme fantasmée par les hommes et la femme réelle. Christine est une femme réelle qui représente son sexe tout entier. Elle n’arrive ni à se reconnaître dans le « monstre »[[93]](#footnote-93) fustigé par les penseurs, ni à y reconnaître les femmes qui l’entourent. Les misogynes parlent de la façon abstraite, et Christine se réfère au concret : « [...] je me mise à réfléchir sur ma conduite, moi qui suis née femme ; je pensais aussi aux nombreuses autres femmes que j’ai pu fréquenter, tant princesses et grandes dames que femmes de moyenne et petite condition, qui ont bien voulu me confier leurs pensées secrètes et intimes [...] »[[94]](#footnote-94). Ainsi, la parole collective, mais abstraite se confronte à la communauté féminine réelle exclue du discours public.

En même temps, la femme abominable s’oppose à la femme-créature divine. Christine énonce un paradoxe évident qu’elle ne peut résoudre : la perversité accomplie de la femme est proclamée par la parole collective humaine (même s’il s’agit des hommes d’autorité). Par conséquent, ils stipulent que Dieu, le seul juge infaillible, « […] a pu faire une chose tellement abjecte en créant la femme. [[95]](#footnote-95) » Donc, ceux qui diffament la femme contestent la perfection divine.

**2.2.2 Fausse hésitation sur sa valeur**

Mais toutes ces oppositions se dessinent implicitement car Christine ne s’oppose pas aux misogynes de façon directe. Quoique la misogynie révolte sa conscience et son âme, elle s’incline devant l’autorité réunie de tous ces « grands docteurs à l’entendement si haut et si profond » et se force à reconnaître la légitimité de leur discours. « [...] submergée par le dégoût et la consternation, me méprisant moi-même et le sexe féminin tout entier [...] »[[96]](#footnote-96), elle se désole de ne pas être née homme.

En perspective narrative, la démarche permettra d’organiser le débat qui montrera au lecteur les points faibles du raisonnement misogyne. Cette posture est donc nécessaire, mais l’auteure fait tout de suite sentir son caractère incertain. On voit que les adverbes et les temps verbaux du doute abondent dans le raisonnement qui l’emmène dans le camp antiféministe, d’où le sentiment de l’invraisemblable : « il serait bien improbable que »[[97]](#footnote-97), « car il me semble que », « quasiment impossible », « [...] il fallait bien que tout ceci fut vrai, même si […] », « comme si la Nature avait enfanté des monstres [des femmes] »[[98]](#footnote-98), « [...] ces défauts que je partageais vraisemblablement avec les autres femmes »[[99]](#footnote-99). Les questions rhétoriques remplissent la même fonction : « Ah ! Seigneur ! [...] Comment croire, sans tomber dans*l’erreur*, que ton infinie sagesse et ta parfaite bonté aient pu créer quelque chose qui ne soit pas entièrement bon ? », « Car comment serait-il possible que tu te sois jamais trompé ?[[100]](#footnote-100) »

Enfin, l’erreur de Christine-personnage est expliquée par Christine-narratrice qui intervient vers la fin du chapitre : « Ainsi donc, je me rapportais plus au jugement d’autrui qu’à ce que je sentais et savais dans mon être de femme.[[101]](#footnote-101) » ; « Je me répandais ainsi en lamentations envers Dieu [...] car dans ma *folie* je me désespérais que Dieu m’ait fait naître dans un corps de femme.[[102]](#footnote-102) » Ici la narratrice qui a pris du recul nous annonce l’aboutissement du débat par le procédé de prolepse.

**2.2.3 Délégation de la louange de la femme**

Le deuxième et le troisième chapitre recourent à une figure de style centrale pour l’organisation du récit de *La Cité*: l’allégorie. C’est à l’aide des personnages allégoriques des Vertus que se crée un discours polyphonique en faveur de la femme ; puisque ce sont des instances supérieures, elles suscitent plus de confiance aux yeux du lecteur que la narratrice.

Par ailleurs, cette stratégie discursive est fondamentale pour la construction de la figure auctoriale. Selon Gabriella Parussa, « par la distribution de la parole à plusieurs voix, la sienne et celle de ses interlocutrices, Christine légitime cette même parole et construit sa figure d’auteure, celle à qui on s’adresse parce qu’elle est capable de rendre compte du débat.[[103]](#footnote-103) » La technique dialogique permet à l’auteure de « [...] ne pas assumer directement le point de vue féminin, mais de le faire assumer par l’une des dames, par une autorité extérieure reconnue comme telle.[[104]](#footnote-104) »

En effet, Raison ne tarde pas à mettre en doute la diffamation des femmes. Elle accumule des connotations négatives : « Nous [...] voulons te retirer de cette *ignorance* ; elle t’*aveugle* [...] », « l’opinion que tu ne [...] fonde que sur l’accumulation des *préjugés* d’autrui.[[105]](#footnote-105) », « [...] tu sembles croire que [...] les philosophes [...] ne peuvent *se tromper*.[[106]](#footnote-106) » pour enfin en venir à « [...] cette *erreur* dans laquelle tu étais tombée [...] »[[107]](#footnote-107).

Notons brièvement que ces deux textes explicitent le droit des Vertus à tenir une parole discordante. La nature surnaturelle des Dames se manifeste en tout : elles arrivent de nulle part, lisent dans les pensées de Christine et ainsi de suite. La scène de leur apparition est une large métaphore filée de la lumière solaire qui chasse l’ombre du petit cabinet de Christine : « La splendeur qui émanait de leurs visages […] illuminant toute la pièce.[[108]](#footnote-108) » N’oublions pas que, dans la philosophie chrétienne, la lumière symbolise l’esprit divin. Leur dignité se lit dans les attributs du pouvoir qu’elles ont (couronnes, miroir en pierres précieuses), à travers sentiments du personnage « à demie apeurée, à demie rassurée » qui n’ose dire mot et se tient debout. Enfin, Raison, la première allégorie qui parle, construit un ethos discursif : elle se présente à travers le champ lexical du divin (« la divine providence », « notre essence céleste », « selon la volonté de Dieu », « nous sommes toutes trois filles de Dieu et de naissance divine ») et se met en relation hiérarchique avec « les gens de ce bas monde » qu’elle à la charge divine de « remettre en droit chemin »[[109]](#footnote-109).

C’est encore la Raison qui met la parole écrite en parallèle avec le *faux* et y oppose le vécu et le *véridique* : « Quoi que tu aies lu dans leurs*livres*, je doute que tu en aies jamais vu de *tes propres yeux* [...] »[[110]](#footnote-110). Dans le même objectif elle évoque les différends entre les auteurs classiques : Aristote, Platon, saint Augustin qui se contredisent ; « [...] ne vois-tu pas que mêmes les plus grands philosophes, ceux que tu allègues contre ton propre sexe, n’ont pu déterminer *le vrai* *du faux* [...] »[[111]](#footnote-111). Ces références culturelles viennent de la bouche de Raison, mais Christine en partage la connaissance : « *Tu* l’as appris *toi-même* dans la *Métaphysique* d’Aristote [...] »[[112]](#footnote-112), dit la Vertu. Ainsi, ces éléments intertextuels pointent eux aussi la culture livresque de Christine.

Au contraire, la culture de Christine est associée à la vérité dans le troisième texte : « Mais toi, ma chère Christine, par le grand amourque tuas porté à la recherche du *vrai* dans cette longue et assidue *étude*, qui t’as retirée du monde et rendue ainsi solitaire, tu as mérité notre amitié et t’es montrée digne de notre visite [...].[[113]](#footnote-113) ». Raison « certifie » la haute moralité de la figure auctoriale qui est en train de se faire ; en même temps, on y voit un détail significatif pour la réputation de la femme veuve qu’est Christine : la prise de distance avec la vie mondaine, choix fort appréciable aux yeux de la société médiévale[[114]](#footnote-114).

Le même fragment annonce la singularité de Christine : « [...] notre apparition en ces lieux n’est pas gratuite, car nous ne faisons rien sans raison ; nous ne hantons pas *n’importe quel lieu*, et n'apparaissons pas à *n’importe qui* »[[115]](#footnote-115), et, plus loin dans le texte, la mission qui lui est confiée : « [...] c’est *toi* qui as été *choisie* pour construire [...] cette citadelle.[[116]](#footnote-116) ». Christine se fait bénir par les représentantes divines comme suffisamment compétente pour édifier la Cité, c’est-à-dire mener le débat contre la parole antiféministe.

En somme, on peut dire que les trois premiers chapitres développent les stratégies énonciatives qui doivent construire une identité auctoriale féminine, mais fiable et digne de confiance. La mise en œuvre des éléments autobiographiques va dans le même sens : Christine met en avant son aspect d’intellectuelle, mais aussi ses qualités morales : sa modestie, son respect des autorités, ses valeurs chrétiennes.

**2.2.4 Délégation de la parole sur soi**

Cet autoportrait sera complété par la suite. Par exemple, la question de l’éducation de l’auteur est nuancée dans le chapitre XXXVI du deuxième livre (p. 178-180). Il s’intitule « Où l’on réfute ceux qui affirment qu’il n’est pas bon que les femmes fassent des études.[[117]](#footnote-117) » Christine, prêtant toujours sa voix aux accusateurs des dames, expose la thèse selon laquelle l’éducation corrompt la femme. Droiture s’oppose à cette thèse avec un argument tout à fait consensuel : la *bonne* science[[118]](#footnote-118) ne fait qu’ennoblir ; comme preuve, elle évoque trois dames. Elles vivent à différentes époques, mais se ressemblent : ayant hérité la culture de leurs pères, elles les égalent en capacités mentales et en profondeur du savoir acquis.

Les exemples sont présentés dans l’ordre chronologique. La première dame est Hortensia, fille d’un orateur romain ; son égalité intellectuelle avec son père est affirmée explicitement, et non par Christine de Pizan, mais par Boccace, l’auteur qu’on ne conteste pas : « [...] d’après Boccace, non seulement elle ressemblait à son père pour l’intelligence, la rapidité de sa mémoire et l’élocution, mais aussi pour l’éloquence et l’art oratoire, si bien qu’elle *l’égala* en tout[[119]](#footnote-119) ». Le deuxième exemple est plus récent et porte sur Novella, fille du légiste bolonais Giovanni Andrea. Pour Novella, l’égalité d’esprit n’est pas affirmée, mais sous-entendue : elle remplace avec succès son père enseignant de droit canon quand il ne peut pas faire son cours magistral à l’Université de Bologne.

Enfin, vient le tour du troisième exemple, celui de Christine. Or, elle délègue cette parole élogieuse : ce n’est pas elle qui parle de son expérience personnelle mais Droiture. La Vertu commence par mettre en avant l’autorité du père de Christine, « grand astronome et philosophe » favorable à l’éducation des femmes[[120]](#footnote-120). La culture de Christine n’est pas dite égale à celle du père, au contraire : elle n’avait ramassé que « quelques gouttelettes » de son savoir, à cause de la résistance maternelle. En revanche, on insiste sur le penchant naturel de Christine pour la connaissance, ce qui veut dire qu’elle aurait pu approcher son père si les circonstances ne l’en avait empêchée. C’est encore Droiture qui nous révèle l’attitude de Christine envers son éducation : « Je ne pense pas que tu croies avoir été corrompue par ton savoir, mais que tu l’estimes, au contraire, comme un grand trésor. En en cela, tu as bien raison.[[121]](#footnote-121) » Christine ne prend la parole que pour confirmer la véracité de ces renseignements sur sa propre personne : « Alors, moi, Christine, je lui répondis : « Ma Dame, ce que vous dites là est aussi *vrai* que l’*Évangile.*[[122]](#footnote-122) ».

Ainsi, le texte complète le portrait de l’auteur en l’inscrivant dans une filiation du savoir de père à fille. En même temps, le choix et la mise en scène des exemples construisent implicitement une lignée intellectuelle féminine. En dehors de la culture héritée du père, d’autres détails mettent les personnages en parallèle, quoiqu’ils soient donnés comme par hasard (on mentionne brièvement qu’Hortensia défend la cause des femmes, que le père de Novella enseigne à Bologne). Donc, la filiation des femmes-érudits n’est pas affirmée, mais se manifeste à travers ces diverses ressemblances. Grâce à cela, Christine se fait entrer dans une continuité, c’est-à-dire *la tradition*, catégorie d’extrême importance pour l’imaginaire médiévale, et sa parole féminine devient plus acceptable pour ces contemporains. Enfin, l’introduction de l’expérience personnelle par un tiers supérieur la rend plus légitime et empêche d’accuser l’auteur d’indiscrétion ou de vanité.

On voit la même stratégie se déployer dans le chapitre XIII du deuxième livre, où on aborde le mariage et le rôle « subversif » de la femme dans la vie de couple. À noter que le sujet est extrêmement sensible car, à l’époque, le respect des devoirs d’épouse est plus valorisé que toutes les autres qualités féminines. Cela est très clairement dit par Christine-personnage : « Mais si ces choses-là sont vraies [que les femmes maltraitent leurs maris], chère Dame, les femmes sont entachées de tels défauts, qu’ils [...] anéantissent toute autre vertu [...] qu’elles pourraient avoir.[[123]](#footnote-123) »

On verra par la suite se construire l’image de Christine en épouse modèle, mais des éléments autobiographiques sur sa vie conjugale sont fournis au lecteur par l’intermédiaire de Droiture. La Vertu rappelle à son interlocutrice qu’il y a « [...] de couples qui vivent en pleine harmonie, se portant mutuellement amour et fidélité puisque deux sont bons, doux et raisonnables. [...] C’était bien ton cas, car celui [le mari] que tu à eu te convenait *si parfaitement* que *tu n’aurais pu demander mieux* ; *nul*, à ton avis, *ne put jamais le valoir* en *bonté*, en *douceur*, en *loyauté* et *tendre amour*, et maintenant que la Mort te l’a ravi, tu portes à tout jamais son deuil en ton coeur.[[124]](#footnote-124) »

Le panégyrique crée, par accumulation des tours superlatifs et l’énumération de ses qualités morales, un portrait du mari par excellence, mais aussi met en valeur sa veuve[[125]](#footnote-125). Son attitude et sa fidélité au défunt sont exemplaires et la rapprochent de beaucoup de l’idéal féminin véhiculée par la religion et la société. On peut dire que l’image favorable de Christine-épouse commence à se construire déjà au début de l’énoncé, quand Droiture donne sa description du couple heureux qui vit « se portant *mutuellement* amour et fidélité puisque *deux* sont *bons, doux et raisonnables* » au « cas » de Christine. La triade lexicale « harmonie-amour-fidélité » résume sa vie conjugale comme antithèse absolue du mariage décrit par la parole misogyne. Nous voyons que l’auteur n’a manqué en rien à son devoir d’épouse ; ce témoignage personnel gagne en crédibilité grâce à l’autorité de l’énonciatrice divine.

En fait, l’exemple de Christine participe à l’opposition plus globale qui structure ce chapitre, celle de la représentation commune et de la réalité qu’on a vu s’esquisser dans le premier chapitre. Le discours commun généralise et ne donne d’autre preuve que l’autorité des textes-précurseurs : à titre d’exemple, on évoque *L'épître de Valerius à Rufin* qui reprend Théophraste, l’auteur de référence pour la satire misogyne médiévale. Ici, ce savoir livresque s’avère faux car on n’y trouve pas de femme réelle. Droiture dit : « Je peux t’affirmer que ce ne sont pas des femmes qui ont écrit ces livres-là ! Je suis persuadée que si l’on voulait bien s’informer sur les désordres domestiques pour écrire un livre conforme aux faits, on y entendrait un autre son de cloche.[[126]](#footnote-126) ». Il nous semble qu’ici se dresse une opposition implicite entre les œuvres satiriques et *La Cité*,livre qui est *écrit par une femme* et se présente comme *conforme aux faits*. Ainsi, contrairement au chapitre XXXVI, Hypsicratée, l’épouse légendaire du roi Mithridate, femme demi-fabuleuse du passé, est évoquée *après* la femmecontemporaine représentée par Christine et ses voisines.

La première facette du mariage réel, ce sont « [...] les indignités, les infamies, les injures, offenses et outrages qu’endurent tant de bonnes et valeureuses femmes. » Christine-personnage est témoin de cette souffrance féminine : « *Tu sais toi-même* combien de femmes [...] sont encore plus maltraitées que les esclaves des Sarrasins » ; « Dis-moi si je mens, et si tel n’est pas le lot de plusieurs de tes *voisines*? Je lui répondis : « Certes, ma Dame, *j*’en ai beaucoup *vu* ainsi [...] »[[127]](#footnote-127). Les marqueurs quantitatifs « tant », « combien », « beaucoup », « plusieurs » explicitent le caractère courant de la situation.

Mais la réalité n’est pas homogène et l’entente conjugale existe. C’est le cas de Christine et nous venons de montrer comment cet autre témoignage « indirect » est mis en scène. Il y a enfin de mauvaises femmes, pour qui on ne donne pas d’exemple, car elles sont « dénaturées » et en « infime minorité »[[128]](#footnote-128). Donc, le discours qui s’appuie sur des exemples concrets se pose comme objectif et, par là, véridique : « [...] si je te disais que toutes sont bonnes, on me convaincrait vite de *mensonge*.[[129]](#footnote-129) »

Ainsi, nous voyons que la sélection des éléments autobiographiques et les stratégies de présentation de ces éléments construisent une image auctoriale entièrement estimable et positive. À la différence du premier texte, ces éléments sont mis en scène indirectement car l’éducation féminine et le mariage étaient des sujets particulièrement délicats. La technique de délégation de la parole à une autorité supérieure protège la figure auctoriale qui se prépare peu à peu à prendre la défense de la femme.

**2.2.5 Appropriation de son nom**

Si l’auteure fait parler les autres avant d’assumer la parole non-consensuelle, elle en fait de même pour son nom de baptême. Il est d’abord prononcé par les Vertus et seulement après par Christine elle-même. Jacqueline Cerquiglini-Toulet, qui a étudié la relation de Christine avec son propre nom, parle de la « théâtralisation » du nom, procédé qu’on rencontre chez un nombre d’auteurs de l’époque précédente : Chrétien de Troyes, Guillaume de Machaut ou Dante qui était bien connu de Christine. La critique évoque à ce propos *La Divine Comédie* où le nom de Dante vient tardivement, dans le trentième livre du Purgatoire, et par l’intermédiaire de Béatrice[[130]](#footnote-130). L’acte de la nomination personnelle a donc une valeur symbolique ; le nom doit passer par une instance plus élevée avant d’être prononcé par son porteur.

Cette évolution nominative est bien visible dans les fragments sélectionnés. Ainsi, dans le premier chapitre le *nom* de Christine ne figure pas du tout ; la voix qui fait le récit est désignée par « je ». Le nom surgit dans le deuxième chapitre, d’abord dans la rubrique, puis dans le discours de Raison. Elle s’adresse à Christine en disant « ma chère *enfant* », qui devient « ma chère *Christine* » vers la fin du fragment[[131]](#footnote-131).

Après avoir « consacré » ainsi son nom par des forces supérieures, Christine parvient à se prononcer en tant que « moi, Christine ». Faisons une petite digression pour nous interroger sur la nature de cette formule qui envahira peu à peu le texte. Selon Maureen Quilligan[[132]](#footnote-132), c’est une imitation du cliché nominatif des chroniqueurs médiévaux qui commencent aussi par dire leur nom, pour ensuite accumuler quelques autres détails. Le chroniqueur évoque son statut social et/ou sa résidence, pour mettre en évidence son droit de mener le récit historique. Par exemple, on lit chez Jean de Joinville (1224?-1317), chroniqueur de Louis IX (1226-1280) : « Jean, sire de Joinville, son [du roi] sénéchal de Champagne »[[133]](#footnote-133). Comme nous le savons, Christine est aussi chroniqueur, et dans son *Livre des faits et bonnes moeurs du sage roi Charles V* elle utilise une formule de présentation « complète »[[134]](#footnote-134), pour n’en garder que la première partie dans *La Cité*. Pourquoi l’auteur se contente-t-elle d’une formule raccourcie dans ce cas-là ? Probablement parce qu’elle unit deux éléments fondamentaux pour se poser comme femme-écrivain : la qualité du « moi » -auteur y est associé au nom féminin.

Cet abrégé nominatif devient résolument répétitif dès le deuxième livre. Par exemple, le texte XXXVI (déjà abordé auparavant) s’ouvre et se clôt par « moi, Christine » ce qui n’est sans doute pas anodin dans un chapitre qui expose l’éducation de l’auteur : « Après avoir entendu ce propos, moi Christine, je répondis ainsi [...] »[[135]](#footnote-135) ; Alors, moi, Christine, je lui répondis [...] »[[136]](#footnote-136). Les chercheurs constatent une vraie insistance sur le nom qui introduit directement les propos de Christine-personnage : « Et moi Christine, je lui répondis [...] »[[137]](#footnote-137) et devient ainsi une sorte d’anaphore.

Pourtant, dans la troisième partie du livre « moi, Christine » se raréfie (au premier coup d’œil). Or, c’est la partie la plus importante du livre car il porte sur les histoires des saintes ; leur présence assure l’éternité de la Cité qui se rapproche d’un sanctuaire. Le nom de Christine y surgit de la façon plus subtile : il revient surtout dans le chapitre X (p. 256-261) qui met en scène sainte Christine, protectrice divine de l’écrivaine. La formule « moi, Christine » n’y figure pas car le récit est entièrement mené par Justice, la plus haute des Vertus ; Christine-personnage n’intervient pas. Mais on constate que le nom « Christine » « y résonne tout particulièrement »[[138]](#footnote-138) et de différentes manières.

Tout d’abord ce chapitre est beaucoup plus long que les autres hagiographies de *La Cité*; cela est d’ailleurs explicitement annoncé à la fin du chapitre précédent : « [...] je te parlerai encore de sainte Christine parce qu’elle est ta patronne [...] c’est pour cela que je te conterai plus longuement sa vie [..] »[[139]](#footnote-139). Nous voyons que les deux Christines sont liées avant même que l’histoire ne commence. Ensuite, le nom de la sainte martyre se répète d’autant plus qu’il renvoie à celui du Jésus-Christ, très présent dans le texte (« Jésus-Christ, mon Sauveur », « mon Père Jésus-Christ »[[140]](#footnote-140) et d’autres mentions). Le résultat est qu’on voit le nom « Christine » se multiplier et, par une allusion divine, se sacraliser.

Ensuite, dès que Justice finit son récit rétrospectif, le registre temporel et l’énonciation changent : la parole est prise par le « je » qui se désigne comme producteur du texte et s’adresse à sa sainte patronne au temps présent. Cette prière construit un lien complexe entre Christine-auteur et la sainte. D’un côté, on voit s’articuler une distance hiérarchique : « O bienheureuse Christine ! [...] Daigne prier pour moi, pauvre *pécheresse* [...] » De l’autre côté, il y a un rapprochement à travers le nom et le sexe que Christine partage avec la martyre : « Car c’est par dévotion à ton saint *nom* que j’en ai fait un si long récit. [...] Prie pour nous, autres *femmes*, et que ta sainte vie nous soit sur cette terre un exemple [...] »[[141]](#footnote-141). Christine approfondit ce lien en insistant sur le rôle de la sainte dans la création du livre : c’est par elle que le livre voit le jour, elle en est donc une co-productrice. L’interpellation directe de la sainte actualise son image et la rend au moment présent : « Vois combien je suis heureuse de pouvoir consigner et inclure l’histoire de *ta* sainte *vie* dans *mon œuvre*! » La parole est ensuite reprise par Justice qui souligne encore une fois la similitude du nom en s’adressant à Christine-personnage par son nom de baptême : « Que pourrais-je te dire encore, chère Christine [...] »[[142]](#footnote-142).

Enfin, un épisode du récit hagiographique semble contribuer à l’entrelacement symbolique des deux images : vers la fin de sa longue passion, Christine-martyre se voit couper la langue. Malgré cela, elle continue à louer Dieu et crache sa langue au visage du bourreau en lui crevant un oeil. « Puisque tu n’as pas cru en ma parole, il était juste que tu sois aveugle par ma langue.[[143]](#footnote-143) », lui dit-elle. Nous croyons possible de voir ici un parallélisme symbolique : Christine-martyre défend la Vérité par la parole et puis littéralement par sa langue avec laquelle elle frappe son adversaire ; Christine-auteure défend également la Vérité par sa parole qu’elle transforme en objet matériel, un manuscrit qui est également une arme.

En somme, la répétition du nom et sa mise en valeur manifestent, d’un côté, la modernité de la conscience de Christine : son « je » n’est plus la catégorie presque impersonnelle des écrits médiévaux, il se veut complètement authentique. De l’autre côté, la nomination récurrente souligne l’appartenance au sexe féminin et « reclasse » le nom en lui attribuant l’importance d’un statut social. Enfin, l’entrelacement des noms de l’auteur et de sa protectrice céleste, sainte Christine, devait aussi renforcer l’autorité de Christine de Pizan-écrivaine.

Partie 3  
-  
Réception de l’œuvre de Christine de Pizan en Russie

3.1 Disponibilité des textes christiniens en Russie

La dernière partie de cette recherche vise à mettre en lumière la diffusion et la réception de l’œuvre de Christine de Pizan en Russie. Elle s’alimente des travaux théoriques de Hans Robert Jauss et de Youri Tynianov et utilise comme méthode de travail l’analyse des publications concernant ou mentionnant Christine que nous avons pu trouver et la synthèse des informations dégagées. Ce corpus regroupe deux types de sources. Premièrement, il s’agira des travaux issus du milieu intellectuel : des notes critiques sur Christine parues dans différents ouvrages entre 1839 et 2020 ; quelques traductions de textes christiniens ; une monographie récente (2000) en histoire de la seule universitaire russe qui est spécialiste de Christine ; quelques articles consacrés à l’auteur ; enfin, plusieurs articles qui évoquent l’auteur dans tel ou tel contexte sans l’avoir pour objet d’étude. Deuxièmement, vu l’insuffisance de publications académiques consacrées à notre personnalité, nous analyserons les représentations de Christine dans l’espace médiatique russophone, à savoir dans les ressources de Runet (l’espace russophone de l’Internet) et dans une émission de télévision. À partir de ce corpus hétérogène, nous essayerons de définir les modalités de la réception de la pensée christinienne en Russie.

La dernière partie de cette recherche vise à mettre en lumière la diffusion et la réception de l’œuvre de Christine de Pizan en Russie.  Elle s’alimente des travaux théoriques de Hans Robert Jauss et de Youri Tynianov et utilise comme méthode de travail l’analyse des publications concernant ou mentionnant Christine que nous avons pu trouver et la synthèse des informations dégagées. Ce corpus regroupe deux types de sources. Premièrement, il s’agira des travaux issus du milieu intellectuel : des notes critiques sur Christine parues dans différents ouvrages entre 1839 et 2020 ; quelques traductions de textes christiniens ; une monographie récente (2000) en histoire de la seule universitaire russe qui est spécialiste de Christine ; quelques articles consacrés à l’auteur ; enfin, plusieurs articles qui évoquent l’auteur dans tel ou tel contexte sans l’avoir pour objet d’étude. Deuxièmement, vu l’insuffisance de publications académiques consacrées à notre personnalité, nous analyserons les représentations de Christine dans l’espace médiatique russophone, à savoir dans les ressources de Runet (l’espace russophone de l’Internet) et dans une émission de télévision. À partir de ce corpus hétérogène, nous essayerons de définir les modalités de la réception de la pensée christinienne en Russie.

**3.1.1 Les textes en version originale**

Or, avant d’analyser les publications sur Christine, nous devons nous arrêter sur la disponibilité de ses textes en Russie, en version originale ou en traduction. Comme nous l’avons déjà mentionné, la Russie ne possède pas de manuscrits christiniens contemporains à l’auteure. Par contre, les bibliothèques russes sont plus riches en éditions imprimées de ses textes originaux, à commencer par *Le Livre de bonnes mœurs de Charles V* sorti en 1785 dans la série historique *Collection universelle des mémoires particuliers relatifs à l’histoire de France*. L’ouvrage est conservé dans la Bibliothèque nationale de Russie à Saint-Pétersbourg ; il regroupe des textes différents de plusieurs auteurs des XVe-XVIe siècles dont un de Christine[[144]](#footnote-144). Il est difficile d’établir la date d’arrivée du recueil en Russie, mais elle peut être très proche du moment de sa parution. À l’époque, le pays était très ouvert à tout ce qui venait de l’Europe et en particulier de la France. L’engouement de la noblesse russe pour les Lumières françaises est bien connu ; la langue française était tellement en vogue dans ce milieu que les historiens parlent d’un vrai bilinguisme. Il va sans dire que les ouvrages publiés en Europe venaient sans tarder en Russie, par exepmple ceux de Mademoiselle Kéralio (1756-1822). Cette celebre intellectuelle francaise de la fin du XVIIIe siecle, on le sait, redecouvre Christine et la sort de l’ombre en lui consacrant le tome 3 de sa *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes, dédiée eux femmes françoises.* Une édition originale de cette œuvre de 1787 est conservée par la même Bibliothèque Nationale de Russie[[145]](#footnote-145). Cela dire, il faut bien croire que le milieu lettré russe du moment aurait bien aqcuis quelque conaissance de cette figure historique dasn les sources francaises.

L’autre acquisition d’un texte authentique de Christine est le troisième tome de la fameuse édition de ses œuvres poétiques par Maurice Roy (1896) abrité par *La Bibliothèque d’État de Russie* à Moscou (ancienne Bibliothèque d’État V.I. Lénine ou Léninka).

Dans les années 1960-1970, surtout à partir de l’époque de « Ottepel » marquée par une relative ouverture du pays à l’Ouest, on voit arriver en Russie d’autres textes, par exemple *Le livre du corps de policie* dans l’édition critique de 1967 faite par Robert H. Lucas, *l’Epistre de la prison de vie humaine* de 1984 dans l’édition dirigée par Angus J. Kennedy (les deux se trouvent dans la Bibliothèque Nationale russe). Remarquons au passage qu’à l’époque actuelle, les textes christiniens traduits en français moderne ou en anglais sont plus ou moins accessibles au lecteur russe, soit dans les plus grandes bibliothèques du pays, soit via des sites comme celui du projet Gutenberg ou Amazon. Cela va de même pour nombre de travaux critiques sur Christine (essentiellement en anglais). Cependant, les éditions russes des textes originaux restent encore à faire.

**3.1.2 Les traductions**

En ce qui concerne les éditions des traductions russes de Christine, il en existe trois qui nous sont connues. La première est sortie en 1914, dans un recueil de la poésie française en traduction de Sergueï Pinous.[[146]](#footnote-146) La deuxième date de 1991, l’année de la chute de l’Union soviétique. Il s’agit des chapitres choisis de *la Cité* qui font partie d’un recueil de textes français du Moyen Âge tardif. La traduction est réalisée par Iouri Malinine (1946-2007), historien et grand représentant de l’école médiéviste saint-pétersbourgeoise, pédagogue et traducteur. Entre autres, I. Malinine a traduit les *Mémoires* de Philippe de Commynes (1986) et a été rédacteur scientifique du *Livre des saintes paroles et des bons faiz nostre saint roy Looys* de Jean de Joinville (2007). Sorti en tirage très limité, le recueil n’a jamais été réédité ; il est aujourd’hui accessible dans les fonds de certaines bibliothèques, mais pas dans les librairies. Cette édition sert de source principale pour tous les chercheurs russes et russophones qui, d’une façon ou d’une autre, se sont occupés de Christine. Ainsi, c’est essentiellement Iouri Malinin et son édition de 1991 qui ont contribué à la connaissance de Christine en Russie et ont suscité la recherche ultérieure sur elle. La deuxième traduction[[147]](#footnote-147) sort en 1999 dans une anthologie de la poésie française éditée par Eguenii Vitkovski, philologue, traducteur de plusieurs poètes français (Rimbaud et Valéry par exemple) et lui-même poète. Enfin, on peut mentionner une traduction récente du *Ditié de Jeanne d’Arc* (2019) faite par A. Kozinski et parue en ligne sur un plateforme Internet consacré aux lettres[[148]](#footnote-148). Selon une information indiquée sur le site, le traducteur a travaillé avec l’édition française de 1865 (Jeanne d’Arc, chronique rimée par Christine de Pisan, Orléans, 1865).

3.2 Réception dans les médias de masse

Ainsi, la diffusion des textes christiniens en Russie est actuellement très insuffisante. Puisque les textes sont quasiment inaccessibles pour un large public qui n’ira pas faire des recherches dans les bibliothèques, ce dernier doit se tourner vers Internet ou une autre source à sa portée. Nous trouvons donc intéressant du point de vue de la réception de faire le tour des informations sur Christine dans les médias de masse. Qu’apprend-on sur Christine dans l’espace public russophone, d’où tire-t-on ces informations et sont-elles valides ?

**3.2.1 Christine de Pizan sur Wikipédia**

En premier lieu, nous nous sommes tournés vers Wikipédia, qui est devenue ces dernières années la source de renseignement par excellence. L’article de Wikipédia russe consacré à Christine est beaucoup plus court que les pages homologues en français et en anglais[[149]](#footnote-149). Ces dernières sont non seulement plus exhaustives historiquement parlant, mais aussi tracent l’histoire de la redécouverte de Christine et renseignent l’internaute sur l’état de la recherche. Elles sont aussi beaucoup plus riches en références bibliographiques. Néanmoins, la page russe est exacte et présente des informations valides. Elle met en avant surtout l’engagement de l’auteure pour la défense des femmes et l’importance de sa contribution à la pensée féministe actuelle. Il y a un aperçu assez complet de ses écrits, ainsi qu’une brève mention de quelques spécialistes principaux de Christine en Occident.

Nous avons traduit l’article russe en français pour en donner une idée précise, en gardant les rubriques pour faciliter la lecture.

**Le texte russe**

**Кристина Пизанская**, также **Кристина** (**Христина**) **де Пизан** (фр. *Christine de Pizan*; Венеция, [1364](https://ru.wikipedia.org/wiki/1364)/[1365](https://ru.wikipedia.org/wiki/1365) – 1430, аббатство Пуасси) – французская средневековая писательница итальянского происхождения. Одна из первых женщин – профессиональных писателей, поэтесса и автор ряда философских трактатов о роли женщины в семье и обществе (все на французском языке). Большинство современных учёных-феминисток считают началом современного феминистского движения её произведения, в том числе «Книгу о Граде женском».

**Биография**

Отец Кристины, Томмазо да Пидзано (он был родом из-под Болоньи, а вовсе не из Пизы), служил медиком и астрологом при дворе французского короля Карла V. Свою дочь он представил монарху, когда той было четыре года. Кристина выросла в придворной среде и имела доступ в учреждённую королём в Лувре библиотеку, в ту пору не имевшую себе равных в Европе. Этим обусловлено углублённое литературное образование Кристины Пизанской, которая была прекрасно знакома с римской литературой, произведениями Данте, Петрарки и Боккаччо.

В 15 лет она вышла замуж за королевского секретаря Этьена де Кастеля. Однако в 1380 году скончался Карл V, лет пять спустя умер отец Кристины, а в 1390 эпидемия чумы унесла жизнь её супруга. Оставшись с тремя детьми на руках, Кристина поначалу влачила бедственное существование, и лишь благодаря покровительству Жана Беррийского и герцога Орлеанского смогла заниматься литературным творчеством. В начале творческого пути Кристина обращается к жанру любовной баллады; этот период куртуазного творчества был плодотворным: за время с 1393 по 1412 годы Кристина написала более трёхсот баллад и множество небольших стихотворных произведений разных форм: рондо, виреле и т. д.

В 1397 году дочь Мари, получив приданое от короля, оставила Кристину – отъехала в аббатство и приняла постриг. Сын Кристины поступил на службу к английскому лорду. Сама Кристина получила приглашение жить в Англии при дворе, однако отклонила его и некоторое время спустя покинула Париж и провела 11 лет в монастыре. У неё появилось больше времени для литературного творчества и изучения трудов по истории, философии, мифологии, писаний Отцов Церкви. Точная дата её смерти не известна.

**Творчество**

Основные сочинения Кристины Пизанской были созданы в период с 1389 по 1405 годы. Большой успех снискала «Книга ста баллад» (фр. *Le Livre des cent ballades*), написанная Кристиной в традиции оплакивания и повествующая о нелёгкой участи одинокой вдовы. Прибегала она и к другим поэтическим жанрам — рондо, лэ, вирелэ, ди и т. д. Искренняя интонация, изящество стиха сочетаются в её сочинениях с тоской по утраченным идеалам куртуазности. Особо следует выделить «Послание богу Любви» (фр. *L’Epistre au dieu d’Amour*, 1399), с которого началась резкая полемика Кристины Пизанской против «Романа о Розе» Жана де Мёна, и «Ди о розе» (фр. *Le Dit de la rose*, 1401), на котором эта полемика завершилась. Современники высоко ценили энциклопедическую поэму Кристины «Путь долгого учения» (фр. *Le Chemin de longue etude*, 1402), историю её воображаемого восхождения на Парнас, а затем и выше, к небесному престолу Разума. В 1404 году по поручению герцога Бургундского Филиппа Смелого Кристина написала апологетическую «Книгу о деяниях и добрых нравах мудрого короля Карла V» (фр. *Le Livre des faits et bonnes moeurs du sage roi Charles V*), содержащую не только известные историкам факты, но и народные легенды и анекдоты из биографии короля.

К наиболее известным сочинениям Кристины Пизанской относится «Книга о Граде женском» (фр. *Livre de la Cité des Dames*, 1404–1405 гг.), в которой подчёркивается, что женщина ни в чём не уступает мужчине по своим способностям. Причину неудачных браков она видела в конкретных человеческих пороках мужчин и женщин. От Кристины Пизанской берёт начало так называемый «спор о женщинах» во Франции XVI века. Кристине принадлежит ещё ряд прозаических сочинений, включая «Книгу о военных деяниях и о рыцарстве» (фр. *Livre des faits d’armes et de la chevalerie*, 1405). Последнее сочинение Кристины Пизанской «Песнь о Жанне» (фр. *Le Dittie de Jeanne d’Arc*) посвящено Жанне д’Арк.

Труды Кристины Пизанской привлекли к себе внимание в XX веке благодаря усилиям таких деятелей, как Кэннон Виллард, Эрл Джеффри Ричард и Симона де Бовуар. Исследование творчества Кристины Пизанской продолжается и в наши дни. Так, с 2004 по 2009 год велось изучение рукописей и языка Кристины Пизанской на базе работ, которые хранятся в Национальной библиотеке Великобритании (инициатор проекта – Эдинбургский университет).

**Избранные произведения:** дан список основных произведений в хронологическом порядке, начиная с «Послания богу Любви» и заканчивая «песнью о Жанне».

**Notre traduction en français**

Christine de Pizan (Venise, 1364/1365-1430, l’abbaye de Poissy) est une écrivaine française d’origine italienne de l’époque du Moyen Âge. Une des premières femmes-écrivaines professionnelles, poétesse et auteur de nombreux traités philosophiques consacrés au rôle de la femme dans la famille et la société (tous en français). La plupart des chercheuses féministes d’aujourd’hui considèrent ses œuvres (y compris *La Cité des Dames*) comme fondatrices pour le mouvement féministe contemporain.

**Biographie**

Le père de Christine, Tommaso da Pizzano (né près de Bologne et pas à Pise) était médecin et astrologue à la cour du roi français Charles V. Il a présenté sa fille au monarque quand elle avait 4 ans. Christine a grandi au milieu de la cour et avait accès à la bibliothèque fondée par le roi au Louvre et qui de son temps n’avait pas de pareil en Europe. Cela explique l’éducation littéraire approfondie de Christine qui connaissait très bien les auteurs romains et les œuvres de Dante, Pétrarque et Boccace.

À 15 ans, elle épouse Étienne de Castel, secrétaire du roi. Mais en 1380 Charles V est décédé, cinq ans plus tard c’est son père qui décède, et en 1390 une épidémie de la peste tue son époux. Restée seule avec trois enfants sur les bras, Christine connaît la misère ; c’est seulement la protection de Jean de Berry et du duc d’Orléans qui lui permet de se mettre à l’écriture. Au début elle s’intéresse au genre de balade amoureuse. Cette période d’inspiration courtoise a été fructueuse. Entre 1393 et 1412 Christine a composé plus de trois cents ballades et un grand nombre de plus petites œuvres poétiques : rondeaux, virelais etc.

En 1397 sa fille Marie, après avoir reçu sa dot de la part du roi, quitte Christine pour prendre le voile à l’abbaye. Le fils de Christine entre en service chez un lord anglais. Christine elle-même est invitée à venir à la cour d’Angleterre, mais décline l’offre. Quelque temps après, elle quitte Paris pour passer 11 ans dans un couvent. Désormais elle a plus de temps pour l’écriture et l’étude des ouvrages historiques, philosophiques, mythologiques et les écrits des Pères de l'Église. La date exacte de sa mort est inconnue.

**Œuvres**

Les œuvres principales de Christine de Pizan ont été créées entre 1389 et 1405. Son *Livre des cent ballades* connaît un grand succès ; il est écrit dans la tradition littéraire de la lamentation et raconte le sort difficile d’une veuve solitaire. Christine se tourne vers d’autres formes poétiques : rondeau, lai, virelai, dit etc. Sincérité du ton, finesse poétique se combinent avec les regrets des idéaux courtois perdus. Il faut surtout mentionner *L’Epistre au dieu d’Amour* (1399) qui a lancé la polémique aiguë de Christine contre le *Roman de la Rose* de Jean de Meung, et *Le Dit de la rose* (1401) avec lequel s’arrête ce débat. Les contemporains de Christine ont apprécié son poème encyclopédique *Le Chemin de longue étude* (1402), histoire de sa montée imaginaire à Parnas et puis plus haut encore, vers le trône céleste de la Raison. En 1404, selon la demande du duc de Bourgogne Philippe le Hardi, Christine crée un apologétique *Livre des faits et bonnes moeurs du sage roi Charles V* qui comporte non seulement les faits historiques, mais aussi des légendes et des anecdotes biographiques concernant le roi.

Parmi les œuvres les plus connues de Christine, il y a le *Livre de la Cité des Dames* (1404-1405) qui souligne que l’intelligence féminine n’est pas inférieure à celle des hommes. Elle voit la cause des mariages malheureux dans les défauts humains des hommes et des femmes. C’est de Christine de Pizan que prend la source de la soi-disant « querelle des femmes » en France au XVIe siècle. En outre, Christine a créé un certain nombre d’ouvrages en prose, y compris le *Livre des faits d’armes et de la chevalerie* (1405). La dernière œuvre de Christine, *Le Dittie de Jeanne d’Arc,* a été consacrée à la Pucelle.

Les écrits de Christine de Pizan ont été mis en avant au XXe siècle grâce aux efforts de chercheurs tels que Ch. Cannon Willard, Earl Jeffrey Richards et Simone de Beauvoir. L’étude de l’héritage littéraire de Christine continue de nos jours. Ainsi, entre 2004-2009 on a entrepris une étude des manuscrits et du langage de Christine à partir des œuvres abritées par la Bibliothèque Nationale de la Grande-Bretagne (le projet est lancé par l’Université d’Edimbourg).

La liste des œuvres choisies présente, en ordre chronologique, 16 ouvrages de Christine, commençant par *L'Épistre au Dieu d’amours* et terminant par *Ditié de Jehanne d’Arc*.

L’article fait en outre référence à une seule traduction russophone de la prose christinienne (les fragments de *la Cité* traduit par Youri Malinine en 1991), à quelques notices sur Christine dans les encyclopédies russes, à deux ouvrages historiques : le tome II de *Histoire des femmes en Occident, le Moyen Âge* de Georges Duby et Michelle Perrot et *La guerre de Cent ans* de Jean Favier (les deux traduits en russe) et à quelques travaux critiques russes où il est question de l’écrivaine. On renvoie le lecteur vers le site du projet « Gutenberg » pour les œuvres christiniennes numérisées, vers le site Arlima pour sa bibliographie complète et vers un site anglophone consacré à Jeanne d’Arc pour *Le Dittie de Jeanne d’Arc* en version originale accompagnée d’une traduction interlinéaire en anglais.

**3.2.2 *La Cité des Dames* et *l’Epitre Othea* sur Wikipédia**

À cette page biographique s’ajoutent deux autres pages consacrées à *La Cité des Dames[[150]](#footnote-150)* et à *l’Epitre Othea[[151]](#footnote-151).*

La page de *la Cité* est très élaborée, au point d’être plus grande que la page consacrée à l’auteure, et combine le contenu des pages anglaise et française portant sur ce livre. Ce qui est raccourci à la page russe, c’est la liste des références, liens externes et la bibliographie.

 La page de *l’Epitre Othea* a le mérite de n’exister qu’en version russe[[152]](#footnote-152) et de renvoyer le lecteur vers le texte original du poème présent sur le site du projet de l’Universite d’Edimbourg[[153]](#footnote-153) qui, comme on le sait, a numerisé le Manuscrit de la Reine, recueil des œuvres de Christine dédié à Isabeau de Bavière. Nous avons une brève description de la structure, du sujet et des personnages du poème. Nous apprenons qu’il reprend les épisodes de la mythologie gréco-romaine essentiellement tirée des *Métamorphoses* d’Ovide et qu’il s’agit d’un des plus grands succès de Christine auprès du lecteur (sont mentionnés 40 manuscrits du XVe siècle qui le contiennent, quatre éditions au XVIe siècle sous le titre des *Cent Histoires de Troye* et trois traductions en anglais au cours du XIV-XVe siècles).

L’auteur anonyme consacre la moitié de l’article aux manuscrits enluminés du poème intéressants par l’interprétation médiévale des sujets antiques sur laquelle on cite Huizinga :

La tradition iconographique de l’Église donne une norme, mais cette tradition vient-elle à manquer, l’artiste du XVe siècle se trouve presque au dépourvu. […] Lorsqu’il faut créer de toutes pièces, à l’aide de l’imagination, l’art de l’époque tombe dans le ridicule. La grande peinture en a été préservée par la sévérité des sujets, mais l’art des enlumineurs ne pouvait se soustraire à la tâche de représenter les figures mythologiques et allégoriques dont abondait la littérature. L’illustration que fit Jean Miélot pour *l’Epitre d’Othea* à Hector, fantaisie mythologique de Christine de Pisan, peut servir de type. C’est tout ce qu'on peut imaginer de plus maladroit. Les dieux grecs portent de larges ailes par-dessus leurs manteaux d’hermine ou leurs robes de brocart. Minos, Saturne dévorant ses enfants, Midas décernant le prix, sont tous aussi ridicules les uns que les autres. Toutefois, dès que l'enlumineur voit le moyen d'égayer une perspective par une petite scène de bergerie ou par une colline avec roue et gibet, il se montre d'une habileté normale. On touche ici à la limite des facultés créatrices de ces artistes. Dès qu’il s’agit de créer par l’imagination des motifs nouveaux, ils sont à peu près aussi limités que les poètes.

Cette citation nous rappelle que le lecteur russe peut apprendre l’existence de Christine de Pizan dans les ouvrages historiques traduits, par exemple dans *L’Automne du Moyen Âge* de Johan Huizinga (1919). La première traduction russe de ce grand classique sur le Moyen Âge tardif est faite en 1988[[154]](#footnote-154) ; elle est rééditée en 1995 et 2011 et reste très connue en Russie.

Outre ces trois articles, Christine de Pizan est présente aussi sur la page de Wikipedia entitulée « Poètes français du XIV siècle »[[155]](#footnote-155) qui, pour toute la période, ne donne que quatre noms, ceux de Guillaume de Machaut, d’Eustache Deschamps, de Christine de Pizan et de Jehannot de Lescurel. Cette page n’évoque que les noms avec des liens qui mènent sur les pages russes consacrées aux poètes. Ainsi, on peut dire que Wikipédia russe est assez informative et assez bien documentée non seulement pour l’auteure médiévale, mais aussi pour ces deux œuvres importantes.

**3.2.3 Chrstine de Pizan sur Runet**

Nous passons à quelques autres ressources du Runet qui nous semblent représentatives du point de vue de la réception de notre personnage par le public. Elles seront exposées dans l’ordre chronologique de leur mise en ligne.

La première ressource est une production télévisée destinée à instruire les jeunes et leur ouvrir les différents domaines du savoir. Il s’agit du projet éducatif ACADEMIA de la chaîne nationale Culture qui invite les plus grandes personnalités du milieu scientifique russe à donner un cours magistral sur tel ou tel thème (Jaurès Alferov ou Sergueï Kapitsa, par exemple), d’où la popularité de l’émission. Il est question de Christine dans l’épisode « Histoire universelle des femmes »[[156]](#footnote-156) sortie en 2012, à l’occasion de la Journée internationale des femmes. Les portraits des femmes choisies sont présentés par Leonid Matsykh (1954-2012), philosophe, théologien et philologue russe.

Avec son esprit propre, L. Matsykh parle de Christine en grande pionnière : non seulement elle reçut une education unique et fut la première femme en Europe à gagner sa vie avec un métier d’homme, mais elle osa dénoncer les écrits misogynes avec la *Cité des dames*, une paraphrase de saint Augustin. Elle fut la première à reconnaitre la différence et pas l’infériorité de la femme par rapport à l’homme et à se faire écouter par les deux sexes. Pour illustrer ses propos, le conférencier fait un commentaire de quelques miniatures tirées des manuscrits christiniens, surtout de celle où l'écrivaine, assise, est entourée par quatre hommes qui l’écoutent (une enluminure tirée du manuscrit Harley 4133). Les hommes (un clerc, un chevalier, un citadin et un marchand) représentent toute la société médiévale. Ils reçoivent l’enseignement d’une femme, une situation auparavant inouïe qui symbolise une grande révolution des mentalités. Christine est très en avance sur son temps, c’est le type féminin qui s’épanouira 400 ans plus tard, celui de la femme de lettres et femme de salon.

Nous voudrions noter que nous-mêmes, nous avons découvert Christine grâce à cette émission qui est toujours disponible sur la page YouTube du projet et, aujourd’hui, a été vu plus de 16 500 de fois.  On ne peut pas donc sous-estimer l’envergure éducative des mass-media modernes, surtout quand il s’agit de la diffusion de l’information scientifique et valide. Un cours magistral diffusé par la télévision nous a fait nous intéresser au personnage et finalement à lui consacrer notre projet. Espérons qu’elle suscitera sinon d’autres recherches, au moins une plus rapide intégration de Christine dans l'horizon culturel russe.

Deux autres ressources sont des articles numériques. Le premier est mis en ligne en 2017 sur le site « Année de la littérature » patronné par *Rossiiskaïa Gazeta*, un des plus respectés journaux russes, qui se fixe pour mission le soutien de la littérature[[157]](#footnote-157). Dans l’article de la philologue et écrivaine Maria Yeliferova, Christine est mise en scène à travers sa contemporaine et en quelque sorte sa muse Jeanne d’Arc. De leur temps, les notoriétés des deux femmes étaient comparables, mais au fil du temps la culture masculine n’a accepté que la Pucelle qui répondait mieux au stéréotype féminin de la martyre chrétienne : morte jeune, illettrée, naïve et vulnérable. Christine, éduquée, intellectuelle, ayant vécu une longue vie et défendu le droit de la femme d’être entendue, sort du rôle socialement acceptable pour une femme et de ce fait est mise en oubli.

L’histoire de Christine conteste les idées reçues sur la situation profondément désavantageuse de la femme médiévale. L’auteur donne un bref aperçu de la présence féminine en littérature au Moyen Âge, en soulignant le coté novateur du cas de Christine par rapport aux religieuses intellectuelles, femmes-troubadours ou mystiques puisqu’elle était écrivain de métier reconnue dans son pays et ailleurs et osa un débat publiс avec les intellectuels du sexe opposé. La « transformation » de l’ecrivaine en homme sous-entend un modèle culturel bien connu des médievaux, celui de  sainte Perpétue. Il est intéressant que Maria Yeliferova évoque la même enluminure commentée par Léonid Matsykh, mais y voit une allusion à Catherine d’Alexandrie qui débat de la foi avec ses contemporains. Dans le cas de Christine, les deux modèles féminins s’appliquent à la recherche de sa propre place dans la société. Elle représente donc un phénomène culturel particulier qui sort de la position de la femme dans l’espace public à l’époque. Enfin, l’auteure mentionne des œuvres clés de Christine, en s’attardant plus sur *La Cité des dames* dont elle cite des courts morceaux dans la traduction de Y. Malinine. De petites imprécisions historiques (on évoque « une autobiographie » de Christine, par exemple) nous semblent excusables dans un article non-académique et vulgarisateur qui doit forcément schématiser les choses.

 La deuxième publication se trouve sur le site Colta.ru qui se positionne comme un mass-média indépendant[[158]](#footnote-158). Il s’agit d’un article de la culturologue Valéria Kossiakova qui collabore également au Centre des recherches visuelles du Moyen Âge et des Temps Modernes au sein de RGGU (L’université d’État des sciences humaines de Russie). L’article a paru dans le cycle de publications « Philosophie : le féminin » présentant les portraits des intellectuelles du passé faits par les intellectuelles contemporaines. Comme l’auteure le dit elle-même, son approche de la figure de l’écrivaine et sa lecture de *La Cité* se font à travers la théorie féministe.

V. Kossiakova caractérise Christine comme une des premières écrivaines professionnelles et une des pionnières de la pensée féministe. La *Cité des dames* est une œuvre fondatrice pour le mouvement féministe. Ce traité allégorique évoque, entre autres, la question de l’éducation féminine et de l’implication de la femme dans le processus culturel. Christine fait une révision des pratiques socio-culturelles existantes pour mettre en évidence la construction de l’image féminine par le discours masculin (peut-être, scopophilique). La situation dominée et oppressée de la femme dans la cite s’accompagne du lieu commun sur sa nature néfaste propre à la littérature chrétienne. Selon Christine, cette image démoniaque est intériorisée et assimilée par les femmes elles-mêmes qui commencent à se regarder par les yeux masculins. C’est avec ce regard que Christine polémique dans le livre.

*La Cité des Dames* propose nouvelle formation sociale féminine qui renvoie avec évidence à la Jérusalem céleste, une cité paradisiaque idéale que les femmes unies par une œuvre commune sont capables de construire. La métaphore de l’édification de la cité impose aux femmes de repenser des clichés pour en sortir avec une conscience de soi. Ce message de Christine montre son courage, son indépendance et sa position critique. L’auteure évoque le retour de Christine dans l’espace publique dans la deuxième moitié du XXe siècle, les nouvelles publications d’elle et sur elle, la fameuse installation de l’artiste américaine Judy Chicago *The Dinner Party* où un couvert est consacré à Christine et l’hashtag #depizan attribuée aux posts de caractère féministe sur Instagram. Compte tenu de cet intérêt croissant, la chercheuse regrette une quasi-absence actuelle des traductions russes de Christine.

Enfin, nous voudrions rapporter quelques avis des lecteurs laissés sur le site LiveLib.ru[[159]](#footnote-159), un réseau social russe destiné aux amateurs du livre. Le site permet de rédiger des critiques, d’évaluer les livres et d’échanger avec d’autres membres de la communauté. Parmi d’autres plateformes « littéraires » de Runet, LiveLib est une des plus visitées. La page consacrée à Christine de Pizan reprend Wikipédia russe pour les données générales, mais présente *La Cité* à sa façon, comme, « probablement, la meilleure manifestation des idées humanistes et féministes de Christine de Pizan » et évoque ses deux modèles littéraires, saint Augustin et Boccace.

L’internaute majj-s laisse une note sur l’auteure qu’elle a découverte chez Huizinga et qu’elle trouve fort originale et estimable. Christine a beau passer pour pré-féministe ou se lancer dans la Querelle de la Rose, c’est sa lyrique de la solitude qui touche la lectrice et lui semble moderne.

L’internaute moorigan explique son intérêt pour l’auteure par le désir de voir le féminisme du début du XVe siècle. Elle regrette de ne pas pouvoir trouver la version intégrale de *La Cité des dames* pour en avoir une idée globale et partage son avis sur quelques fragments à sa disposition (très probablement repérés dans l’ouvrage de Valentina Ouspenskaia). L’aspect positif de l’ouvrage, c’est l’égalité intellectuelle et morale hommes-femmes et de bons arguments pour défendre les passe-temps traditionnellement féminins de pleurer, parler et coudre. L’aspect négatif, c’est la distinction entre les bonnes et les mauvaises femmes qui ne méritent ni respect, ni droits. Prenons en considération qu’il s’agit du Moyen Âge, dit l’auteur (une autre traduction est « Ayons de la condescendance pour l’époque »). Elle finit par voir en Christine, femme heureuse dans sa vie familiale, un argument contre le stéréotype répandu sur les féministes en femmes solitaires, déçues en amour ou ayant une relation problématique avec la figure paternelle.

Ainsi, la culture populaire russe tend à réduire Christine à une image claire et stéréotypée de la « première féministe », ce qui est d’ailleurs le cas dans l’espace médiatique occidentale. Ainsi, le Monde lui traite en « icone féministe »[[160]](#footnote-160) ; une artiste de street art italienne Camilla Falsini la représente en juillet 2020 sur un mur à Turin en symbole de la parité homme-femme ; la chaîne YouTube *Virago* lui consacre une vidéo « Être feministe au Moyen Âge »[[161]](#footnote-161) etc.

3.3 Réception académique

Nous passons à la réception de Christine par le milieu critique et scientifique russe qui la découvre au XIXe siècle. Nos recherches dans les fonds des bibliothèques et sur Internet, y compris via le programme Google Books Ngram Viewer[[162]](#footnote-162), montrent que le nom de Christine surgit dans les sources russophones dans les années 1840-1850. Il est à noter que dans les textes du XIXe siècle Christine figure sous la forme orthodoxe de son prénom, « Христина » qui vient de l’ancien grec Χριστός. Après la révolution, pour des raisons évidentes, elle est remplacée par la variante occidentale, « Кристина » qui sonne plus laïque pour une oreille russe. La base de Google Books est evidemment limitée, mais elle est toutefois assez représentative pour que nous puissions nous appuyer dessus et intégrer les résultats dans cette étude. Il ne s’agit donc pas d’un résultat définitif et on peut toujours espérer trouver des traces plus éloignées dans le temps.

**3.2.1 En Russie impériale**

Ainsi, sur la période de 1500-2019 (le cadre chronologique maximal accepté par le programme) l’écrivaine française est évoquée pour la première fois en 1839, dans une traduction russe de l’*Histoire de la littérature de l’Europe pendant les quinzième, seizième et dix-septième siècle* d’un auteur anglais Henry Hallam[[163]](#footnote-163). Christine y est très brièvement décrite comme « fille d’un astronome italien, femme la plus cultivée de son siècle ».

La mention suivante paraît en 1858 chez le critique Nicolaï Dobrolioubov (1836-1861), une des plus grandes autorités littéraires russes du XIXe siècle. Malheureusement, il ne s’agit que d’une note de lecture sur un livre français pour enfant d’Eugenie Foa *Petits poëtes et littérateurs, Contes historiques dédiés à la jeunesse* sortie à Paris dans les années 1850[[164]](#footnote-164). Dobrolioubov apprécie l’ouvrage pour son choix très pertinent de personnalités où, à part Christine, figurent le roi René, Clément Marot, Madame de Sévigné, Fénelon, Daniel Defoe, Bernardin de Saint-Pierre et Mme de Staël. Cette mention, aussi courte soit-elle, traduit une image positive de Christine aux yeux de ce critique influent ; elle nous apprend également que l’écrivaine semble être plus ou moins connue du public éduqué, puisqu’on en parle sans précisions supplémentaires.

En 1870 Christine apparaît sur les pages du *Messager de l’Europe*, une revue très prisée qui collabore avec Ivan Tourgueniev et d’autres grands écrivains. Dans son essai sur la satire française avant la Renaissance le journaliste Eugueni Utin présente Christine comme un poète important (au masculin) et une patriote qui partage « la rage politique » anti-anglaise d’Alain Chartier et d’Eustache Deschamps, mais qui n’atteint pas leur niveau de talent[[165]](#footnote-165). Pour Utin, sa grande et durable notoriété s’explique essentiellement par le fait qu’elle était « une femme, et une femme maleureuse ». L’auteur n’élucide pas cette remarque, mais il sous-entend sans doute son statut de veuve qu’elle déplore avec lyrisme.

La mention suivante a lieu dans un ouvrage de 1872 du journaliste Sérafime Chachkov[[166]](#footnote-166), où, entre autres, il est question de l’émancipation féminine dans le temps. Selon l’auteur, la femme prend conscience de sa condition désavantageuse et servile entre le XIVe et le XVe siècle. Cette genèse suscite des interventions enthousiastes, mais peu constructives, de plusieurs Françaises et Italiennes, par exemple de Christine de Pizan et de Marguerite de Navarre qui prêchent la supériorité de la nature féminine sur celle de son « maître », l’homme.

Après ces trois sources relativement isolées au cours du XIXe siècle, les années 1880 témoignent d’une connaissance plus profonde de Christine et surtout de sa production littéraire qui n’a pas été jusque-là ni mentionnée, ni commentée. Le premier ouvrage est un article de 1883 « Femmes-enseignantes à l’Université de Bologne »[[167]](#footnote-167) d’une journaliste Sofia Nikitenko (1840-1901) connue comme amie et correspondante permanente d’Ivan Gontcharov. Parmi les héroines de l’article figure la célèbre Novella d’Andrea. C’est à son propos que l’auteure, elle aussi fille d’un universitaire, évoque *La Cité des Dames* et sa créatrice, « une autre femme remarquable du XIVe siècle dont la gloire a été ravie à l’Italie par la France »[[168]](#footnote-168). Elle note que le lecteur peut trouver *La Cité des dames* à la « bibliothèque publique de Paris » (sans doute, la future BNF).

On trouve ensuite une œuvre collective, *l’Histoire de la littérature médiévale* (1885),qui apprend au lecteur le rôle de Christine dans la Querelle[[169]](#footnote-169). Pour Innokenti Boldakov (1846-1918), philologue, spécialiste de la littérature française et traducteur de Gauthier et de Musset, Christine est « une écrivaine remarquable » ; il s’attarde longuement sur sa prise de position contre l’amoralité et la mysoginie du *Roman de la Rose*. Le récit est illustré de citations directes tirées des échanges épistolaires entre Christine et Gontier Col et de réfèrences à Paulin Paris[[170]](#footnote-170) ; il mentionne son *Epitre au dieu d’Amour* et *l’Épître à Joannes*. En tout, Boldakov consacre à l’écrivaine plusieurs pages. Cette attention s’explique peut-être par le fait qu’il a enseigné un certain temps aux Сours Bestoujev, la première institution d’enseignement universitairepour les femmes sous l’Ancien Régime.

Par ailleurs, une traduction russe de *l’Histoire universelle* de Georg Weber[[171]](#footnote-171) (1888), met en avant Christine-historiographe, en l’opposant aux imitateurs de Froissart qui confondaient trop souvent l’histoire et le romanesque. Christine est louée pour son approche sérieuse et scientifique de la matière historique, d’autant plus que c’est une poétesse qui se lance dans l’écriture de l’Histoire. Elle est décrite comme une femme éduquée qui probablement lisait le grec et conaissait bien les auteurs romains et les Pères de l’Église. Son œuvre la plus connue est *Le Livre de bonnes mœurs de Charles V*, un panégyrique du roi et de ses frères, de style pompeux, rempli de réflexions morales et de citations antiques. On peut mentionner ici qu’en 1898, dans la traduction de *L’Histoire du peuple anglais dans sa littérature* de Jean Jules Jusserand[[172]](#footnote-172), Christine figure à la fois comme un biographe du roi Charles V et comme le porte-parole de la femme offensée par le *Roman de la Rose*.

La question de l’éducation des femmes devient la principale raison de la mention de Christine. Elle est en effet de nouveau abordée de ce point de vue en 1889, dans un essai de l’historien Alexandre Tratchevski (1838-1906) sur l’éducation à travers le temps[[173]](#footnote-173). Au XIVe siècle, ironise l’auteur, les tendances humanistes « vont jusqu’à transformer la femme en être humain »[[174]](#footnote-174) et refléchir sur l’utilité de l’éducation féminine. Christine de Pizan est un brillant exemple en faveur de cette idée extravagante. Or, l’historien russe passe sous silence l’engagement de Christine en faveur de la femme et de son éducation. Selon lui, le premier à défendre la femme publiquement est Agrippa von Nettesheim dans son *Declamatio de nobilitate et praecellentia foeminei sexus* (1529). Il est probable que ce spécialiste reconnu ignore le côté anti-mysogine de l’écrivaine sur laquelle il y a encore assez peu d’information, en Russie comme en Europe. Tratchevski mentionne à nouveau Christine en 1908, dans sa *Méthode de l’histoire pour l’auto-éducation[[175]](#footnote-175)*, toujours dans le contexte de l’éducation féminine. Mais sa vision n’a pas changé : elle est un joyau de la cour et la première entre les femmes à se nourrir de son talent littéraire.

La question de l’éducation féminine est d’actualité en Russie de l’époque. Nous avons déjà mentionné les Сours Bestoujev qui marquent un tournant dans l’émancipation de la femme russe ; la formation pour la femme se multiplie, le sujet est récurrent dans la presse et la littérature du moment. On voit apparaître les premières spécialistes du très jeune féminisme russe qu’on appelle alors « la question féminine ». Parmi elles, Eléna Likhacheva (1836-1904) qui, dans les années 1890, fait publier quatre volumes de recherche sur l’éducation féminine en Russie aux XI-XVIIIe siècles[[176]](#footnote-176). À titre de comparaison, Likhacheva fait un tour d’horizon de l’éducation des femmes en Europe qui l’emmène vers Christine. Pour la chercheuse, c’est une défenseuse intelligente et éloquente de l’enseignement des lettres et des sciences aux femmes, et en même temps la meilleure représentante de l’éducation qu’elle prêche. Elle fait partie des quelques intellectuelles dont les noms sont restés dans l’histoire.

Deux entrées dans des ouvrages encyclopédiques méritent notre attention. En 1894 Christine est évoquée dans *Le Dictionnaire encyclopédique Brockhaus et Efron*, un ouvrage réputé qui collabore avec les meilleurs spécialistes russes, par exemple Dmitri Mendeleïev qui est responsable de la section « Chimie » et l’auteur de l’article sur la classification périodique des éléments. La note sur Christine[[177]](#footnote-177) est rédigée par Arkadii Gorenfeld, traducteur de Montesquieux, Heine et critique littéraire important de la fin de l’Ancien Régime et de l’époque soviétique d’avant-guerre. Il rédige pour l’encyclopédie des textes sur Gogol, Dostoïevski, Chateaubriand, Mallarmé, Heine ou encore le *Roman de la Rose*. Dans sa note sur Christine ce critique fin et original se laisse malheureusement guider par l’historien de la littérature française Gustave Lanson. D’où un dédain prononcé de sa présentation : une écrivaine prolifique, mais de talent « terne », elle a joué un certain rôle dans la modernisation de la langue littéraire et a laissé « cinq ou six strophes ou pages qui méritent de vivre », une citation directe de Lanson[[178]](#footnote-178). Gorenfeld indique ses œuvres majeures, en mentionnant parfois leur thème et la date de leur création ou édition. Ainsi, sont cités *Le livre des faits et bonnes mœurs du roi Charles V* (« Collection des Mémoires », Petitot et coll. Michaud et Poujoulat) ; *La vision de Christine*, « une réflexion morale » ; *Le trésor de la cité des dames ou Livre des trois vertus* (Paris, 1497 et 1503), « un traité sur l’instruction des princesses » ; *Le livre des faits d’armes et de chevalerie*, *Le corps de Politie*, *Epîtres sur le roman de la rose*, « une critique sévère de cette œuvre » ; *Le chemin de long estude* (1549) ; *Le livre de mutation de Fortune*; *Le poème de la Pucelle* (reédité dans *Le procès de Jeanne d’Arc*, 1841-1849) ; enfin les *Œuvres poétiques* éditées par la Société des anciens textes français (t. I et II, 1886-91). Le critique finit par indiquer les ouvrages qui ont dû lui servir de sources (sauf Lanson mentionné dans le texte même) : J. Boivin, « Vie de Christine de Pisan » dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* (1736) ; G. Naudé, *Œuvres* [de quoi s’agit-il ?]; R. Gauthier, « Notice sur Pisan » dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux* (1845) ; R. Thomassy, *Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan* (Paris, 1838).

En 1903 Christine apparaît dans un autre ouvrage de ce type, *La Grande Encyclopédie[[179]](#footnote-179).* Elle est mentionnéecomme une poétesse française du XVe siècle sur laquelle on n’a plus rien à apprendre ; en revanche, on renvoie le lecteur vers deux ouvrages français la concernant : ses *Œuvres poétiques* dans l’édition dirigée Maurice Roy (Paris, 1886-96, t. 3) et une présentation biographique et critique, *Christine de Pisan, sa vie et ses œuvres* de E. M. Désiré Robineau (Paris, 1882).

La réception de Christine de Pisan en Russie de l’époque montre une prise en compte progressive de son importance dans l’histoire de la pensée féministe et dans l’histoire littéraire en général. En 1907 la revue historico-littéraire *Messager de l’histoire* s’intéresse au « féminisme » de Christine qui est la première à réveiller la conscience chez les femmes[[180]](#footnote-180). Néanmoins, le rôle de Christine n’est pas plus développé car c’est à Érasme et Marguerite de Navarre que l’auteur attribue le mérite d’introduire la cause féminine dans la littérature[[181]](#footnote-181). Nous constatons la même tendance, non pas à nier, mais à ne pas voir en Christine la défenseure des femmes, au profit de figures mieux connues. En revanche, en 1912, Christine réapparait sur les pages de la même revue en tant que première féministe qui tient à contester la perception traditionnelle de la femme[[182]](#footnote-182). Elle revendique sa parité avec l’homme et la nécessité de son instruction. Cette nouvelle vision s’alimente d’un ouvrage qu’on juge « précieux pour l’histoire du mouvement féministe ». Nous allons nous arrêter sur cet ouvrage de façon plus exhaustive.

Il s’agit d’une étude académique fondamentale sortie en 1911 qui est la première parmi toutes les sources repérées à consacrer une place considérable à la poétesse française. Elle ne porte directement ni sur le féminisme ni sur la femme, mais sur la poésie lyrique en France du Moyen Âge et s’intitule *Le Lyrisme et les poètes lyriques.* L’auteur est Vladimir Chichmaref (1874-1957), un des plus grands romanistes russes de la première moitié du XXe siècle, spécialiste de l’ancien français et de la poésie de Guillaume de Machaut[[183]](#footnote-183). Pendant ses années à l’Université Impériale de Saint-Pétersbourg, Chichmaref est élève d’Alexandre Vesselovski, avant de suivre les cours de Gaston Paris et d’Antoine Thomas à l’École des hautes études à Paris. La recherche est menée dans plusieurs bibliothèques européennes et françaises (celles de la Sorbonne, de l’École des hautes études et la BNF, comme l’auteur le précise lui-même) et sort curieusement dans une maison d’édition parisienne[[184]](#footnote-184).

L’auteur s’intéresse au processus poétique dans sa globalité et contextualise l’œuvre et son créateur ; il s’interesse à ses goûts esthétiques et socio-politiques. Le cas de Christine est étudié à l’égal des autres et pas du tout en parente pauvre des poètes du sexe opposé. Elle est « classée » comme représentante de l’école de Machaut et le dernier grand nom de la pésie du XIVe siècle.

Pour la première fois, le lecteur russe découvre Christine par différents aspects et de façon contextualisée. On évoque des éléments majeurs de sa biographie, sa technique poétique, les genres qu’elle chérit, et même ses préférences littéraires qui illustrent le large cercle de lecture d’un lettré du Moyen Âge tardif. Chichmaref trouve chez elle de multiples références aux auteurs antiques, chrétiens et contemporains (à savoir Dante et les allusions directes et indirectes à *La Divine Comédie* dans *Le Chemin de longue estude*).

Ce sont évidemment les œuvres poétiques de Christine qui font le premier objet d’analyse de l’auteur, à savoir les *Cent balades*, *Le Dit de la pastoure*, *Le Dit de Poissy*, *Le Dit de la Rose*, *L’Epitre Othea*, *L’Epitre au dieu d’amour*, *Le Livre de Duc de vrais amants*, *Le Chemin de longue estude*, *La Mutation de la Fortune*, *L’Avision Christine* (ces trois dernières œuvres sont mises au rang de textes majeurs). La plupart de ces textes sont plus ou moins cités, toujours en version originale. Chichmaref évoque également beaucoup de ses textes en prose : *Le Livre du corps de policie*, *Le* *Livre des faits et bonnes moeurs du sage roi Charles V*, *Le Livre des faits d’armes et de chevalerie*, les *Lamentations sur les maux de la guerre civile*, *Le Livre de la Paix* et, en dernier lieu, *La Cité des dames* qui n’est mentionnée qu’une seule fois et très brièvement.

Puisque les œuvres complètes de Christine ne sont pas encore éditées, Chichmaref se réfère à plusieurs reprises à R. Thomassy, M. Roy et D. Robineau. Il le regrette, il se veut indépendant dans sa pensée et là où l’accès au texte original est possible, le chercheur n’hésite pas à contester un avis qu’il ne partage pas. C’est le cas du *Dit de la pastoure* par exemple ou Chichmaref évoque trois points de vue sur l’œuvre : celui de M. Roy, de R. Thomassy et le sien. Ainsi, le lecteur peut non seulement découvrir le texte auctorial cité en larges morceaux, mais aussi connaître sa réception par la critique contemporaine et en tirer ses propres conclusions.

Chichmaref note chez Christine le culte du savoir et une forte influence des lettres latines ; sa position pacifiste et monarchique ; sa vision d’une société idéale et du gouverneur parfait. La présence de thèmes personnels chez Christine, tout comme son désir de dater ses œuvres et d’en faire la liste la plus complète témoignent selon Chichmaref de la genèse auctoriale chez les médiévaux. Il n’est pas donc étonnant que Christine voie dans l’écriture sa vocation et en même temps une mission sociale de grande importance. Cette mission civilisatrice peut être menée par l’homme et par la femme qui sont égaux par leur nature humaine. Consciente que ce dernier postulat reste à prouver, Christine tient à revoir les clichés sur la femme, négatifs comme positifs, c’est-à-dire idéalisants. En parlant de ses sentiments personnels, elle fait entrer dans le lyrisme une femme réele et de ce fait, conjugue la vie et la poésie fatalement écartées par le canon courtois. Chichmaref note l’opposition de Christine au *Roman de la Rose* et l’importance de cette controverse pour la postérité littéraire. Toutefois, le romaniste russe partage la tendance à négliger l’engagement de l’écrivaine en faveur de la femme. Il estime que les œuvres les plus considérables de ce genre viennent après Christine, à commencer par *Le Champion des dames* de Martin le Franc.

Cette source russophone sur Christine a une grande valeur. C’est le premier ouvrage académique qui donne un « portrait » littéraire de Christine inscrit dans son contexte historique. Christine n’est plus une femme savante à la cour royale exclue du processus littéraire du moment, mais une poétesse et une penseuse à part entière. Ce qui est non moins précieux, c’est l’abondance des extraits textuels originaux. L’ouvrage est encore précieux aujourd’hui, à en juger par deux rééditions récentes (de 2013 et 2020[[185]](#footnote-185)) qui vont sans doute contribuer à la visibilité de Christine. Toutefois, le livre est longtemps resté dans l’ombre. Premièrement, à cause de sa rareté. Sorti en 1911, le texte n’est réédité qu’au XXIe siècle. Deuxiemement, l’orthographe ancienne du prénom de Christine (Христина) est un obstacle pour le chercheur contemporain car cela n’est pas du tout prise en compte par les moteurs de recherche. Malgré nos efforts ciblés et de longue date, nous ne l’avons découvert que récemment et un peu par hasard.

Il y a un petit nombre d’ouvrages auxquels nous n’avons pas eu accès (leurs versions numérisées sont encore indisponibles sur Google Livres). Mais les sources que nous avons pu analyser semblent prouver que le lecteur russe du XIXe siècle était bien informé sinon des textes de Christine, du moins de son existence et de sa renommée. Comme nous voyons, cette information vient souvent de sources traduites ou francophones. Parmi elles, l’édition de Maurice Roy et les premiers travaux de la critique française sur Christine sont soit accessibles, soit connus dans le milieu académique russe et même parfois recommandés au lecteur ordinaire. Il semble donc légitime de parler de la réception presque toujours indirecte, médiatisée ou influencée par les spécialistes français. Cela est surtout visible dans le cas de Gorenfeld qui reprend le point de vue de Lanson.

Cette réception évolue avec la transformation de la societé obligée de reévaluer progressivement la position de la femme. Le point de vue le plus répandu c’est de voir en Christine une femme de grande culture, souvent réduite à un joyau de la cour princière ; elle est vue davantage comme poétesse que comme historiographe, mais une poétesse mineure, au talent faible. Dès années 1880, on commence à lui attribuer le rôle d’une pionnière engagée pour la parité des sexes et l’éducation de la femme. Enfin, au début du XXe siècle on découvre son héritage poétique et sa pensée socio-politique. Mais la contribution de Christine par rapport à la pensée féministe reste soit sous-estimée, limitée au Débat de la Rose, soit inconnue.

**3.2.2 En URSS**

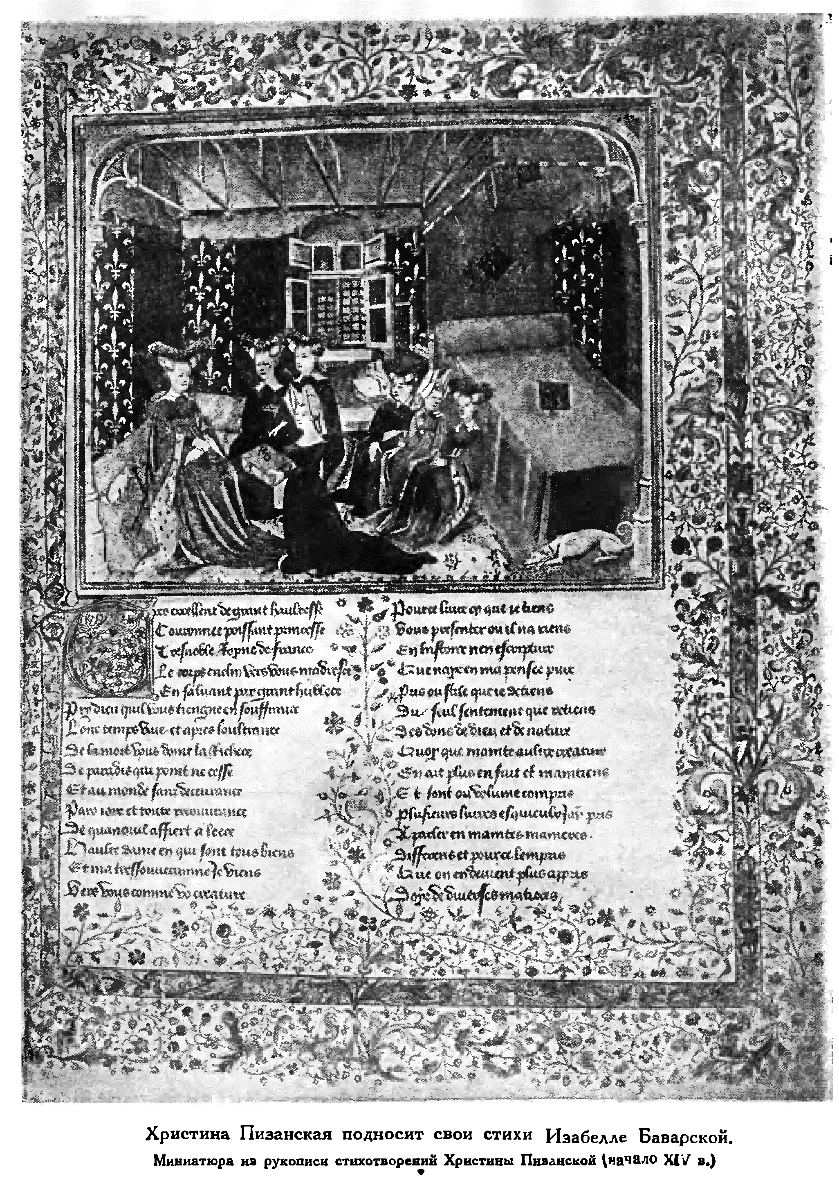
Nous allons maintenant nous intéresser aux ouvrages qui datent de l’époque soviétique (1917-1991). Que se passe-t-il avec l’image de Christine après la révolution qui renonce à l’héritage de l’Ancien Régime ? L’image de l'écrivaine est-elle repensée dans l’esprit de la nouvelle idéologie ?

Nous constatons que les premières décennies de la période sovietique ne semblent pas s’intéresser au personnage de Christine. Les premières mentions d’elle que nous avons repérées datent de l’entre-deux-guerres et sont assez passagères, comme celle de 1928 qui est en même temps des plus inattendues[[186]](#footnote-186). L’historien Nikolaï Rozhkov inscrit Christine, avec Machaut, Deschamps et Villon, dans la tradition satirique du *Roman de la Rose*. Plusieurs références à Gaston Paris et autres médiévistes n’empêchent pas que les erreurs se multiplient (par exemple, Villon est un poète du XIVe siècle). L’auteur, pourtant un chercheur reconnu, se spécialise en histoire économique et agraire de la Russie contemporaine, d’où viennent probablement ces malentendus.

Les années 1940 s’avèrent plus fructueuses. Ainsi, en 1946 sort *L’Histoire des lettres françaises* de l’Institut de littérature mondiale Gorki[[187]](#footnote-187) (IMLI RAN contemporain), succursale de l'Académie des Sciences de l’URSS. La période de la Guerre de Cent Ans est couverte par le philologue Vladimir Chichmarev, l’auteur de *Le Lyrisme et les poètes lyriques* que nous venons d’analyser. À l’époque soviétique, Chichmarev devient une des plus grandes autorités de la philologie romane et publie plusieurs travaux académiques, y compris le seul dictionnaire russe de l’ancien français.

Sans surprise, sa présentation de Christine de 1946 est devenue nettement plus politisée que celle de 1911 ; on lui reproche plus vivement ses sympathies envers les aristocrates par exemple. Mais globalement, elle n’a pas changé. Pour Chichmarev, Christine, Machaut, Froissart, Chartier et d’autres représentent toujours le milieu citadin lettré. Ce nouveau type du poète-bourgeois prêche les idéaux féodaux, mais démocratise la lyrique française en imposant à la noblesse ses propres goûts esthétiques.

Christine, « Italienne d’origine et Française par ses goûts et intérêts »[[188]](#footnote-188), devient écrivaine par nécessité. Elle apprend vite la technique littéraire et travaille pour des mécènes en composant en vers et en prose ; elle est aussi biographe des personnages historiques. Son talent littéraire n’est pas de très grande valeur, mais, renforcé par une grande culture, la maîtrise des langues et la sincérité des sentiments, il gagne le lecteur. Or, par rapport à son lectorat aristocratique, Christine se montre assez laxiste, guidée plus par des impressions extérieures que par une réflexion critique. Ses protestations prennent des formes adoucies : des reproches, des lamentations ou des regrets. Chichmaref excepte de ce jugement les pages qui portent sur la situation féminine : la, les contestations de Christine sont plus énergiques et sa voix, plus vive. C’est le ton de l’*Epître au dieu d’amour* qui déclenche le débat sur la femme. Christine developpe ses idees en faveur de la femme dans le *Livre des trois vertus* ou elle s’interesse aux représentantes de toutes les couches sociales. Un autre groupe de textes animés par une vraie émotion sont certains de ses écrits politiques : la *Complainte*, le *Livre de paix* où elle se montre pro-féodale et dénonce les mouvements populaires, mais pleure le conflit civil qui déchire le pays. En vraie patriote, elle s’enthousiasme pour les victoires de Jeanne d’Arc. En dehors de légers accents idéologiques, la réception de 1946 se distingue par la présence d’une miniature de grand format, évidemment en noir et blanc. Selon la légende, cette scène de dédicace des vers à Isabeau de Bavière vient d’un manuscrit de Christine[[189]](#footnote-189).



Comment est-il possible qu’une page entière d’un manuscrit abrité par la British Library soit reproduite dans une édition sovietique de 1946 ? Sans doute, via une publication occidentale que Vladimir Chichmarev avait dans sa possession personnelle ou qui était disponible à l’URSS. Plusieurs références critiques envers les médiévistes occidentaux, par exemple à J. Bédier et son *Histoire de la littérature française illustrée[[190]](#footnote-190),* témoignent d’une certaine familiarité des spécialistes soviétiques avec la critique récente sur la question.

Quoiqu'il en soit, grâce à *L’Histoire des lettres françaises* de 1946, l’univers manuscrit de Christine de Pizan s’entrouvre au lecteur soviétique. Même si les couleurs splendides de l’image originale restent à deviner, on découvre toute la mise en page, y compris le texte en ancien français. Un autre point fort de cette présentation concerne les titres des œuvres données en russe et en français.

On peut mentionner deux petites mentions de l’écrivaine à la même époque. En 1948, sort un guide de référence sur *La* *France et ses territoires* qui est destiné à fournir au lecteur soviétique les informations essentielles sur les différents aspects de ce pays[[191]](#footnote-191). Il mentionne Christine en tant que poétesse de l’école de Machaut connue pour sa polémique en faveur de la femme et pour son ouvrage *Le* *Livre des trois vertus* qui expose ses conceptions pédagogiques. L’année suivante Christine est évoquée comme un penseur politique dans un ouvrage consacré à la diplomatie[[192]](#footnote-192) : elle justifie l’immunité des diplomates et le respect qu’on devrait leur rendre sur leur rôle important dans le maintien de la paix et des relations d’amitié entre les monarques.

Les travaux de Chichmaref sont repris dans des synthèses encyclopédiques. La *Littérature du Moyen Age* de 1953 reprend au sujet de Christine l’édition de 1946, en abrégé[[193]](#footnote-193). De même pour *L’histoire mondiale* de 1955[[194]](#footnote-194) : on trouve Christine idéologiquement opposée aux valeurs soviétiques car elle chante les grands seigneurs et dénonce des soulèvements populaires. En même temps elle plaît en tant que vraie patriote et partisane de Jeanne d’Arc.

 On constate la même démarche dans dans la *Petite Encyclopédie littéraire[[195]](#footnote-195)* de 1966 (qui reste, malgré son titre, la plus complète édition russophone sur la littérature mondiale et la critique littéraire). On résume la présentation de Chichmarev comme cela : Christine est une écrivaine française. Restée veuve très tôt, elle gagne sa vie avec ses écrits dédicacés aux riches mécènes. Issue de l’école de Machaut, elle maîtrise plusieurs genres poétiques, mais se pose également en défenseuse éloquente des femmes et leur éducation. Auteur de traités politiques, elle dénonce les guerres, appelle à la paix et pleure les malheurs de la France. Son dernier texte poétique est une réaction émue à l’exploit de Jeanne d’Arc ; elle meurt dans un monastère. On évoque les mêmes œuvres de Christine qu’en 1946.

Face aux autres articles encyclopédiques sur Christine, nous trouvons celui de 1966 très réussi. Avec quelque 200 mots, il arrive à mettre en lumière les aspects différents de son héritage. Ce même effort de vision globale est marqué par l’emploi du terme « l’écrivaine » et non de « la poétesse » souvent employé dans les encyclopédies (et qui est réducteur par rapport à Christine). En même temps, tout jugement de valeur ou interprétation politisée sont absents. Enfin, nous avons « un portrait » enluminé de l’auteure car la miniature du manuscrit de la reine est également reproduite (cette fois-là réduite à l’image). Il y a aussi une bibliographie comportant les *Œuvres poétiques* de M. Roy et quelques références critiques russes et françaises, à savoir l’*Histoire des lettres françaises* de 1946, l’*Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan* de R. Thomassy de 1838 ; *« Le Livre des trois vertus » et son milieu historique et littéraire* de M. Laigle de 1912 ; *Christine de Pisan et ses principales œuvres* d’E. Nys de 1914. Les références françaises semblent assez, voire très datées pour les années 1960, la fameuse période du « Dégel de Khrouchtchev » quand le rideau de fer s’est partiellement entrouvert.

On trouve d’autres mentions brèves à l’œuvre de Christine dans cette période.

Une source nous apprend que la Russie de l’Ancien Régime était plus renseignée sur l’état de recherche médiévistes en Europe. Il s’agit d’un ouvrage qui, au premier regard, n’a aucun rapport à elle : une recherche consacrée au drame *La Rose et La* *Croix* du poète russe Alexandre Blok (1880-1921) par le philologue soviétique Viktor Jirmounski[[196]](#footnote-196). Il n’y est pas question de Christine, mais de l’émergence du drame chez Blok dans les années 1910. Jirmounski analyse le contenu des carnets-brouillons avec des notes du poète sur le Moyen Âge, le cadre historique du futur drame. Entre autres, il y trouve des reproductions d’œuvres d’art médiéval coupées dans une revue française des années 1880-1890. Par exemple, une miniature du *Roman de la Rose* « La danse dans le jardin du plaisir », ou encore la scène « Christine de Pisan présentant ses Epîtres du Débat sur le *Roman de la Rose* à la reine Isabelle de Bavière ». Il s’agit de celle-là même qui se trouve dans l’*Histoire des lettres françaises* de l’Institut Gorki de 1946. Zhirmounski mentionne que Blok s’impose la lecture de Gaston Paris et Jacques Demogeot qu’il a dans sa bibliothèque personnelle, mais aussi emprunte les éditions académiques sur la poésie médiévale aux universitaires de sa connaissance, au total une vingtaine d’ouvrages en français, italien et allemand datant de la fin du XIXe siècle et du début du XXe siècle. Ainsi, ce témoignage montre que le milieu académique russe de l’époque dispose de la nouvelle critique européenne sur les lettres romanes, tandis que la mention passagère de Christine dévoile le rôle innatendu de la presse européenne dans la diffusion de l’information sur elle.

L’ouvrage d’Elie Golenistchcheff-Kutuzoff et d’Andrei Mikhaïlov, deux grands romanistes russes, *Dante et la littérature mondiale[[197]](#footnote-197)* (1967) s’intéresse à l’influence de Dante au XVe siècle en France. Il fait référence à une évidente inspiration dantesque dans le *Chemin de longue estude* etaux multiples citations de Dante dans *Le Livre de la Mutation de la Fortune.*

En 1968 Christine est désignée comme historienne qui a laissé des mémoires biographiques sur Charles V[[198]](#footnote-198). Dix ans plus tard, Christine et *Les Mœurs de Charles V* sont de nouveau évoqués comme faisant référence à la somptueuse bibliothèque de ce monarque[[199]](#footnote-199). La même année, l’édition 37 de la revue *Livre****[[200]](#footnote-200)***aborde Christine en tant que célèbre écrivaine du XVe siècle, dans le contexte inattendu de l’historique éditoriale des *Proverbes moraux* en Grande Bretagne.

Le nom de Christine continue à paraître dans des synthèses encyclopédiques. La *Grande Encyclopédie soviétique* la mentionne parmi les auteurs des XIVe-XVe siècles (Machaut, Deschamps etc.) qui sont caractérisés collectivement en créateurs qui exploitent des motifs poétiques hérités et se livrent à des recherches formelles, mais transmettent également l’air de leur temps : le drame national, le déclin de l’idéologie féodale, la quête de la raison d’être en dehors de la religion (ce qui évidemment n’est pas le cas de Christine)[[201]](#footnote-201).

On la trouve encore dans une encyclopédie spécialisée, l’*Histoire de la litt*é*rature mondiale* de 1985, qui lui fait davantage honneur[[202]](#footnote-202). Quelques paragraphes consacrés à Christine sont rédigés par Andrei Mikhaïlov, le philologue qu’on a déjà rencontré. Ils unissent un aperçu biographique contextualisé et une présentation des ses œuvres, dans ce cas-là sans référence aux sources critiques. Christine est une femme bien éduquée, familière des auteurs classiques, grande amatrice de Dante, Petrarque et Boccace. C’est le premier auteur français influencé par la Renaissance italien. Ses tendances humanistes se manifestent dans le Débat *du Roman de la Rose* auquel elle réagit par l’*Épître* et *Le Dit de la Rose* en revendiquant l’égalité féminine. Quelques-uns de ses écrits sont consacrés à l’education de la femme. Elle est un écrivain de métier qui commande les copies illustrées de ses œuvres pour les dédier aux seigneurs-bibliophiles (il ne s’agit pas de diriger son atelier). Sa poésie est tragique et porte souvent sur la condition malheureuse d’une jeune veuve, dépendante de riches mécènes ; en même temps elle est stoïque, à l’exemple de Sénèque très présent dans ses œuvres. La note intime propre à son lyrisme met en avant les souffrances de femme, de mère et de veuve. Sa position civique s’exprime dans *Charles V* et ses textes écrits en réaction aux événements politiques (*Lamentations*, *Le Ditié de Jehanne* *d’Arc*). Ses traites philosophiques, *La Cité*, *Le Livre des trois vertus*, sont inspirés par Boccace ; ils décrivent le rôle social de la femme qui est appellé à defendre ses droits et à s’instruire. *Le Chemin* et *La Mutation* racontent les difficultés que la poétesse a su surmonter grâce aux écrits des Pères de l’Eglise, aux philosophes antiques et aux poètes italiens. Or, le didactisme et l’allégorisme médiéval de son œuvre la sépare des humanistes italiens et français. La présentation est précise et se fait d’une manière bienveillante et dépolitisée, avec l’accent sur l’inspiration italienne de Christine.

Dans les années 1980, Christine fait aussi l’objet de nouvelles études ponctuelles. En 1983 Christine surgit dans un ouvrage consacré à la miniature française médiévale dans les collections soviétiques d’Inna Mokretsova, une des plus grands spécialistes russes de l’art médiéval[[203]](#footnote-203). En parlant des pratiques d’enluminure au Moyan Âge, la chercheuse évoque « la célèbre écrivaine du XIV-XVe siecles » et mentionne sa *Cité des Dames.* Elle présente Christine comme une femme-artiste, excellente spécialiste de l’ornementation des manuscrits.

En 1984 sort une étude de Youri Malinine (1946-2007), futur traducteur de la prose christinienne, « La pensée socio-politique en France du XVe siècle et l’héritage antique »[[204]](#footnote-204). C’est une réflexion sur l’usage des sources antiques par les auteurs du XVe siècle « illustrée » à plusieurs reprises par des citations des œuvres de Christine (dans la traduction de l’auteur). Ainsi, à propos du *Corps de policie*, l’auteur montre que le recours des auteurs médiévaux aux classiques n’a aucune influence sur le message qu’ils formulent. Malinine cite Christine qui espère amener son lecteur au bien d’une manière plus efficace grâce aux anecdotes historiques de Valère Maxime. Parmi les références antiques de ses traités sur la chevalerie et la politique, il y a le *De re militari* deVégèce ou bien la *Politique* d’Aristote où elle puise des conseils sur la tactique militaire pour son ouvrage sur *Charles V*. L’article de Malinine s’alimente du *Corps de policie* en édition de 1967, du tome XL de *L’Histoire littéraire de la France* de 1969 et du *Livre des faits et bonnes meurs du sage roy Charles Quint* de 1854 (dans l’édition dirigée par Michaud et Poujoulat).

L’intérêt des philologues et des traducteurs russes pour les écrits du Moyen Âge tardif a donc monté à partir des années 1980 et a atteint son pic la décennie suivante. L’année 1991 voit la sortie de la première publication russe de la prose christinienne traduite par Iouri Malinine. Il s’agit d’une anthologie intitulée *Quinze joies de mariage et autres écrits des auteurs français du XIV-XVe siècles[[205]](#footnote-205)* qui inclut quelques fragments de *La Cité des dames.* Curieusement, cette œuvre de Christine est presque oubliée pendant l’époque soviétique, elle ne surgit que furtivement. Mais le traducteur I. Malinine, rappelons-le, est également un médiéviste qui (s’intéresse à Christine depuis longtemps) a déjà ecrit sur Christine. Il en va de même pour le rédacteur du recueil, Iouri Bessmertny, un spécialiste reconnu du Moyen Âge occidental qui, entre autres, a fait venir Jacques le Goff en Russie[[206]](#footnote-206).

L’objectif éditorial étant de présenter au lecteur des conceptions médiévales du mariage et de l’amour, la compilation est hétérogène : les fragments des *Quinze joyes de mariage* voisinent avec quelques fabliaux, des extraits du *Livre du Chevalier de la Tour Landry* côtoient ceux de *La Cité des dames* et des œuvres de poètes de la cour de Bourgogne.

La présentation de l’œuvre est courte : elle retient l’intérêt pour son approche novatrice de la femme et du mariage qui témoigne de l’humanisme naissant. L’anthologie cite les chapitres VIII, IX-XI, XXVII, XLIII du Livre I (contestation des arguments des misogynes et discussion sur la nature féminine) et les chapitres VII, XIII, XXXVI du Livre II (les filles versus les fils, le mariage, l’éducation). Il n’y a aucun chapitre du Livre III qui porte essentiellement sur les saintes. Est-ce que cela s’explique par le choix personnel du traducteur ou par des raisons idéologiques, puisque l’édition se prépare encore à l’époque soviétique ? On ne sait pas, mais ce choix est très probablement déterminé par leur représentativité et en même temps par la nécessité de respecter les limites imposées par le rédacteur (n’oublions pas qu’il s’agit d’une anthologie qui unit les extraits de plusieurs textes de l’époque). Comme résultat, *La Cité des dames* présente la théorie et la pratique du mariage et de la situation féminine à l’époque de Christine, sans ses enjeux religieux et avec très peu de mythologie. L’œuvre semble également plus autobiographique qu’elle ne l’est en réalité, parce que les fragments choisis font souvent référence à l’expérience personnelle de l’auteure. Comme nous allons le voir, cette traduction est reçue avec un intérêt qui ne fait que croître et suscite ou alimente plusieurs nouvelles études dans des domaines différents.

D’où vient le texte de *La Cité* utilisé pour cette traduction ? Cette information ne figure pas dans le recueil, mais, selon un élève et collègue de Malinine Ekaterina Elizarova (qui elle-même publiera en 2000 une thèse sur Christine), le médiéviste avait une édition de *La Cité des dames* de 1986 faite par Eric Hicks et Thérèse Moreau dans sa bibliothèque personnelle. Vu l’absence des manuscrits de *La Cité* en Russie, il semble très probable que Malinine travaillait à partir de cette édition.

La même année sort un ouvrage sur le Moyen Âge où I. Bessmertny est l’auteur : *La vie et la mort au Moyen Âge : Essais sur l’histoire démographique de la France[[207]](#footnote-207)*. Le medieviste évoque l’attitude critique de Christine, « la plus active défenceuse des idéaux de l’amour chaste et de la vertu féminine », par rapport à la vision satyrique du mariage, mais aussi à la réalité quotidienne de cet institut social. Bessmertny illustre son propos par quelques citations de sa tradiction tirées de l’édition française du *Livre de la Cité des Dames* de 1986 (Hick, Moreau).

En somme, l’époque soviétique est loin d’idéologiser Christine. On fait plus attention aux aspects progressistes de son oeuvre (l’engagement pour la femme, la consience nationale) qu’a son aspect réactionnaire du point de vue marxiste. En même temps, ses sympathies pour la classe dominante excluent toute curiosité envers certains de ses écrits ; on a vu que Christine-historienne et penseur politique intéresse très peu. Si les notices encyclopédiques tendent à se reproduire, elles construisent une image bienveillante et véridique ; les erreurs arrivent, mais ne se répètent pas. Les ouvrages spécialisés se penchent sur ses goûts littéraires et sa technique poétique. « Le féminisme » de Christine est bien vu, mais ne suscite pas d’attention particulière. Très probablement, on doit la traduction partielle de *La Cité des dames* à la toute fin de l’URSS à l’intérêt personnel de certains spécialistes.

**3.2.3 En Russie post-soviétique et contemporaine**

Nous passons à la décade post-soviétique (1991-2000) et aux années 2000-2020. Dans les années 1990, d’intérêt envers Christine semble modéré. Les mentions ont lieu dans un contexte assez hétérogène, mais l’approche féministe prime. Ainsi, les ouvrages de 1993[[208]](#footnote-208) et 1997[[209]](#footnote-209) l’abordent comme une des premières féministes qui conteste le fondement pseudo-religieux du discours misogyne ; une parution scientifique de 1994[[210]](#footnote-210) évoque *L’Epitre Othéa* et son auteur dans le contexte du symbolisme médiéval de l’horloge mécanique, Christine ayant mis en parallèle l’horlogerie et le corps humain comme deux choses qui ne fonctionnent pas sans être réglées ; en 1998[[211]](#footnote-211), on la mentionne comme un penseur politique et un pédagogue.

Deux parutions de 1999 mettent en avant l’engagement de Christine pour la femme (le féminisme précoce de Christine ?) en s’appuyant sur la traduction de *La Cité* de 1991. La première est un travail de Tatiana Riabova (l’Université d’Etat d’Ivanovo) sur l’histoire de la femme en Europe médiévale[[212]](#footnote-212) ; publié seulement en 300 exemplaires, il est destiné aux historiens et spécialistes en étude de genre. On évoque la position de Christine sur la culpabilité d’Eve, un sujet aigu de l’époque, et deux de ses œuvres, *La Cité* et *Le Livre de Trois vertus*. Cette étude, par ailleurs informative et nourrie de sources russes et étrangères, présente quelques imprécisions (erreurs de fait ?) biographiques : Etienne de Castel, le mari de l’écrivaine, est nommé « un des premiers humanistes français, selon plusieurs chercheurs »[[213]](#footnote-213) (sans autre commentaire ; une confusion avec un des Jeans de Castel, le fils et le petit-fils de Christine ?), tandis que son premier recueil poétique est daté de 1402.

La deuxième parution est de plus large envergure, un dictionnaire *Le monde médiéval en termes, noms et titres*[[214]](#footnote-214)*.* Il donne une image très semblable de Christine, mais s’attarde plus sur celles de ses œuvres qui vont dans ce sens : *L’Epistre au Dieu d’amour*, *Le livre de trois vertus* (programme éducatif pour les femmes de tous les états) et *La Cité.* Selon les auteurs de cet ouvrage collectif, Christinea beau proclamer l’égalité des capacités des deux sexes, elle n’arrive pas à surpasser le modèle chrétien de la domination masculine. On mentionne l’opposition de Christine à Jean de Meung et son le rôle dans la Querelle.

L’an 2000 annonce la montée de l’intérêt envers Christine. Premièrement, on notera un livre de Iouri Malinine consacrée à la pensée sociale et politique du Moyen Age tardif[[215]](#footnote-215) ou le traducteur de *La Cité* aborde certaines idées d’une « seule femme-écrivain et penseur politique en France de l’époque »[[216]](#footnote-216). Deux textes de Christine sont cités (en russe) : la biographie de Charles V (Christine de Pisan. Le livre des fais et de bonnes meurs du sage roy Charles // Novelle collection de mémoires pour servir à l’histoire de France / Ed. Michaud et Poujoulat. I série. T. I. Paris, 1836) et *La Cité* (toujours d’après l’édition de 1986). On remarquera que le premier texte n’a jamais été publié en russe, tandis que dans le deuxième, le médiéviste choisit des passages qui n’ont pas été traduits en 1991. Par ce geste, dans une forme médiatisée, I. Malinine fait (re)découvrir au lecteur ces deux œuvres de l’écrivaine.

On apprend que Christine est un penseur pour qui les valeurs morales priment par-dessus tout. Elle partage le rapport contradictoire de l’homme médiéval au savoir antique qui va souvent à l’encontre de la morale chrétienne et de ce fait, pose problème. L’écrivaine est bien consciente de ce clivage, mais admette la possibilité et même l’utilité du savoir amoral du point de vue médiéval, si grand à ses yeux est l’autorité de l’antiquité. A l’exemple de Christine on peut juger du statut ambigu de la courtoisie à cette fin du Moyen Âge : d’une part, on l’impose en modèle de conduite, et d’autre part, on se méfie d’elle comme menant au péché. Dans ses écrits, Christine défend la femme non seulement contre l’antiféminisme clérical et antique, mais aussi contre le danger potentiel de l’adultère poétisé. On note également qu’elle soutient la conception dynamique du droit insistant sur le renouvellement des lois héritées des ancêtres.

Comme nous voyons, on est loin de faire un portrait accompli de Christine-philosophe, mais cela n’est pas dans les objectifs de l’ouvrage, peut-être d’autant plus que l’année suivante une élève de I. Malinine, Ekaterina Elizarova, devait soutenir une thèse sur les idées sociopolitiques de l’écrivaine (nous allons aborder cette monographie dans les pages qui suivent).

Une autre parution de la même année est un cycle magistral sur l’histoire des intellectuels en Europe médiévale de P. Ouvarov (Institut de l’histoire mondiale RAN)[[217]](#footnote-217). La recherche ne fait qu’une brève référence à l’écrivaine, la première à défendre les droits féminins à l’aide de son éducation, mais commet une erreur par rapport au métier du mari de Christine - « fille et *femme* des médecins » (pour rappel, Etienne a été secrétaire royal). L’auteur touche quand meme juste en illustrant de cet exemple une plus grande présence des femmes instruites dans le milieu médical du moment.

La troisième publication de 2000 où il est question de Christine est de caractère féministe[[218]](#footnote-218). Les chercheuses de l’Université d’Etat de Tambov analysent l’histoire de la discrimination féminine. C’est le recueil de I. Bessmertny *Les quinze jois de mariage* qui leur fournit un matériel abondant sur le discours pour et contre la femme. Elles concluent que Christine, par ses écrits et son métier, fait un pas important vers la nouvelle perception de son sexe ; son exemple appréhende un changement du statut de la femme et son rôle plus active au sein de la société.

Un ouvrage de 2001[[219]](#footnote-219) compte Christine parmi celles qui sont restées dans l’histoire de la pensée. Elle est brièvement comparée avec une autre écrivaine médiévale, une Japonaise Murasaki Shikibu (970-1031), les deux dames s’étant profité de l’éducation et ayant mené des recherches philosophiques, mais ce rapprochement prometteur n’est pas développé.

Christine est cependant très présente dans une publication de 2003 de la médiéviste Sussanna Tsaturova (Institut de l’histoire mondiale RAN)[[220]](#footnote-220) qui analyse l’émergence de la noblesse de robe française, cad des légistes-bourgeois qui font du service royal un ascenseur social. La chercheuse se base sur deux textes de Christine : *Le Livre du corps de policie* (en édition dirigée par Angus J. Kennedy, Paris, Champion, 1998) et *Le livre de la paix* (en édition de 1958 dirigée par Charity Cannon Willard, 's-Gravenhage : Mouton, 1958) cités en français et en russe de traduction de l’auteur.

Là aussi, la position de Christine illustre le discours typique sur ce nouveau groupe mal vu par tous les états. D’abord, l’écrivaine critique l’enrichissement des fonctionnaires professionnels comme contraire au droit, mais encore et meme plus leur intrusion dans le milieu du service royal auquel elle appartient par son père et son époux. Elle est méfiante envers ces gens de petite condition, surtout aux nouveaux-venus dont les aïeux n’ont jamais servi, et leur oppose l’ascension sociale méritée des gens du savoir, en l’occurrence des astronomes-astrologues comme Thalès de Milet ou son père (la véracité de l’astrologie étant souvent mis en question à l’époque).

En outre, on apprend que pour Christine, la justice est la base de la grandeur du royaume ; pour bien gouverner, il faut séparer les légistes des théologiens : aux premiers, le mondain, aux deuxièmes, le spirituel. Elle estime que le savoir et la sagesse donnent plus que la force, et sa prédilection pour la chevalerie n’est pas aveugle : ce n’est pas l’origine fait le chevalier, mais les mérites personnels. L’écrivaine souligne que le statut du roi doit être marqué au niveau vestimentaire, ce qui pour S. Tsaturova traduit un processus de la sacralisation du pouvoir royal.

En 2004, Christine figure dans *La Grande Encyclopédie russe*, héritière de *La Grande Encyclopédie soviétique[[221]](#footnote-221)*. Une notice est rédigée par Rénate Aissenov (1982–2015), spécialiste de la cour bourguignonne au XVe siècle. La présentation est neutre de ton et indique les œuvres les plus importantes, avec une plus grande attention aux créations poétiques dans le sillage de Machaut et aux écrits didactiques (*Livre des faits et bonnes mœurs du sage roy Charles V*, *Livre des trois vertus, Le livre du corps de policie*). On mentionne la défense de la femme et la popularisation des auteurs antiques (Valère-Maxime, Plutarque, Sénèque et autres). Dans la bibliographie, il y a des *Œuvres poétiques* (Paris, vol. 1–3, 1886–1896) et *Poésies d’amour* (Paris, 2003), plus deux travaux critiques de Charity Willard.

La même année Christine est abordée dans une étude sur l’évolution des relations du genre à l’Occident médiéval d’Irina Nikolaïeva (l’Université d’Etat de Tomsk)[[222]](#footnote-222). Pour l’historienne, les textes de Christine, notamment *La Cité* citée d’après la traduction de Malinine, marquent la naissance d’un nouveau discours féminin dans la civilisation en Europe. Ce discours affirme la valeur de l’identité féminine. Il est important que le paysage culturel français du moment ait permis à une femme d’exercer une activité intellectuelle. Christine fait exploser les codes du genre de la société française et de ce fait, est perçue comme une exception à la règle. Pour la chercheuse, il s’agit au contraire d’une tradition qui évolue puisqu’elle voit un parallélisme entre le prestige de Radegonde chez les Francs du VIe siècle et le renom de Christine de Pizan en France du XVe siècle. De telles figures féminines que Marie de Navarre et Madame de Staël vont s’inscrire plus tard dans cette lignée culturelle.

En 2005-2006, Ivan Karpenko, docteur en philosophie et maître de conférences à l’École des hautes études (HSE)[[223]](#footnote-223), mentionne Christine comme une ardente critique du *Roman de la Rose* et de l’objectivation de la femme ; le texte de *La Cité* est cité d’après la traduction de I. Malinine.

En 2008 Christine apparait sur les pages de *La poésie française comme une source d’émergence de la conscience nationale : un aperçu analytique[[224]](#footnote-224)* d’A. Kaplan (un ouvrage de 300 exemplaires). L’auteur se concentre sur les figures des poètes-hommes (Bertran de Born, Rutebeuf, Machaut…) et ne parle de Christine qu’épisodiquement et à propos. On apprend que Christine est une poétesse de renom d’origine italienne qui compose en français ; son idéal de l’amour est une union conjugale, comme chez Deschamps et Charles d’Orléans ; qu’elle maîtrise la culture latine et italienne et voit en poésie une révélation mystique ; qu’elle partage certaines allégories avec Deschamps (le pays comme un corps humain par exemple). On constate par ailleurs que dans cette étude poétique, la poésie de Christine est complétement absente du récit ; on nomme pour tout un seul de ses textes, la biographie prosaïque de Charles le Sage. Comme résultat, nous avons une image très fragmentaire de l’auteur et apprenons quasiment rien sur son œuvre.

Dans les années qui suivent nous notons une publication de 2014 de la romaniste Tatiana Zagryazkina (MGU)[[225]](#footnote-225) qui étudie le sexe et le genre via la féminisation de la langue française. Christine est présentée comme la première Française à gagner de l’argent par l’écriture et à polémiquer de la part des femmes et en leur faveur ; elle voit en éducation féminine un préalable de la parité des deux sexes. On évoque *l’Epistre au Dieu d’Amours* et *La Cité*. Dans sa bibliographie, T. Zagryazkina indique l’édition française de *La Cité* de 2005 (dirigée par T. Moreau et E. Hicks), mais ne semble pas vraiment s’appuyer dessus. Nous avons nous-mêmes travaillé avec cette édition préfacée d’un essaie historique sur Christine qui aurait épargné à l’ouvrage des informations factuelles erronées. Ainsi, l’écrivaine mène une activité littéraire dès sa première jeunesse et ne l’abandonne pas après la mort du mari ; celui-ci s’appelle Etienne de *G*astel ; Christine travaille comme copiste et illustratrice et compose sur commande des poèmes et *des* biographie*s* (celle de Charles V, on le sait, est une seule biographie écrite par Christine).

En 2017 Christine figure dans une étude sur les littératures féministes italiennes[[226]](#footnote-226) comme un rare exemple de la prise de conscience féministe et une preuve de la capacité créative et intellectuelle de la femme.  Pour 2018, nous notons une publication de Maria Roudakova (Institut des études orientales RAN) sur l’amour courtois à l’Occident et un phénomène similaire dans le monde musulman[[227]](#footnote-227). Pour illustrer sa réflexion, la chercheuse utilise plusieurs miniatures médiévales dont deux scènes courtoises des manuscrits christiniens (l’une est tirée de *l’Épître de l’Othéa* et l’autre du *Duc de vrais amants*). L’origine des miniatures est bien sur indiquée.

A notre avis, même si Christine n’est pas présente dans le texte, on peut parler de la réception à travers l’image visuelle (le paratexte ?) qui reflète l’aspect courtois de ses écrits.

En 2019, Christine est évoquée dans une publication de Svetlana Batourenko (MGU)[[228]](#footnote-228) en tant que fondatrice du discours féministe ; une confusion porte sur *La Cité* qui, selon la chercheuse, lance la Querelle (tandis que cela a lieu avant l’écriture de ce texte).

En 2019-2020 nous notons deux travaux de l’universitaire Ludmilla Evdokimova (Institut de littérature mondiale, Université orthodoxe Saint-Tikhon), une romaniste moscovite bien connue dans le milieu universitaire français. Ayant soutenu sa thèse à la Sorbonne en 1999[[229]](#footnote-229), elle mène une collaboration très active avec ses collègues francophones ; ses travaux sont publiés en Russie comme en France et existent souvent en deux langues. Christine de Pizan n’est pas au centre des intérêts académiques de L. Evdokimova, mais son nom surgit dans certains de ses études. L’universitaire note par exemple l’engouement de Christine pour l’allégorie qui est souvent d’une obscurité voulue, ce qui est d’ailleurs propre aux plusieurs poètes français du moment.[[230]](#footnote-230)

La même année l’écrivaine française est très brièvement évoquée par la médiéviste russe Olga Togoeva (Institut de l’histoire mondiale RAN) dans son article « Le problème du privé et du public chez Jean Gerson »[[231]](#footnote-231). La publication se concentre complétement sur Gerson ; tout ce qui est dit de Christine, c’est sa solidarité avec le chancelier de la Sorbonne par rapport au *Roman de la Rose*. Mais O. Togoeva est peut-être la première chercheuse russe à citer *L’Épître du Roman de la Rose* (dans l’édition de 2016 dirigée par Andrea Valentini[[232]](#footnote-232)), même s’il ne s’agit que des propos de Gerson.

La source suivante date également de 2020 et nous semble particulièrement intéressante. Elle a paru sur la plateforme numérique de l’Encyclopédie orthodoxe[[233]](#footnote-233) consacrée à l’histoire de la religion ; le projet est dirigé par le chef de l’Eglise orthodoxe russe, le patriarche Cyrille. Il n’est pas donc étonnant qu’on voie en Christine « une écrivaine et poétesse *chrétienne* » (ce qui n’est pas faux évidemment), et qu’on s’arrête beaucoup sur l’aspect religieux de ses écrits. Mais la notice réussit à garder un ton neutre et se distingue, premièrement, par sa taille de 10 000 mots environs et deuxièmement, par son approche fondamentale et complexe. Ainsi, non seulement les données biographiques et littéraires sont plus exhaustives[[234]](#footnote-234) et plus abondamment datées, mais aussi on évoque les particularités de la langue de Christine, ses relations avec la reine Isabeau de Bavière, les principales références intertextuelles de ses œuvres, la redécouverte de l’écrivaine par le milieu intellectuel au XVIII-XIXe siècles.

On finit par mentionner les domaines principaux de l’état de recherche sur elle : l’analyse des éléments autobiographiques de ses textes, l’étude iconographique de ses manuscrits, l’étude féministe. L’auteur précise que cette dernière approche est parfois contestée comme anachronique et ne prenant pas en considération le contexte socioculturel de l’époque. L’engagement de Christine pour les femmes n’est pas ni mis en avant, ni tait. Nous apprenons qu’elle désapprouvait la seconde partie du Roman de la Rose comme dépravée et antichrétienne, que la situation de la femme la préoccupait et qu’elle a écrit *La Cité* pour prouver l’égalité morale et intellectuelle des deux sexes.

Nous constatons que cette notice est la plus informative parmi toutes autres, et cela du point de vue historique comme littéraire ; elle est nourrie de plusieurs sources françaises et anglaises qui sont affichées et divisées en trois parties : œuvres, sources bibliographiques, travaux critiques et donne l’idée la plus nette et valide sur Christine de Pizan. L’attention de l’auteur vers l’influence religieuse et les idées moraux de Christie est évidente, mais tout à fait légitime ; il ne s’agit pas, a notre avis, d’une présentation orientée ou engagée. Nous nous sommes intéressés à l’auteur de la notice qui est une jeune candidate en histoire Alexandra Koulpina (l’Institut de philosophie de l’Académie des sciences de Russie). La chercheuse s’occupe de l’esthétique sonore antique et médiévale ; en 2018 elle a soutenu une thèse sous la direction d’Oleg Voskoboïnikov, spécialiste russe de l’Occident médiéval bien connu aux médiévistes français[[235]](#footnote-235). Grâce à l’érudition et l’esprit scientifique d’A. Koulpina, l’article de l’Encyclopédie orthodoxe est pour nous la meilleure source d’information sur Christine accessible au large public.

**3.2.4 Les travaux contemporains consacrés à Christine de Pizan**

Enfin, nous passons au dernier élément de la réception de Christine de Pizan en Russie, cad aux travaux académiques entièrement consacrés à l’écrivaine qui sont à ce jour à nombre de cinq.

La plus solide d’entre elles est à la fois la première (2000). Elle appartient à la médiéviste Ekaterina Elizarovaqui a consacré à l’écrivaine une thèse « Les idées politiques et sociales de Christine de Pizan »[[236]](#footnote-236). Cette monographie a été précédée d’une dizaine d’articles sur Christine que l’auteur a réalisé dans les années 1990. Ils ont été par la suite intégrés dans la thèse qui est donc la synthèse de toutes les recherches de E. Elizarova sur Christine.

Le projet de doctorat est réalisé à l’Université d’Etat de Saint-Pétersbourg sous la direction du médiéviste et traducteur de *La Cité* Iouri Malinine, comme nous avons déjà évoqué plus haut. Après la soutenance, la chercheuse enseigne à l’Université de Syktyvkar et participe au projet éducatif « Histoire et théorie du genre » où elle mène un cours sur Christine à la base de sa thèse (2002-2003). Nous avons essayé de contacter la chercheuse pour lui poser quelques questions, mais elle a quitté son établissement en 2005 et n’a pas laissé d’informations sur elle. A ce jour, elle ne semble plus faire partie du milieu scientifique.

La thèse a pour objet les idées sociales et politiques de la « première femme-écrivaine professionnelle en Europe » et « mère du féminisme » qui n’a jamais été étudiée en Russie auparavant. Mais pour l’historienne, la nouveauté du travail vient du peu d’études sur la pensée sociale du Moyen Âge tardif en Russie comme en France. C’est ce manque que le travail vise à combler car Christine, d’une part, exprime l’état d’esprit d’un large cercle de ses contemporains, et d’autre part, donne la parole à un groupe complètement exclus de l’espace publique, les femmes. De ce fait, la médiéviste consacre à la pensée féministe de Christine un chapitre complet ; deux autres parties portent sur son idéal de l’organisation politique et sociale. Le travail inclut également un aperçu biographique et trace l’état de recherche sur le sujet.

Le cadre chronologique est déterminé par la période de l’activité littéraire de Christine, 1396-1429 ; le corpus des textes primaires inclut donc tous les écrits principaux de l’écrivaine, sauf ses premières expériences poétiques qui sont peu révélatrices par rapport à son système de pensée.

Les sources primaires comprennent vingt œuvres : *le Livre de la Paix*, *le Livre du corps de policie*, *le Livre de la mutation de la Fortune*, *l’Epistre de la prison de vie humaine* et les œuvres poétiques choisies que l’auteur a trouvé dans la Bibliothèque Nationale russe (en éditions du XXe siècle, par exemple *Le livre du corps de police* est une édition critique de 1967 fait par Robert H. Lucas, *l’Epistre de la prison de vie humaine* de 1984 en édition d’Angus J. Kennedy etc.) ; *le Livre de la Cité des Dames* en édition de 1986 (E. Hicks, T. Moreau) vient de la bibliothèque personnelle de Iouri Malinine ; *le Trésor de la Cité des Dames*, *La Lamentacion sur les maux de la France*, *Cent Ballades d’Amant et de Dame* et *l’Epistre Othea* que l’auteur a consulté dans la BNF ; *Le Livre des Faits et Bonnes Mœurs du roi Charles V Le Sage* en édition de 1997 appartient à l’auteure etc.

Les sources secondaires incluent 72 noms, parmi eux les ouvrages de Georges Duby, Jacques le Goff, Raymond Thomassy, Iouri Malinine et autres médiévistes russes, Joël Blanchard, Eric Hicks, Sylvie Lefevre, Liliane Dulac, Charity C. Willard, Jacques Krynen, Claire Gauvard et d’auteurs noms.

Voilà les conclusions principales du travail :

Christine se positionne, sans surprise, comme un philosophe monarchiste : le roi est mis au sommet de la structure sociale par Dieu ; le devoir religieux et moral de chacun est de respecter cet ordre des choses. Plus proche au peuple qu’au milieu politique lettré, elle ne théorise pas le pouvoir royal, mais fait sa propagande ce qui répond en ce moment aux attentes et besoins d’une grande partie de la société française. Il est impératif de maintenir et renforcer la souveraineté, ce qui sous-entend la reconstitution de l’ensemble du royaume français déchiré par la guerre. D’où, entre autres, l’enthousiasme de Christine par rapport à Jeanne : son exploit élargit le domaine et consolide le pouvoir royal. Le bon gouvernement repose de beaucoup sur l’éducation morale du monarque qui est responsable pour les vertus de ses sujets. La valeur historique du *Livre des Faits et Bonnes Mœurs du roi Charles V Le Sage* de Christine est encore sous-estimé ; c’est un maillon important dans l’évolution de la pensée politique française comparable à *l’Histoire de Saint Louis* de Joinville et aux *Mémoires* de Commines.

Sa réflexion sur la femme est à la fois révolutionnaire et traditionnelle. Christine dénonce le mythe de la nocivité sociale des femmes popularisé par Jean de Meung en contestant la critique antiféministe de l’ordre religieux et naturaliste. Elle revendique la meme valeur de l’intelligence et du corps féminin et masculin, mais aucunement leur égalité sociale. L’homme et de la femme sont voués par la Nature aux rôles différents. Celui de la femme est la maternité, l’éducation des enfants et le réconfort de l’homme ; cette fonction bien remplie, la femme contribue à l’amélioration des mœurs et au maintien de la paix sociale. Aux hommes de reconnaitre le bien qui vient de la femme et de respecter son honneur et ses droits ; l’homme n’est pas vertueux s’il maltraite les femmes. La grandeur de la nature féminine est le mieux représentée par les personnages des veuves, les femmes les plus spirituelles de *La Cité*. Elles ont réussi à s’approprier le rôle social (et souvent politique) du mari défunt, mais au prix d’avoir renoncé à leur nature féminine. De ce fait, l’historienne met en question le féminisme de Christine qui n’éprouve de l’admiration que pour les femmes qui ont toutes en quelque sorte subie le changement de leur identité et ne conteste point l’infériorité sociale de son sexe.

Nous pouvons constater que la monographie vise à créer un portrait exhaustif de Christine-penseur qui sera utile non seulement aux historiens, mais aussi aux spécialistes du genre et de la théorie féministe. Il fournit de l’information abondante et véridique qui pourraient éviter aux certains travaux de navrantes erreurs factuelles. Or, aucune des publications des années 2000 que nous avons analysé ne se réfère vers ce travail ; il est probable que l’absence de E. Elizarova du milieu académique actuelle nuit à la visibilité de son étude dont le titre en plus ne reflète son côté féministe.

Le deuxième ouvrage sur Christine s’intitule *La réhabilitation théorique des femmes dans les œuvres de Christine de Pizan.* C’est une méthode pratique sur l’histoire du féminismede Valentina Ouspenskaya (l’Université d’Etat de Tver)[[237]](#footnote-237) qui mène de multiples recherches dans le domaine du genre et de l’histoire de la femme.

La brochure se divise en deux parties : la première porte sur la vie et l’œuvre de Christine, la seconde reproduit la traduction de *La Cité* faite I. Malinine pour « faire découvrir au lecteur l’un des textes les plus anciens et les plus originaux écrits par une femme »[[238]](#footnote-238). A en juger d’après la liste bibliographique, V. Uspenskaya utilise exclusivement sur les sources traduites (Huizinga, Malinine, traductions anglaises des œuvres de Christine) et la critique féministe anglophone.

On fait remarquer la transgression sociale et genre propre à Christine (son métier masculin, sa « transformation » symbolique en homme). On dégage deux thèmes dominants de son œuvre : le patriotisme et le féminisme qui chez Christine équivaut à l’égalité de la nature humaine des deux sexes. Elle est sans doute pionnière du discours public en faveur de la femme qui est en plus mis en texte, mais sa position envers la femme laisse une impression double. La chercheuse analyse cette position en comparant *La Cite* au *Livre des Trois Vertus*, les deux textes destinés aux femmes, mais aux messages antithétiques. Le premier texte est novateur, le deuxième, au contraire, se rapproche de beaucoup au discours moraliste masculin. Aux conseils conventionnels d’être chaste, vertueuse et retenue, Christine ajoute de l’hypocrisie comme une tactique protectrice, et de ce fait semble anticiper les idées de Machiavel. Cette apparente contradiction s’explique pour V. Uspenskaya par le clivage entre l’idéal et la réalité. Dans *La Cite* Christine crée une utopie dans laquelle les femmes vivent dans un monde d’estime de soi et gèrent leur vie elles-mêmes. Consciente du caractère utopique de son texte, Christine écrit un texte beaucoup plus réaliste, une vraie méthode de survie dans la société où la misogynie est la norme.

L’auteur rejoint Gerda Lerner pour qui l’engagement de Christine ouvre le processus de l’émancipation de la femme. Ses idées et son œuvre ont largement contribué à la formation de la conscience féministe postérieure (en l’occurrence, Christine est première à formuler l’exigence de l’éducation féminine). Pour V. Uspenskaya, il s’agit encore du féminisme « réactif » qui se manifeste toujours sur la défensive, en réponse à une énième attaque misogyne ; il ne deviendra « créatif » qu’à la deuxième moitié du XXe siècle.

Le lecteur peut d’ailleurs en juger lui-même grâce à la traduction de Malinine intégralement incluse dans la brochure, ce qui est un mérite incontestable du travail. Comme nous avons déjà mentionné, cette traduction ne connaît aucune réédition depuis 1991 ; vingt ans plus tard, elle est quasi introuvable. De ce fait, la publication de V. Uspenskaya contribue en quelque sorte à la diffusion des textes de Christine. Or, la portée informative du travail par rapport à Christine est moins évidente car des imprécisions abondent. L’auteur estime que Christine illustre ses œuvres et travaille comme notaire ; qu’elle fait découvrir aux Français Dante, Pétrarque et Boccace ; les Vertus de *La Cité des Dames* sont nommées « des muses » et puis « des fantômes » ; on dit à plusieurs reprises qu’elle a « publié » ses manuscrits, même si l’auteur précise elle-même que Christine vit à l’époque avant l’imprimerie. Enfin, le nom du mari de Christine est indiqué comme « Gastel » au lieu de Castel ; nous avons ensuite rencontré cette erreur (de frappe ?) dans quelques publications qui s’appuient sur le travail de V. Uspenskaya (par exemple, Tatiana Zagryazkina, 2014). Les titres des œuvres de Christine sont donnés tantôt en russe tantôt en anglais ou français, sans logique évidente.

Les deux publications suivantes appartiennent à chercheuse biélorusse Snézhana Rogach (l’Université Technique Nationale de Biélorussie). Cette spécialité en histoire médiévale et en études de genre s’intéresse également à Christine-féministe. La première publication date de 2003[[239]](#footnote-239), la deuxième sort dix ans plus tard[[240]](#footnote-240) et reprend essentiellement le travail précédent. Pour la chercheuse, Christine est une femme de lettre pionnière et une féministe avant la lettre qui élève une protestation radicale contre les accusations misogynes. En même temps, S. Rogach souligne les limites de cette protestation : elle ne vise pas l’inégalité sociale des deux sexes, mais l’idée de l’infériorité naturelle de la femme ; l’éducation est nécessaire seulement pour les femmes nobles. Christine entre en contradiction avec elle-même sur ce point quand elle insiste sur l’égalité intellectuelle homme-femme (pourquoi alors ne pas enseigner aux femmes tout ce que les hommes apprennent ?). La plupart des œuvres de Christine sont consacrées aux figures masculines de l’époque, mais on peut la considérer comme une (pré)féministe à la Béatrice Gottlieb qui estime que le féminisme équivaut à penser aux femmes et croire qu’elles méritent plus.

S. Rogach se base sur la traduction de I. Malinine et les travaux critiques anglophones et francophones (Liliane Dulac, E. Zago et autres), mais nous trouvons certaines de ses affirmations discutables. La chercheuse estime que Christine a composé des traités et ballades « autobiographiques » qui exposent la vie sentimentale de l’auteur, et à titre d’exemple, on évoque les *Cent Ballades d’amant et de dame*, cad les textes les plus fictionnels de Christine. Ensuite, S. Rogach voit l’originalité de Christine dans les manifestations de sa conscience auctoriale puisque la plupart des sources médiévales, écrites et visuelles, sont anonymes (une affirmation qui serait pertinente pour le Haut Moyen Âge, mais ne l’est plus à l’époque de Christine).

Enfin, le cinquième travail est réalisé par Ludmilla Evdokimova[[241]](#footnote-241). Il est purement littéraire et propose une relecture allégorique des baladesXC et LXI sous le prisme de l’*Ovide moralisé*, de l’*Ovidius moralizatus* de Bersuire et de la *Genealogia deorum gentilium* de Boccace. Dans les deux, selon la spécialiste russe, il s’agit de la lutte pour l’âme humaine, la leçon morale au lecteur étant de maîtriser les passions à l’aide de sa volonté qui, selon Christine, est liée à la raison (ce qui l’approche de Thomas d’Aquin).

Nous devons ajouter que la connaissance et la compréhension de Christine en Russie s’alimente également des comptes-rendus ou bien de rares traductions des publications étrangères sur Christine (Jacqueline S.-Toulet par exemple) et des interventions des spécialistes occidentaux lors des colloques internationales organisés par Ludmilla Evdokimova[[242]](#footnote-242).

Nous pouvons conclure qu’à l’époque post-soviétique et contemporaine, le milieu académique russe s’intéresse le plus à Christine-penseur politique et surtout fondatrice du discours feministe ; *La Cité* qui retient relativement peu d’attention au XIXe-XXe siècles est une œuvre la plus evoquee dans la nouvelle critique russe. Christine-poète, n’est étudiée que très rarement (et pour le moment, exclusivement par Ludmilla Evdokimova). La réception des années 1991-2020 est moins influencée par la critique occidentale, grâce à la traduction de I. Malinine et une plus grande disponibilité des textes de Christine en français ou anglais en Russie. Parmi les travaux récents, ceux qui s’intéressent au genre et à la théorie féministe nous semblent les plus engagés de tout ce que nous avons analysé, y compis la période soviétique ; certaines de ces publications sont malheureusement très imprécises du point de vue factuel.

À présent, la circulation des textes de Christine en Russie reste très insuffisante et se passe le plus souvent par l’intermédiaire des ouvrages critiques. Mais la diffusion de l’information sur Christine progresse rapidement, et cela dans le milieu universitaire comme dans l’espace public. La situation actuelle est un peu paradoxale : d’un côté, son œuvre n’est traduite que partiellement et les publications consacrées a l’ecrivaine sont en déficit ; d’autre cote, elle est souvent evoquée dans le carde des etudes historiques, de genre ou feministes et fait episodiquement objet d’un enseignement universitaire.

3.4 Christine de Pizan et le féminisme russe

Comme nous voyons, l’image de Christine qui se dégage des travaux critiques est évidemment beaucoup moins schématique que celui construit par la culture de masse où le cliché de la « première féministe » semble s’imposer.

Christine, il est vrai, est un personnage séduisant pour les partisanes de l’émancipation de la femme. Cela fait à peu près deux siècles que le féminisme européen et anglo-saxon s’inspire d’elle. Quoique le milieu lettré de l’Occident n’a jamais vraiment oublié Christine-historiographe, c’est sans doute le mérite des femmes progressistes qu’on redécouvre son engagement en faveur de la femme. Juste avant la Révolution, elle est promue par Mademoiselle Keralio dans sa *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes, dédiée aux femmes françoises[[243]](#footnote-243)* déjà mentionné auparavant. La question féministe ayant été complétement abandonnée pendant l’Empire, Christine doit attendre le renouveau de l’intérêt vers son époque au milieu du XIXe siècle pour ressurgir dans quelques travaux des littéraires médiévistes, sans être considérée comme un écrivain original (on se souviendra bien sur des propos dénigrant de Gustave Lanson). Au XXe siècle, avec la dynamisation du mouvement féministe, son engagement en faveur de la femme sort sur le devant de la scène. Simone De Beauvoir lui rend hommage dans *Le deuxième sexe* (1949) et on voit apparaitre des premières études solides sur sa vie et son œuvre, mais le pic de l’intérêt pour Christine coïncide avec la deuxième vague du féminisme dans les années 1970-1980. Depuis lors, elle est une figure phare du mouvement qui la considère sa pionnière, quoique la légitimité de cette consecration est régulièrement mis en question par les chercheuses d’inspiration marxiste.

L’histoire du féminisme russe est plus courte et plus tumultueuse, mais, au moins au XIXe siècle, se développe dans le contexte européen. Nous nous sommes donc posé la question depuis quand le féminisme russe connait Christine de Pizan et quel rôle il lui attribue. Sinon, quelles figures symbolisent pour elles l’histoire de l’émancipation de la femme ?

Force est de constater que le féminisme russe ne compte pas Christine parmi les femmes méritantes dès le début. Le mouvement démarre implicitement avec la modernisation du pays au XVIIIe siècle quand la femme russe est *de facto* mise au sommet du pouvoir politique. Sans vouloir nous attarder sur les tsarines des Lumières russes bien connues, remarquons que « la question des femmes » est loin d’être posée. Si les élites russes francophones auraient découvert Christine dans la *Collection* de Mademoiselle Keralio, elle ne semble pas avoir marqué les esprits.

Or, une figure féminine de l’époque reste jusqu’à ce jour le symbole de l’émancipation de la femme russe, à savoir la princesse Catherine Dachkova (1743-1810). Conseillère politique, écrivaine, femme-savante et directrice des deux académies impériales, elle était très en avance sur son temps. Durant tout le XIXe siècle la femme russe ne pourra s’égaler aux conquêtes de la princesse, mais s’en inspirera dans sa lutte qui monte des années 1860.

Cette première vague ne concerne que des classes supérieures et dure jusqu’à la revolution de 1917. En ce moment, la femme russe bien entendue dépendante de son père ou mari, mais sa situation sociale et juridique est un peu meilleure que celle de la Francaise par exemple. Une femme majeure est considérée comme juridiquement capable ; mariée, elle dispose elle-même de ses biens et n’est pas complètement sous tutelle de l’époux. En revanche, le milieu d’où les Russes sont exclues est l’Université ; elle peut y’assister en auditrice libre, mais sans aucun statut officiel, sans parler du fait que les institutions supérieures de l’époque n’ont pas de personnel féminin et ne sont pas aucunement adaptées aux leurs besoins.

Cette situation devient réellement pesant après l’abolition du servage de 1861 quand l’appauvrissement des familles nobles amène les femmes à chercher une occupation professionnelle. Les exigences des premières féministes russes se concentrent donc sur l’accès au diplôme universitaire qui devrait leur ouvrir le marché de travail. Christine qui réclame le privilège social de l’éducation pour les femmes devrait tomber très à propos. En ce moment, comme nous avons vu, l’écrivaine française et meme *La Cité des Dames* sont épisodiquement mentionnée dans les ouvrages sur l’histoire de la femme, mais sa contribution à la revalorisation de la femme est très sous-estimée ou tout simplement inconnue.

Il est intéressant que les femmes russes ne puissent finalement s’inscrire à l’Université qu’en 1914 et de ce fait, elles partent systématiquement pour les universités européennes, comme la mathématicienneSofia Kovalevskaïa et plus tard une médiéviste française d’origine russe Myrrha Lot-Borodine (1882-1954). Mais une plus grande proximité géographique des femmes russes à Christine ne change pas la donne ; leur inspiration est ailleurs.

Nous pourrons en juger d’après un document de l’époque laissé par une des plus remarquables militantes féministes de la 1e vague, Anna Chabanova, femme-médecin et une des pionnières russes de l’enseignement supérieur[[244]](#footnote-244). Dans son *Essai sur le mouvement féminin en Russie* (1912)[[245]](#footnote-245) A. Chabanova évoque des figures qui, selon elle, ont marqué la prise de conscience par les femmes russes. On y retrouve, premièrement, les personnages féminins rebelles de l’histoire russe : la Boyarine Morozova, symbole de la résistance religieuse du XVIIe siècle, la princesse Sofia, demi-sœur de Pierre le Grand qui a failli usurper le pouvoir, deux Catherines : la tsarine et la princesse Dachkova, les deux ayant transgressé la norme sociale de leur époque. En deuxième lieu, il y a des figures littéraires des deux sexes : Georges Sand, John Stuart Mill (son ouvrage *The Subjection of Women* est publié en russe en 1870), mais aussi des publicistes russes V. Belinski, N. Dobrolubov, M. Mikhaïlov, D. Pissarev qui ont traité de l’émancipation de la femme dans leurs écrits. Enfin, le mouvement s’inspire de lui-même en rendant hommage aux premières émancipées russes : Natalia Korssini, Maria Bogdanova et autres femmes-premières auditrices libres des années 1860 ; Maria Troubnikova, Anna Philosophova, Nadejda Stassova qui organisent des sociétés caritatives pour les femmes en détresse et financent les cours pour les jeunes filles.

Outre l’engouement pour les hommes libéraux (où il faut compter également Nikolaï Nekrassov, Alexandre Herzen et Nikolaï Tchernychevski), ce sont les modèles proposés en littérature qui inspirent les féministes russes de la 1e vague. Cela est surtout le cas du roman de Tchernychevski Que faire ? (1863) qui propose un modèle alternatif de l’union amoureuse fondé sur le respect pour la femme et le choix libre.

La 2e vague du mouvement date de l’époque soviétique, une période contradictoire et paradoxale pour la condition féminine. La révolution apporte aux femmes russes le droit de vote (1917), l’égalité juridique avec les hommes, l’autorisation de l'avortement, la participation dans la vie du parti communiste à travers les Jenotdels, les départements des femmes au sein du parti qui visent à les socialiser, les intégrer dans la sphère de la production, mais aussi à protéger leurs droits civiques et résoudre leurs problèmes quotidiens. Or, déjà vers la fin des années 1920 on voit les enjeux féministes entrer en contradiction avec les directives du parti ; en 1929 on déclare la « question des femmes » résolue.

En fait, le féminisme soviétique n’existe que durant la première décade de l’URSS. De quelles figures s’inspire-t-il ? Ce qui change avant tout, c’est le visage « sociale » du mouvement qui se veut marxiste. L’étape précédente est condamnée comme bourgeoise, inefficace et réductrice car les premières féministes ne contestent que la domination économique et pas du tout la domination des sexes. Telle est la position d’Alexandra Kollontaï (1872-1952), une figure remarquable du mouvement révolutionnaire et théoricienne du féminisme marxiste. Elle s’adresse systématiquement aux femmes prolétaires et paysannes pour les inciter à un rôle social et politique plus actif à travers de nouveaux modèles féminins. Ce sont des figures plus ou moins contemporaines : des éminentes révolutionnaires socialistes (Rosa Luxembourg, Clara Zetkin), souvent issues de l’entourage de Lénine (Nadejda Kroupskaïa, Inès Armand, Anne et Marie Oulianoff), des partisanes ordinaires de la révolution d’Octobre etc. Une figure *masculine* qui inspire A. Kollontaï-féministe est un socialiste August Bebel ([1840](https://fr.wikipedia.org/wiki/1840)-[1913](https://fr.wikipedia.org/wiki/1913)) qu’elle considère comme « un grand militant pour les droits et la liberté de la femme »[[246]](#footnote-246). Il n’est pas donc étonnant que Christine de Pizan, aristocrate et monarchiste persuadée, est complètement absente du ce discours féministe qui d’ailleurs est rapidement exclu de l’espace publique soviétique. Alexandra Kollontaï, une polyglotte brillamment éduquée, est (r)envoyée à l’étranger en tant qu’ambassadrice de l’état ; elle fait une brillante carrière diplomatique, mais loin du pays où elle espérait voir naitre une femme libérée.

Les initiatives féminines existent, mais elles ne dépassent pas le cadre fixé par l’état et n’ont pas aucune idéologie propre. Le socialisme s’avère profondément conservatif par rapport à la femme qui est qui est tantôt promue (on se souviendra de la première femme-cosmonaute Valentina Terechkova par exemple), tantôt exploitée et discriminée d’une manière voilée, mais surtout absente de la grande politique. Néanmoins, la fin de l’époque est marquée par le renouveau du mouvement qui se considère comme une dissidence *féminine* et pas féministe, ce mot étant compris comme masculinisation de la femme par le système soviétique. Les dissidentes (Tatiana Mamonova, Tatiana Goritcheva, Natalia Malahovskaja, Natalia Gorbanevskaïa, Lioudmilia Alekseïeva et d’autres) appartiennent à la culture alternative de Léningrad ; en 1979 elles commencent à éditer, par le biais de samizdat, des magazines fémininsqui traitent de la discrimination de la femme dans la vie politique et quotidienne, de sa situation en prison, de la violence conjugale etc. et appellent à un renouveau spirituel via le christianisme orthodoxe. La figure majeure qui inspire les féministes dissidentes de Leningrad est la Vierge Marie elle-même (un des magazines s’intitulait *Maria*). Le phénomène est étouffé déjà en 1980, les femmes étant forcée de quitter le pays.

La 3e vague du féminisme russe se développe à partir des années 1990, quand les femmes commencent à prendre massivement conscience de leur condition réelle et voulue. Le mouvement est à ce jour assez hétérogène, mais sa partie la plus radicale s’inspire des ouvrages néo-féministes des années 1980 et milite contre les problèmes déjà résolus par le féminisme occidental, avant tout contre la perception de la femme propre à la culture patriarcale. D’où l’enthousiasme croissant pour les personnages féminins qui, par leur propre exemple, ont fait évoluer cette perception, comme la princesse Dachkova ou bien Christine. Ainsi, les féministes russes découvrent ce personnage historique environs un demi-siècle plus tard que leurs consœurs occidentales ; on verra si elles seront assez sensibles à son rôle dans l’émancipation de la femme pour l’inscrire dans leur panthéon féministe.

Par ailleurs, le phénomène de Christine de Pizan semble répondre à une demande socio-culturelle plus large que les problématiques purement féministes. Nous avons rencontré une réflexion intéressante dans une étude sur la réception de Zinaïda Hippius en Russie d’y il a dix ans[[247]](#footnote-247). L’universitaire Elena Panova constate la tendance de vouloir inscrire cette personnalité de l’Âge d’argent russe dans le système de valeurs actuelles puisque le pays est en quête de figures emblématiques du passé, des « icônes de style » qui pourraient exprimer l’air du temps. Si cette remarque est juste pour Zinaïda Hippius, nous la croyons tout autant applicable à Christine de Pizan qui s’inscrit encore mieux dans le contexte de la Russie contemporaine qui, ces derniers temps, est amenée à reconsidérer en quelque sorte la condition féminine[[248]](#footnote-248).

Conclusion

En terminant cette étude interdisciplinaire, nous pouvons constater que la construction de l’image auctoriale dans *La Cité* vise à la fois à s’inscrire dans les codes socio-culturels du moment et à les faire évoluer.

Le travail de contextualisation réalisé dans le premier chapitre a montré qu’au début du XVe siècle la parole publique, orale comme écrite, est complètement dominée par l’homme. La femme est absente du discours en tant que sujet, en revanche elle y est présente en tant qu’objet, et objet de la critique : la littérature représente la femme à travers les stéréotypes misogynes du genre satirique. C’est le résultat de plusieurs facteurs réunis : d’une part, le paradigme courtois s’efface au profit d’un autre, moins favorable à la femme ; d’autre part, plusieurs événements politiques : la crise monarchique, l’occupation anglaise, le conflit civil mènent à la militarisation et non à l’humanisation de la société.

Le résultat est que la femme se voit de plus en plus réduite à sa fonction maternelle et conjugale ; elle est éloignée de la politique et surtout du savoir écrit qui est devenu le domaine masculin. Même l’acquisition des connaissances de base pour la femme est remise en question, on considère cette éducation comme facultative, voire nuisible. Toutefois, la femme du Moyen Âge tardif est beaucoup plus libre et actif que sa consœur très infantilisée des époques à venir ; son intervention sur la scène publique est encore possible (à condition d’être admise par l’autorité masculine). Les exemples de Jeanne d’Arc et de Christine de Pizan en témoignent éloquemment.

Christine a le privilège d’appartenir au milieu cultivé, et sa culture est énorme pour son temps ; mais cela n’est qu’un facteur à l’origine de son phénomène. La vie de Christine se partage en deux : sa vie de fille, d’épouse, de mère est traditionnelle pour son cercle et satisfait en tout aux attentes sociales et religieuses imposées à la femme ; sa vie d’entrepreneur et d’écrivain de métier est imposée par les circonstances ; du point de vue de la tradition sociale, c’est une voie d’homme. Ayant en quelque sort instrumentalisée le « défaut » que constituait son sexe, Christine a su faire de son talent un fondement du bien-être familial, mais aussi un guide dans le monde de la culture réservé aux hommes. Mieux encore, elle a réussi à s’y poser comme femme de lettres, revendiquer une certaine indépendance créative et formuler un message (voire des messages) original.

Le message de Christine suscitant le plus d’intérêt de nos jours est l’engagement en faveur de la femme qu’elle a courageusement manifesté tout au long de sa vie littéraire ; *La Cité des Dames* est le texte « clé » de sa pensée pré-féministe. Le livre revendique l’égale dignité des deux sexes et, de ce fait, affirme l’ambition auctoriale de parler publiquement.

Nous voulions voir, en prenant l’exemple de six fragments du livre, comment l’écrivaine « orchestre » la construction de sa propre image dans ces conditions. Nous partions du constat que la présentation de soi dans n’importe quel texte dépend avant tout de l’objectif de l’auteur. Puisque *la Cité* vise à faire revaloriser la femme, l’ethos auctorial doit faire assez d’autorité pour renforcer la force de ce discours.

L’analyse a montré que l’identité auctoriale se construit progressivement dans l’optique d’assumer le rôle de porte-parole des femmes. D’ailleurs, la construction identitaire se fait déjà au niveau de l’intertexte : *la Cité* se fonde sur des modèles littéraires reconnus, mais manifeste la volonté auctoriale de les réinventer.

Dans le texte, la représentation de soi se fait via un arsenal stylistique variable. Christine recourt aux procédés de la rhétorique traditionnelle : par exemple, l’énoncé se base souvent sur les couples notionnels qui introduisent des valeurs opposées (vrai-faux, fictionnel-réel et d’autres). Cette figure de style conventionnelle lui permet de révéler les contradictions du raisonnement misogyne, mais aussi de se construire par opposition aux « mauvaises » valeurs qu’elle met en évidence. Plusieurs champs sémantiques traduisent la fiabilité et la moralité de la figure auctoriale, tandis que les références intertextuelles prouvent sa compétence dans les matières savantes.

Toutefois, ce sont les stratégies discursives qui priment dans la genèse auctoriale. Le procédé discursif fondamental est la délégation de la parole aux instances supérieures, les figures allégoriques qui incarnent les vertus suprêmes. Ce sont les Vertus qui renversent les opinions misogynes et persuadent Christine que ce dicours est légitime. Ainsi, sa prise de position en faveur de la femme n’est pas automandatée, mais autorisée par les représentantes divines.

La mise en valeur de soi est aussi déléguée à un tiers, ou se fait indirectement. Ainsi, le « je » auctorial n’est aucunement formel, il revendique son existence à travers les éléments autobiographiques et le nom de baptême. Mais ce sont les Vertus qui nous renseignent sur l’éducation extraordinaire et la vie conjugale irréprochable de la narratrice, qui se contente de confirmer les propos divins. La mise en scène du nom personnel s’organise de la même façon : pour accéder au droit de se nommer, Christine se fait nommer par les autres. Nous avons vu toute une évolution de la narratrice qui existe d’abord en tant que « je », puis comme « l’amie » de Vertu, ensuite comme « Christine » appelée par les autres et seulement après comme « moi, Christine ».

Les textes projettent globalement une image double qui se définit par les modalités de la connaissance et de la féminité. Héritière du savoir paternel, l’auteure mène une vie intellectuelle et définit son identité par sa culture. En même temps, c’est une fille respectueuse, épouse exemplaire, veuve honnête, c’est-à-dire une chrétienne modèle qui ne se dispense d’aucun devoir féminin. En définitive, nous avons une figure féminine atypique, mais fidèle au canon religieux et social du moment, donc entièrement positive et suffisamment compétente pour édifier la Cité, c’est-à-dire mener le débat contre la parole dominante.

Cette image apparaît comme fiable au lecteur car elle se base, entre autres, sur des faits de la biographie de l’auteure. D’une part, l’autobiographique sert à illustrer « la leçon » du livre, comme c’était convenu dans la tradition médiévale. D’autre part, il vaut pour lui-même, il est *le mérite* de l’auteure. La femme réelle, Christine, réfute l’image féminine mise en place dans le discours misogyne pour mettre en évidence le clivage dramatique entre le réel et la représentation. Chacun et chacune pouvait prendre conscience de ce clivage par une simple observation empirique et, par là, constater l’absurdité de la parole conventionnelle. Nous avons donc la synthèse des plans abstrait et concret puisqu’un message *universel* est prononcé à l’aide de l’expérience *personnelle*.

Notre première perspective de recherche sera d’approfondir l’analyse des procédés stylistiques par une étude précise du texte original. Dans la mesure où les manuscrits de Christine sont introuvables en Russie[[249]](#footnote-249), nous étions obligés de travailler avec la traduction.

En deuxième lieu, nous voudrions analyser le rôle des procédés artistiques, notamment des enluminures, dans l’émergence de l’image auctoriale. Cela nous semble d’autant plus intéressant que, premièrement, l’homme médiéval est très sensible aux représentations visuelles car l’image a une charge esthétique et didactique énorme pour lui[[250]](#footnote-250). Deuxièmement, vers la fin du Moyen Age le « portrait » de l’auteur dans le texte devient une représentation de la personne réelle (tandis qu’avant il n’avait rien d'authentique), c’est-à-dire subit la même transformation que le « je » narratif. Élisabeth Gaucher-Rémond écrit : « Il faut attendre la fin du Moyen Âge pour que certains auteurs se donnent à voir dans leurs œuvres, notamment Guillaume de Machaut, Christine de Pizan, René d’Anjou... Ces autoreprésentations, le plus souvent au début ou à la fin du texte, donnent à l’œuvre sa matérialité, sa « physionomie », assurant le passage du « corps » de l’auteur au corpus de l’œuvre.[[251]](#footnote-251) »

Compte tenu de tout cela, il semble bien évident que Christine devait être soucieuse de sa propre image, surtout qu’elle est la productrice de plusieurs de ces manuscrits. Les chercheurs supposent que l’écrivaine fournissait aux artistes-enlumineurs une description détaillée des miniatures qui devaient orner les textes. Cela est bien visible dans l’analyse faite par Sandra Hindman dans son essai *With Ink and Mortar : Christine de Pizan's Cité des dames* où elle évoque cinq copies de l’enluminure nommée « Raison, Droiture et Justice apparaissent à Christine ; Raison aide à Christine bâtir la Cité » tirée des cinq manuscrits différents de *La Cité*. Elle conclut qu’elles ont été réalisées sans aucun doute selon une maquette unique et précise.

Voilà pourquoi nous voudrions sélectionner quelques miniatures d’un des manuscrits de *la Cité* pour analyser leur gestuelle, leur symbolique et leur lien avec le texte. Par exemple, chacune des quatre images du FR 609 conservé à la Bibliothèque Nationale Française met en scène la narratrice aux moments différents du récit. Ces enluminures sont plus modestes que celles du « Manuscrit de la Reine »[[252]](#footnote-252) qui sont le plus souvent citées. Nous essayerons donc de proposer une lecture des images moins connues.

Enfin, le quatrième chapitre de l’étude abordera la réception de Christine de Pizan en Russie. Elle reste actuellement assez peu connue au public russophone, les traductions de ses textes[[253]](#footnote-253) en russe étant encore rares. Quand même, le phénomène de Christine, ne trouvant pas de pareil dans la littérature russe de la même époque, intéresse le lecteur russe et nécessite donc d’être plus largement présenté.

Bibliographie

## **Corpus primaire**

DE PIZAN Christine, *La Cité des Dames*, texte traduit et présenté par Thérèse Moreau et Eric Hicks, Paris : Ed. Stock/Moyen Âge, 2000

## **Corpus secondaire**

AMOSSY Ruth, « La double nature de l’image d’auteur », *Argumentation et Analyse du Discours*, 3, 2009

BERRIOT-SALVADOR Evelyne, « Les femmes et les pratiques de l’écriture de Christine de Pizan à Marie de Gournay », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 1983, 16 pp. 52-69.

BESSMERTNY Iouri, *La vie et la mort au Moyen Âge : Essais sur l’histoire démographique de la France*, Nauka, Moscou, 1991.

BOULANAKOVA Maria, « Les stéréotypes mentaux et l’image de la femme noble dans la période d’instauration du mariage religieux en France médiévale », Revue pédagogique de Yaroslavl, №2, 1997.

*Bulletin de l’Académie des sciences de l’URSS* : Série de littérature et de langue, Académie des sciences de l’URSS, 1968.

CASSAGNES-BROUQUET Sophie, « Les Neuf Preuses, l'invention d'un nouveau thème iconographique dans le contexte de la Guerre de Cent ans », Le genre face aux mutations : Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours [en ligne], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003 (généré le 23 avril 2020).

CHABANOVA Anna, *Essai sur le mouvement féminin en Russie*, Saint-Pétersbourg, typ. Samoobrazovanie, 1912.

CHACHKOV Sérafime, *Destins historiques des femmes : infanticide et prostitution*, éd. F.S. Sushchinsky, Saint-Pétersbourg, 1872.

CHICHMAREF Vladimir, *Le Lyrisme et les poètes lyriques* : *Essais sur l’histoire de la poésie en France et en Provence*, (Notes de la faculté de l’Histoire et des Lettres de l’Université Impériale de Saint-Pétersbourg, v. 102), Paris, typ. N. L. Danzig, 1911*.*

CERQUIGLINI-TOULET Jacqueline, *J’habiterai mon nom: Christine de Pizan et le pouvoir du nom*, séminaire au Collège de France, 2013 <https://www.college-de-france.fr/site/michel-zink/seminar-2013-01-30-11h30.htm>

D’ALVERNY Marie-Thérèse, « Comment les théologiens et les philosophes voient la femme », *Cahiers de civilisation médiévale*, 20e année (n°78-79), Avril-septembre 1977, pp. 105-129 ; https://www.persee.fr/doc/ccmed\_0007-9731\_1977\_num\_20\_78\_3067.

DELSAUX Olivier, *Manuscrits et pratiques autographes chez les écrivains français de la fin du Moyen Âge. L’exemple de Christine de Pizan*, Genève, Droz, « Publications romanes et françaises » n° CCLVIII, 2013.

DE PIZAN Christine, *L’Avision Christine*, éd. Christine Reno et Liliane Dulac, Paris, Champion, 2001.

DE PIZAN Christine, *Le livre de la Mutation de Fortune*, in Jean-Claude Polet (dir.), *Patrimoine littéraire européen, anthologie de langue française*, tome 6, Bruxelles, De Boeck, 1995.

EVDOKIMOVA Ludmilla, « Deux ballades mythologiques des *Cent ballades* de Christine de Pizan : une tentative d’exégèse » // Studia Litterarum, №1, 2018.

EVDOKIMOVA Ludmilla, *L’Échelle des styles :* *Le haut et le bas dans la poésie française à la fin du Moyen Âge,* Recherches littéraires médiévales, Série « Le lyrisme de la fin du Moyen âge », Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 84 ; « Composition poétique : sources, sens et significations allégoriques » // Studia Litterarum, vol. 5, no. 1, 2020, pp. 66-93.

*France et ses territoires*, Institut scientifique d’État « Encyclopédie soviétique », 1948.

GALATENKO Ioulia, « Les préalables et la formation du "féminisme créatif" européen (prose féminine moderne de l'Italie) », Bulletin de l’Université fédérale du Nord (Arctique), Série : Sciences humaines et sociales, №2, 2017, p.100.

GAUCHER-RÉMOND Élisabeth, « De l’introspection à l’exposition de soi au Moyen Âge », *Le Moyen Age*, 2016/1 (Tome CXXII), p. 21-40. URL : https://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2016-1-page-21.htm

GOLENICHTCHEV-KOUTOUZOFF Elie, MIKHAÏLOV Andrei, *Dante et la littérature mondiale*, Nauka, 1967.

HINDMAN Sandra L. « With Ink and Mortar : Christine de Pizan's *Cité des dames* »*, Feminist Studies* 10.3, 1984, p. 457-83.

*Histoire de la littérature mondiale*, v. 3, éd. en chef G. P. Berdnikov, Moscou, Nauka , 1985.

*Histoire de la littérature européenne des quinzième et seizième siècle de Henry Hallam*, traduit de l’anglais, Partie I, imprimé à l’Académie impériale des sciences, 1839.

*Histoire de la littérature française*. v. 1, réd. I. I. Anissimov, Académie des sciences de l’URSS, Moscou-Léningrad, 1946.

*Histoire générale de la littérature* : l’histoire de la littérature médiévale, réd. V.F. Korsh et A. Kirpichnikov, typ. K. Rikker, 1885.

HUIZINGA Johan, *Le déclin du Moyen-Âge*, Paris, Payot réed., 1948.

HUIZINGA Johan, *L’Automne du Moyen Âge* *: Une*étude*des*formes*de*vie*, de*pensée*et d’art en*France*et aux*Pays-Bas*aux*XIV*e et*XV *e*siècles, Traduit par D. V. Silvestrov, Moscou, Nauka, 1988.

JEANROY Alfred, « Boccace et Christine de Pisan : le De claris mulieribus, principale source du Livre de la Cité des Dames »,  Romania, tome 48, n°189, 1922. pp. 93-105.

JUSSERAND Jean Jules, *Histoire littéraire du peuple Anglais*, éd. O. N. Popova, 1898.

KAPLAN Anatoli, *La poésie française comme une source d’émergence de la conscience nationale : un aperçu analytique*, INION RAN, Moscou, 2008.

KARPENKO Ivan, « Quelques éléments communs des idéaux de l’amour courtois et platonique », *Philosophie et culture*, №8, 2015, pp. 1211-1223 ; « Éléments platoniques dans les relations courtoises », *Vox. Revue Philosophique*, №21, 2016.

KISSELEVA Lyudmila, *Ce que racontent les manuscrits médiévaux : un livre manuscrit en Europe occidentale*, Nauka, Léningrad, 1978.

KOLESNIKOV A., « Le processus philosophique contemporain au début du XXIe siècle », [*Miscellanea humanitaria philosоphiae : Essais sur la philosophie et la culture*,](http://anthropology.ru/ru/edition/miscellanea-humanitaria-philosophiae-ocherki-po-filosofii-i-kulture) 5, Saint-Pétersbourg, 2001.

LASSABATÈRE Thierry, « Le *Miroir de mariage* d’Eustache Deschamps et ses sources. Exemple de transmission et d'utilisation de la culture au Moyen Âge », in Ludmilla Evdokimova, Alain Marchandisse (dir.), *Le Texte médiéval dans le processus de communication*, Paris, Classiques Garnier, 2019.

*La grande encyclopédie soviétique*, v. 29, éd. en chef A. M. Prokhorov, Moscou, Sovetskaia encyclopédia, 1978.

*La Grande Encyclopédie* : Dictionnaire de toutes les branches de la connaissance, v. 19, Prosveshcheniye, 1909.

LANSON Gustave, *l*’*Histoire de la littérature française* (chapitre II, « Le Quinzième siècle »)*,* 1894.

LAMAS-POMBO Elena, « La construction visuelle de la parole dans le livre médiéval », *Diogène*, 2001/4 (n°196), p. 40-52, p. 50.

LE BRUN-GOUANVIC Claire, « Christine de Pizan et l’édification de la cité éternelle », *Études françaises*, 37 (1), 51–65.

LE GOFF Jacques, *la Civilisation de l’Occident médiéval,* Paris, Flammarion, 1982.

LEVINE David, *Immunité diplomatique*, Académie des sciences de l’URSS, 1949.

*Les enjeux de l’histoire sociopolitique et de la culture du Moyen Âge : résumés des interventions de la conférence des étudiants, des étudiants diplômés et des jeunes chercheurs*, Saint-Pétersbourg, 24-28 novembre 1997, éd. Dmitri Boulanine, 1998.

LIKHACHEVA Elena, *Matériaux sur l’histoire de l’éducation féminine en Russie entre 1086 et 1796*, v. 1, Saint-Pétersbourg, typ. М. М. Stasyulevitch, 1890.

*Livre*, v. 37, « Histoire de la culture mondiale » (Académie des sciences de la Russie), typ. Kniga, 1978.

MALININE Youri, « La pensée socio-politique en France du XVe siècle et l’héritage antique », L’héritage antique dans la culture de la Renaissance, éd. L. M. Bragina, V. I. Rutenburg, Moscou, Nauka, 1984.

MAZOUR-MATUSEVICH Yelena, « La position de Jean Gerson (1363-1429) envers les femmes », *Le Moyen Age*, 2006/2 (Tome CXII), p. 337-353.

*Magazine parental*, 1858, t. IV, livre 12, dép. IV, p. 370-381, signé : « D-v ».

*Messager de l’histoire*, typ. v. 109-110, А.S. Souvorine, 1907.

*Messager de l’histoire*, v. 130, typ. А.S. Souvorine, 1912.

MOKRETSOVA Inna, *Miniature du livre français du XIIIe siècle dans les collections soviétiques : 1200-1270*, Iskusstvo, 1983.

MOREAU Thérèse, « Promenade en féminie : Christine de Pizan, un imaginaire au féminin », Editions Antipodes, *Nouvelles questions féministes*, 2003/2 Vol. 22, p. 14-27.

NIKOLAEVA Irina, « Les codes culturels du Moyen Âge Occidental dans le contexte historique de leur existence », Messager de l’Université d’Etat de Tomsk, №281, 2004, p. 81-82.

NIKITENKO Sofia, « Femmes-enseignantes à l’Université de Bologne », *Pensée russe*, éd. 10, typ. I. N. Kushnerev et Co.

NOIRIEL Gérard, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours,* Marseille, Agone, coll. « Mémoires sociales », 2018.

OUSPENSKAIA Valentina, *La réhabilitation théorique des femmes dans les œuvres de Christine de Pizan*. Méthode pratique sur l’histoire du féminisme*,* Tver, FéministPress-Rossia, 2003.

OUVAROV Pavel, *Histoire des intellectuels et du travail intellectuel en Europe Médiévale : cours spécial*, IVY RAN, 2000.

OUY Gilbert, RENO Christine, VILELLA-PETIT Inès, *Album Christine de Pizan*, Turnhout, Brepols (« Texte, Codex & Contexte » 14), 2012.

PARUSSA Gabriella, « Stratégies de légitimation du discours autorial: dialogie, dialogisme et polyphonie chez Christine de Pizan », *Le Moyen Français* 75, 2014, p. 43-65.

PARIS Paulin, *Histoire Littéraire de la France*, t. XXIII, Paris, 1856.

PAUPERT Anne, « Deux femmes auteurs au Moyen Âge. Marie de France et Christine de Pizan », *Revue de la BNF*, 2011/3 (n° 39), p. 6-13. <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2011-3-page-6.htm>.

PERNOUD Régine, *Christine de Pizan*, Paris, Calmann-Lévy, 1982.

PERNOUD Régine, *La femme au temps des cathédrales*, Paris, Stock, 1980.

*Petite Encyclopédie littéraire*, v. 3, éd. en chef. А. А. Sourkov, Moscou, Encyclopédie Soviétique, 1966.

PINUS Sergueï, *Poètes français : caractéristiques et traductions* (Encyclopédie de la littérature, de l'art et de la science), T. 1, Saint-Pétersbourg, 1914.

POURISHEV Boris, Littérature du Moyen Age, typ. Gosudarstvennoe uchebno-pedagoghicheskoe izdatelstvo, 1953.

*Questions de l’histoire des sciences naturelles et techniques*, №3, Moscou, Nauka, 1994.

QUILLIGAN Maureen, *The Allegory of Female Authority: Christine de Pizan's «Cité des Dames»*, Cornell University Press, NY, 1991.

*Quinze joies de mariage et autres écrits des auteurs français du XIV-XVe siècles*, éd ; Iouri Bessmertny, Moscou, Nauka, 1991.

RIABOVA Tatiana, *La femme dans l’histoire du Moyen Âge Occidental*, Younona, Ivanovo 1999, p. 76, pp. 160-162.

ROGACH Snézhana, SMIRNOVA Ekaterina, « Christine de Pizan : les origines du féminisme », Imagines mundi : almanach des études d'histoire universelle XVIe-XXe siècles, №6, Adam et Éve, 2003.

ROGACH Snézhana « Christine de Pizan : première femme qui a pris la plume pour défendre son sexe », vol. 3, *Almanach éducatif féministe*, 2013.

ROZHKOV Nikolaï, *Histoire comparative de la Russie (fondements de la dynamique sociale)*, 1928.

ROZIN Vadim, CHAPINSKAIA Rina, la Nature de l’amour: la compréhension et la représentation de l’amour et de la sexualité dans différentes cultures, dans les œuvres des philosophes, dans l’art, Kavkazskaia zdravnitsa, 1993.

ROUDAKOVA Maria, « L’amour Courtois dans la tradition européenne et musulmane », Espace et Temps, №1-2 (31-32), 2018.

TOGOEVA Olga, « Le problème du privé et du public chez Jean Gerson », Bulletin de RGGU, Série : Critique littéraire. Linguistique. Culturologie, №3, 2020, p. 47-64, Svetlana Batourenko, « Les préalables intellectuels de la formation du discours féministe dans la sociolohie russe », Bulletin de l’Université d’État de Moscou, Série 18 : Sociologie et Politologie, №4, 2019.

TRATCHEVSKI Alexandre, « Les fondements historiques de l’éducation », *Observateur*, v. 8, 1889.

TRATCHEVSKI Alexandre, *Histoire de Russie,* *Méthode pour l’auto-éducation*, typ. V. M. Volf, 1908.

TSATOUROVA Sussanna, « Seigneurs ès loix : sur la formation de la noblesse parallèle en France de XIVe-XVe siècles, Moyen Âge, №64, Moscou, IVI RAN, 2003, pp. 50-88.

UTIN Eugueni, « Satire française avant Rabelais », *Messager de l’Europe*, t. 5, partie 5, réd. М. Stasyulevich, K. Arsenev, éd. D. N. Ovsyanniko-Kulikovsky, 1870.

VESELOVSKIJ Alexandre, *Bokkaččʹo, ego sreda i sverstniki :* Tom 2, Saint-Pétersbourg, Tip. Imp. Akademii nauk, 1893-1894, p. 214-237.

VERDON Jean, *Les Françaises pendant la guerre de Cent Ans. Début du XIVe siècle-milieu du XVe siècle.*Éditions Perrin, « Hors collection », 1991, <https://www.cairn.info/les-francaises-pendant-la-guerre-de-cent-ans--9782262008413.htm>.

VITKOVSKI Evgeny, *Sept siècles de la poésie française dans les traductions russes*, 1300-1999, Saint-Pétersbourg, Eurasie, 1999.

**VOSKOBOYNIKOV Oleg**, *Tysâčeletnee carstvo* *(300-1300). Očerk hristianskoj kulʹtury Zapada,* Мoscou,Novoe literaturnoe obozrenie, 2014 (Seriâ « Očerki vizualʹnosti »).

WEBER Georg*, Histoire universelle*, v. 9, éd. K. T. Soldatenkov, 1888.

WILLARD Charity Cannon, *Christine de Pizan. Her Life and Work*s, New York, Persea Books, 1984.

YUKINA Irina, Féminisme russe comme un défi à la modernité, Saint-Pétersbourg, Aleteya, 2007.

ZAGRYAZKINATatiana, « Madame - Monsieur - mademoiselle: genre et sexe sous le prisme du language », Bulletin de l’Université d’État de Moscou, Série 19 : Linguistique et communication interculturelle, №4, 2014.

ZHALMENOVA Olga, VERZHEVIKINA Eugenia, « Féminisme et antiféminisme. L’éthique du Moyen Âge »/ / Vestnik TGU, №4, 2000.

ZHIRMOUNSKI Victor, *Drame d’Alexander Blok « La Rose et la Croix » :* *Sources littéraires*, Université de Leningrad, 1964.

ZHOUKOV Eugueni, *L’histoire mondiale*, v. 3, Académie des sciences de l’URSS, 1955, p. 655.

ZUMTHOR Paul, *Autobiographie au Moyen Âge ?*, *Langue, Texte, Énigme*, Seuil, collection Poétique, 1974.

1. Thérèse Moreau, « Promenade en féminie : Christine de Pizan, un imaginaire au féminin », Editions Antipodes, *Nouvelles questions féministes*, 2003/2 Vol. 22, p. 14-27. [↑](#footnote-ref-1)
2. Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, texte traduit et présenté par Thérèse Moreau et Eric Hicks, Paris : Ed. Stock/Moyen Âge, 2000 [↑](#footnote-ref-2)
3. Christine de Pizan, *Le livre de la Mutation de Fortune*, in Jean-Claude Polet (dir.), Patrimoine littéraire européen, anthologie de langue française, tome 6, Bruxelles, De Boeck, 1995, p. 136-137. [↑](#footnote-ref-3)
4. Christine de Pizan, *L’Avision Christine*, éd. Christine Reno et Liliane Dulac, Paris, Champion, 2001, p. 111. [↑](#footnote-ref-4)
5. Evelyne Berriot-Salvador, « Les femmes et les pratiques de l'écriture de Christine de Pisan à Marie de Gournay », *Réforme, Humanisme, Renaissance*, 1983, 16 pp. 52-69, p. 52. [↑](#footnote-ref-5)
6. Johan Huizinga, *Le déclin du Moyen-Âge*, Paris, Payot réed. 1948 [↑](#footnote-ref-6)
7. Jacques le Goff, *la Civilisation de l’Occident médiéval,* Paris, Flammarion, 1982 [↑](#footnote-ref-7)
8. Gérard Noiriel, *Une histoire populaire de la France. De la guerre de Cent Ans à nos jours,* Marseille, Agone, coll. « Mémoires sociales », 2018 [↑](#footnote-ref-8)
9. Jean Verdon, , *Les Françaises pendant la guerre de Cent Ans. Début du XIVe siècle-milieu du XVe siècle.*Éditions Perrin, « Hors collection », 1991, URL : https://www.cairn.info/les-francaises-pendant-la-guerre-de-cent-ans--9782262008413.htm [↑](#footnote-ref-9)
10. Régine Pernoud, *Christine de Pisan*, Paris, Calmann-Lévy, 1982 [↑](#footnote-ref-10)
11. Gabriella Parussa, « Stratégies de légitimation du discours autorial: dialogie, dialogisme et polyphonie chez Christine de Pizan », *Le Moyen Français* 75, 2014, p. 45. [↑](#footnote-ref-11)
12. Jacqueline Cerquiglini-Toulet, *J’habiterai mon nom: Christine de Pisan et le pouvoir du nom*, séminaire au Collège de France, 2013 <https://www.college-de-france.fr/site/michel-zink/seminar-2013-01-30-11h30.htm> [↑](#footnote-ref-12)
13. Paul Zumthor, *Autobiographie au Moyen Âge ?*, *Langue, Texte, Énigme*, Seuil, collection Poétique, 1974, pp 165-180 [↑](#footnote-ref-13)
14. Maureen Quilligan, *The Allegory of Female Authority: Christine de Pizan's «Cité des Dames»*, Cornell University Press, NY, 1991 [↑](#footnote-ref-14)
15. Anne Paupert, « Deux femmes auteurs au Moyen Âge. Marie de France et Christine de Pizan », *Revue de la BNF*, 2011/3 (n° 39), p. 6-13. <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2011-3-page-6.htm> [↑](#footnote-ref-15)
16. Élisabeth Gaucher-Rémond, « De l’introspection à l’exposition de soi au Moyen Âge », *Le Moyen Age*, 2016/1 (Tome CXXII), p. 21-40. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2016-1-page-21.htm>, [↑](#footnote-ref-16)
17. Ruth Amossy, « La double nature de l’image d’auteur », *Argumentation et Analyse du Discours*, 3, 2009 [↑](#footnote-ref-17)
18. Claire Le Brun-Gouanvic, « Christine de Pizan et l’édification de la cité éternelle », Études françaises, 37 (1), 51–65. <https://doi.org/10.7202/008841ar> [↑](#footnote-ref-18)
19. Informations générales puisées chez Jaques le Goff, Régine Pernoud, Jean Verdon, Gérard Noiriel. [↑](#footnote-ref-19)
20. Marie-Thérèse d’Alverny, Comment les théologiens et les philosophes voient la femme. Cahiers de civilisation médiévale, 20e année (n°78-79), Avril-septembre 1977, pp. 105-129 ; https://www.persee.fr/doc/ccmed\_0007-9731\_1977\_num\_20\_78\_3067 [↑](#footnote-ref-20)
21. Cité d’après Régine Pernoud, *La femme au temps des cathédrales*, Paris, Stock, 1980, p. 189. [↑](#footnote-ref-21)
22. Marie-Thérèse d'Alverny, Comment les théologiens et les philosophes voient la femme, *op. cit*. [↑](#footnote-ref-22)
23. Jean Verdon, *Les Françaises pendant la guerre de Cent Ans, op. cit.* [↑](#footnote-ref-23)
24. Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, texte traduit et présenté par Thérèse Moreau et Eric Hicks, Paris : Ed. Stock/Moyen Âge, 2000, p. 276 [↑](#footnote-ref-24)
25. Voir à ce propos Yelena Mazour-Matusevich, « La position de Jean Gerson (1363-1429) envers les femmes », *Le Moyen Age*, 2006/2 (Tome CXII), p. 337-353. URL : https://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2006-2-page-337.htm [↑](#footnote-ref-25)
26. Jean Verdon, *Les françaises pendant la guerre de Cent Ans*, *op. cit*. [↑](#footnote-ref-26)
27. Cité d’après Jean Verdon, *Les Françaises pendant la guerre de Cent Ans. Début du XIVe siècle-milieu du XVe siècle.*Éditions Perrin, « Hors collection », 1991, URL : https://www.cairn.info/les-francaises-pendant-la-guerre-de-cent-ans--9782262008413.htm [↑](#footnote-ref-27)
28. Régine Pernoud, *La femme au temps des cathédrales*, Paris, Stock, 1980, p. 67-69 [↑](#footnote-ref-28)
29. Jean Verdon, *Les Françaises pendant la guerre de Cent Ans*, *op. cit*. [↑](#footnote-ref-29)
30. *Le Livre de Mateolus*, Imprimerie de A. Mertens et Fils, Bruxelles, 1846, 1er liv., v. 648. [↑](#footnote-ref-30)
31. *Id*., 1er liv., v. 680-682. [↑](#footnote-ref-31)
32. *Id*., 1er liv., v. 687-688. [↑](#footnote-ref-32)
33. Il s’agit de l’anecdote connue dès le XIIIe siècle « Aristote chevauché par Phillis » qu’on trouve dans la littérature et dans les arts. **Oleg**Voskoboynikov, *Tysâčeletnee carstvo* *(300-1300). Očerk hristianskoj kulʹtury Zapada,* М.:Novoe literaturnoe obozrenie, 2014. - 568 s.: il. (Seriâ « Očerki vizualʹnosti »), str. 372-374. [↑](#footnote-ref-33)
34. On pourrait citer en exemple le traité moral *Policraticus* du philosophe Jean de Salisbury (1115-1180). [↑](#footnote-ref-34)
35. *Le Livre de Mateolus*, Imprimerie de A. Mertens et Fils, Bruxelles, 1846, Notice, p. 447. [↑](#footnote-ref-35)
36. V. 2889, Sophie Cassagnes-Brouquet, Les Neuf Preuses, l'invention d'un nouveau thème iconographique dans le contexte de la Guerre de Cent ans In : Le genre face aux mutations : Masculin et féminin, du Moyen Âge à nos jours [en ligne]. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2003, note 16 (généré le 23 avril 2020). Disponible sur Internet : <http://books.openedition.org/pur/15907>. Sophie Cassagnes-Brouquet cite le vers d’après Ingrid Sedlacek, *Die*Neuf Preuses, Marburg, 1997, p. 141, note 24. [↑](#footnote-ref-36)
37. BnF, ms. fr. 24312. [↑](#footnote-ref-37)
38. Sophie Cassagnes-Brouquet, Les Neuf Preuses, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-38)
39. Les Neuf Preux, neuf héros des temps anciens, incarnent au XIVe siècle l’idéal chevaleresque: Alexandre, César, le Roi David, Charlemagne etc. Les Neuf Preuses sont des personnages de l’antiquité païenne : Sémiramis, Sinope, Hippolyte, Ménalippe, Lampeto, Penthésilée, Tomyris, Teuca, Déiphyle. Sophie Cassagnes-Brouquet suppose que le Fèvre s’inspire d’un ouvrage anonyme du début du XIIIe siècle qui raconte dans la manière courtoise l’histoire et les mythes antiques, en mettant en valeur les Amazones. [↑](#footnote-ref-39)
40. Pour en savoir plus, voir Sophie Cassagnes-Brouquet, Les Neuf Preuses, *op. cit*. [↑](#footnote-ref-40)
41. *Le Livre de Mateolus*, Imprimerie de A. Mertens et Fils, Bruxelles, 1846, p. 465-467. [↑](#footnote-ref-41)
42. *Les Quinze Joies du mariage*,traduction et édition de Nelly Labère, établissement du texte médiéval par Albert Pauphilet, édition bilingue, traduction nouvelle, Paris, Gallimard, « Folio classique » 6164, 2016, p. 14. [↑](#footnote-ref-42)
43. Voir à ce sujet Thierry Lassabatère, « Le *Miroir de mariage* d’Eustache Deschamps et ses sources. Exemple de transmission et d'utilisation de la culture au Moyen Âge », in Ludmilla Evdokimova, Alain Marchandisse (dir.), *Le Texte médiéval dans le processus de communication*, Paris, Classiques Garnier, 2019 p. 425-448. [↑](#footnote-ref-43)
44. Jean Verdon, *Les Françaises pendant la guerre de Cent Ans*, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-44)
45. Régine Pernoud, *La Femme au temps des cathédrales*, Paris, Stock, 1980, p.117. [↑](#footnote-ref-45)
46. Jacques le Goff, *la Civilisation de l’Occident médiéval,* Paris, Flammarion, 1982, p. 263. [↑](#footnote-ref-46)
47. Qu’un homme d’église traite de tel sujet peut paraître déroutant, mais n’étonne personne à l’époque féodale. L’amour n’était pas interdit aux ordres mineurs, Mathéolus en est un exemple ; le poète courtois Guillaume de Machaut est un chanoine etc. [↑](#footnote-ref-47)
48. De nous jours, Jean Froissart est avant tout connu comme chroniqueur, mais c’est aussi un poète courtois prolifique. Parmi ses textes courtois les plus connus, il y a la *Prison amoureuse*, le *Joli Buisson de Jonece* , le roman chevaleresque en vers *Meliador*. [↑](#footnote-ref-48)
49. Cité d’après Régine Pernoud, *La femme au temps des cathédrales*, Paris, Stock, 1980, p. 262-266 [↑](#footnote-ref-49)
50. Citation tirée de la copie numerisée de l’édition du *Roman* de 1878, disponible sur ce lien :

    <https://www.gutenberg.org/files/16816/16816-h/16816-h.htm> [↑](#footnote-ref-50)
51. *L’Advision Christine* citée par Anne Paupert, « Deux femmes auteurs au Moyen Âge. Marie de France et Christine de Pizan », *Revue de la BNF*, 2011/3 (n° 39), p. 6-13, <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2011-3-page-6.htm>, p.13 [↑](#footnote-ref-51)
52. Gabriella Parussa, « Stratégies de légitimation du discours autorial: dialogie, dialogisme et polyphonie chez Christine de Pizan », *op. cit.,* p. 43. [↑](#footnote-ref-52)
53. Qu’il faut en plus apprendre à gérer. Malgré l'évidente nécessité d’une telle précaution, les femmes sont rarement mises au courant des affaires du mari, du moins pas au point de pouvoir les reprendre juste après son décès, qui est souvent subit à l’époque. Dans ses écrits, Christine va reprocher aux hommes ce manque de prévoyance (ou de confiance) qui tourne tellement mal pour leurs proches. [↑](#footnote-ref-53)
54. Régine Pernoud, *Christine de Pisan*, *op. cit.*, p. 13. [↑](#footnote-ref-54)
55. Régine Pernoud, *Christine de Pisan*, *op. cit.*, p. 108. [↑](#footnote-ref-55)
56. Jean de Montreuil ne daigne pas lui répondre en personne, mais ne manque pas de la rabaisser dans ses textes : « cette femme que l’on appelle Christine, qui livre désormais ses écrits au public » ; « encore qu’elle ne manque tout à fait d’esprit - pour autant qu’une femme peut puisse en avoir - il me semblait entendre la courtisane grecque Léontion qui [...] osa écrire contre le grand philosophe Théophraste. » Cité d’après Régine Pernoud, *Christine de Pisan*, *op. cit.*, p. 120. [↑](#footnote-ref-56)
57. Gerson est chancelier de la Sorbonne de 1395 à 1415. [↑](#footnote-ref-57)
58. Régine Pernoud, *Christine de Pisan*, *op. cit.*, p. 132. [↑](#footnote-ref-58)
59. Anne Paupert fait référence à Andrea Valentini et son édition du *Livre des epistres du debat sus le Rommant de la Rose*, Classiques Garnier, 2014. Anne Paupert, « Deux femmes auteurs au Moyen Âge. Marie de France et Christine de Pizan », *Revue de la BNF*, 2011/3 (n° 39), p. 6-13. <https://www.cairn.info/revue-de-la-bibliotheque-nationale-de-france-2011-3-page-6.htm> p.13. [↑](#footnote-ref-59)
60. Thérèse Moreau, « Promenade en féminie : Christine de Pizan, un imaginaire au féminin », Editions Antipodes, *Nouvelles questions féministes*, 2003/2 Vol. 22, p. 14-27, p. 22. [↑](#footnote-ref-60)
61. La métaphore de l’enfantement est utilisée par Christine dans *l’Advision Christine* : « […] tu les enfanteras de ta mémoire dans la joie et le plaisir, malgré le travail et la douleur ; et de même que la femme qui a enfanté oublie son mal dès qu’elle a entendu le cri de son enfant, tu oublieras la souffrance du travail en entendant la voix de tes volumes. », Anne Paupert, « Deux femmes auteurs au Moyen Âge. Marie de France et Christine de Pizan », *op. cit*., p.13 [↑](#footnote-ref-61)
62. Anne Paupert, « Deux femmes auteurs au Moyen Âge. Marie de France et Christine de Pizan », *op. cit*., p. 13. [↑](#footnote-ref-62)
63. L’hypothèse est d’abord formulée par Gilbert Ouy et Christine Reno et développée par la suite par plusieurs chercheurs. Anne Paupert, « Deux femmes auteurs au Moyen Âge. Marie de France et Christine de Pizan », *op. cit*., p. 13. [↑](#footnote-ref-63)
64. Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, texte traduit et présenté par Thérèse Moreau et Eric Hicks, Paris : Ed. Stock/Moyen Âge, 2000, p. 113. [↑](#footnote-ref-64)
65. <http://expositions.bnf.fr/aimer/grand/aim_113.htm> [↑](#footnote-ref-65)
66. Olga Togoeva, « Le problème du privé et du public chez Jean Gerson », Bulletin de RGGU, Série : Critique littéraire. Linguistique. Culturologie, №3, 2020, p. 47-64, *Op. cit.* URL: <https://cyberleninka.ru/article/n/problema-chastnogo-publichnogo-u-zhana-zhersona>. [↑](#footnote-ref-66)
67. Parmi eux, presque toute la famille royale: le duc de Berry, célèbre esthète, (1340-1416) possède un recueil de ses œuvres complètes ; il en va de même pour la reine Isabeau de Bavière ; les princesses Valentine Visconti, Marie de Berry, Marguerite de Bourgogne sont dédicataires de Christine. [↑](#footnote-ref-67)
68. Jean Verdon, *Les françaises pendant la guerre de Cent Ans*, op. cit. [↑](#footnote-ref-68)
69. Selon Paul Zumthor, le « je » des premiers créateurs médiévaux « n’a d’autre existence [...] que grammaticale », mais vers la fin du Moyen Âge il commence à « s’identifier avec la personne de l’auteur: cela se produit à bien des reprises, chez Eustache Deschamps, Christine de Pisan, Charles d'Orléan. » Paul Zumthor, « Autobiographie au Moyen Âge? » [essai], Langue, Texte, Énigme, Seuil, collection Poétique, 1974, pp 165-180, p. 170 [↑](#footnote-ref-69)
70. Evelyne Berriot-Salvador*,* « Les femmes et les pratiques de l'écriture de Christine de Pisan à Marie de Gournay », *op. cit*., p. 59. [↑](#footnote-ref-70)
71. Ce terme de Pierre Bourdieu est peut-être anachronique par rapport à Christine ; toutefois nous avons rencontré une expression curieusement semblable dans le texte de *La Cité* : « Lève-toi, mon enfant! Sans plus attendre, partons au Champ des Lettres ; c’est en ce pays riche et fertile que sera fondée la Cité des Dames [...] Prends la pioche de ton intelligence et creuse bien. », p. 48. Ce Champ des Lettres christinien est donc une espace allégorique, bien loin de la notion de Bourdieu, mais la ressemblance de ces deux appellations est remarquable. [↑](#footnote-ref-71)
72. Élisabeth Gaucher-Rémond, « De l’introspection à l’exposition de soi au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 37. [↑](#footnote-ref-72)
73. Élisabeth Gaucher-Rémond, « De l’introspection à l’exposition de soi au Moyen Âge », *op. cit.*, p. 39. [↑](#footnote-ref-73)
74. Nous reprenons ici le titre du chapitre intitulé « A Child of Two Worlds » du livre de Charity Cannon Willard, *Christine de Pizan. Her Life and Work*s, New York, Persea Books, 1984, p. 15-31 [↑](#footnote-ref-74)
75. Charity Cannon Willard, *Christine de Pizan. Her Life and Work*s, *op. cit*. [↑](#footnote-ref-75)
76. Christine de Pizan, *La Cité des Dames*, *op.cit*., p. 22. On se reportera désormais à cette édition. [↑](#footnote-ref-76)
77. Cité, p. 14. [↑](#footnote-ref-77)
78. Cité, p. 144. [↑](#footnote-ref-78)
79. Claire Le Brun-Gouanvic, « Christine de Pizan et l’édification de la cité éternelle », *op. cit*., p.61 ; à voir aussi Gabriella Parussa. [↑](#footnote-ref-79)
80. « [...] il faut encore admettre qu'il en existe de bien méchantes [...]. Mais je ne dirais rien de celles-ci car les femmes de cette espèce sont dénaturées, et pour ainsi dire des monstres », Cité, p. 147. [↑](#footnote-ref-80)
81. Cité, p.42 [↑](#footnote-ref-81)
82. Cité, p. 35. [↑](#footnote-ref-82)
83. Ici et par la suite l’italique est de moi. [↑](#footnote-ref-83)
84. Le terme englobe sept disciplines : le trivium (la grammaire, la dialectique et la rhétorique) et le quadrivium (l'arithmétique, la musique, la géométrie, l’astronomie) ; ce cycle de de sciences constituait la première étape de l’enseignement supérieur à l’Université médiévale. [↑](#footnote-ref-84)
85. Cité, p. 35. [↑](#footnote-ref-85)
86. Cité, p. 35. [↑](#footnote-ref-86)
87. Cité, p. 36. [↑](#footnote-ref-87)
88. Cité, p. 36. [↑](#footnote-ref-88)
89. Cité, p. 36. [↑](#footnote-ref-89)
90. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-90)
91. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-91)
92. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-92)
93. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-93)
94. Cité, p. 36. [↑](#footnote-ref-94)
95. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-95)
96. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-96)
97. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-97)
98. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-98)
99. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-99)
100. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-100)
101. Cité, p. 37. [↑](#footnote-ref-101)
102. Cité, p. 38. [↑](#footnote-ref-102)
103. Gabriella Parussa, « Stratégies de légitimation du discours autorial: dialogie, dialogisme et polyphonie chez Christine de Pizan », *op. cit.,* p. 55. [↑](#footnote-ref-103)
104. Gabriella Parussa, « Stratégies de légitimation du discours autorial: dialogie, dialogisme et polyphonie chez Christine de Pizan », *op. cit.,* p. 56. [↑](#footnote-ref-104)
105. Cité, p. 38. [↑](#footnote-ref-105)
106. Cité, p. 40. [↑](#footnote-ref-106)
107. Cité, p. 42. [↑](#footnote-ref-107)
108. Cité, p. 38. [↑](#footnote-ref-108)
109. Cité, p. 38. [↑](#footnote-ref-109)
110. Cité, p. 40. [↑](#footnote-ref-110)
111. Cité, p. 39. [↑](#footnote-ref-111)
112. Cité, p. 39. [↑](#footnote-ref-112)
113. Cité, pp. 41-42. [↑](#footnote-ref-113)
114. Jean Verdon montre que le remariage, ni la vie mondaine active n’étaient point interdits à la veuve, mais plutôt mal vus par la communauté qui préférait pour elle un retrait. Jean Verdon, *Les françaises pendant la guerre de Cent Ans. Début du XIVe siècle-milieu du XVe siècle, op. cit..* [↑](#footnote-ref-114)
115. Cité, p. 41. [↑](#footnote-ref-115)
116. Cité, p. 42. [↑](#footnote-ref-116)
117. Cité, p. 178. [↑](#footnote-ref-117)
118. Droiture fait la distinction de la mauvaise connaissance : la sorcellerie et les sciences interdites par l’Église, voir la page 179 de *La Cité*. [↑](#footnote-ref-118)
119. Cité, p. 179. [↑](#footnote-ref-119)
120. Cité, p. 180. [↑](#footnote-ref-120)
121. Cité, p. 180. [↑](#footnote-ref-121)
122. Cité, p. 180. [↑](#footnote-ref-122)
123. Cité, p. 146. [↑](#footnote-ref-123)
124. Cité, p. 147. [↑](#footnote-ref-124)
125. À noter que rien n’incite le lecteur à mettre en doute la sincérité des sentiments de Christine [↑](#footnote-ref-125)
126. Cité, p. 146. [↑](#footnote-ref-126)
127. Cité, p. 146. [↑](#footnote-ref-127)
128. N’oublions pas que l’auteure ne prêche pas la femme en général, mais la femme de bien et fait surtout la même distinction pour l’homme. [↑](#footnote-ref-128)
129. Cité, p. 147. [↑](#footnote-ref-129)
130. À voir Jacqueline Cerquiglini-Toulet, *Christine de Pizan et le pouvoir du nom*, pp. 3-17 et son cours au Collège de France du 30 janvier 2013 « J’habiterai mon nom: Christine de Pisan et le pouvoir du nom », <https://www.college-de-france.fr/site/michel-zink/seminar-2013-01-30-11h30.htm>

     Lors de ce cours, la critique analyse cette trajectoire du nom dans *La Cité des Dames* ; elle dit que le nom est premièrement prononcé par Justice dans le sixième chapitre du premier livre. Ce nom sera ensuite utilisé uniquement par Justice dans le troisième livre, tandis que deux autres Vertus s’adressent à Christine en termes de parenté ou d’amitié : « chère fille » et autres. Jacqueline Cerquiglini-Toulet rejoint la critique américaine Maureen Quilligan qui, dans son livre *Allegory of Female Authority : Christine de Pizan's Cité des dames,* met en rapport l’utilisation du nom personnel par la troisième Dame avec le rôle attribué par Dante au nom et au nombre, notamment le 3 et le 9, dans la *Divine Comédie*.

     Or, après avoir vérifié cette nomination retardée dans la traduction de Moreau et Hicks, nous constatons que le nom de Christine est prononcé dès le deuxième chapitre du premier livre: « En conclusion, ma chère Christine, je te le dis: c'est ta naïveté qui t’as amenée à ta présente opinion. » (p. 40) par Raison, la première allégorie. Ensuite cela se répète dans le troisème chapitre du même livre: « Mais toi, ma chère Christine […] » (p. 41). Et après c’est en effet en chapitre VI du premier livre que la troisième allégorie, Justice, s’adresse à elle comme : « Ma chère Christine, je suis Justice, la fille élue de Dieu […] » (p. 45). Cette discordance provient peut-être du fait que Jacqueline Cerquiglini-Toulet et Maureen Quilligan se réfèrent à un des manuscrits originaux qui n’est pas forcément le « manuscrit du duc » BnF 607 utilisé pour la traduction de Moreau et Hicks (en plus, le Harley 4431 de British Library qui à servi de manuscrit de contrôle). Mais, vue que la traduction n’a pas suivi l’original dans tous les détails (cet avertissement précède l’introduction), nous avons décidé de ne pas exploiter l’hypothèse de Jacqueline Cerquiglini-Toulet et Maureen Quilligan avant pouvoir vérifier cet écart dans le manuscrit BnF 607. [↑](#footnote-ref-130)
131. [↑](#footnote-ref-131)
132. Maureen Quilligan, *The Allegory of Female Authority: Christine de Pizan's Cité des Dames*, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-132)
133. Jean de Joinville, Histoire de saint Louis, Credo et Lettre à Louis X / Jean sire de Joinville ; texte original, accompagné d'une trad. par M. Natalis de Wailly, Paris, Librairie de Firmin Didot Frères, Fils et Cie, 1874, p. 3. de la chronique. [↑](#footnote-ref-133)
134. Maureen Quilligan fair remarquer que Christine modifie la formule : là ou l’usage met la position sociale et le lieu, Christine évoque son sexe et l’espace allégorique du savoir. La critique interprète cette substitution comme une transformation symbolique de son sexe en « catégorie » sociale significative et, par conséquent, comme une tentative de s’imposer comme chroniqueuse au féminin. Maureen Quilligan, *The Allegory of Female Authority: Christine de Pizan's Cité des Dames*, *op. cit*., pp. 12-14 [↑](#footnote-ref-134)
135. Cité, p. 178. [↑](#footnote-ref-135)
136. Cité, p. 180. [↑](#footnote-ref-136)
137. Cité, p. 278. [↑](#footnote-ref-137)
138. Jacqueline Cerquiglini-Toulet,  *J’habiterai mon nom: Christine de Pisan et le pouvoir du nom*, le cours au Collège de France, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-138)
139. Cité, p. 255. [↑](#footnote-ref-139)
140. Cité, p. 257. [↑](#footnote-ref-140)
141. Cité, p. 261. [↑](#footnote-ref-141)
142. Cité, p. 261. [↑](#footnote-ref-142)
143. Cité, p. 261. [↑](#footnote-ref-143)
144. Il s’agit du tome 5 de la Collection universelle des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France [Contenant la fin des mémoires de Bertrand du Guesclin; la liste des chevaliers & des écuyers qui l'accompagnèrent dans ses différentes expéditions ; les mémoires sur la vie de Charles V par Christine de Pisan; & ceux de Pierre de Fenin, pannetier de Charles VI, XIVe & XVe siècles], Londres / Paris, 1785-1791. Nous nous sommes rendue compte que le site Arlima attribue à ce manuscrit [quel manuscrit ?] *Les faits d’armes et de chevalerie*, tandis que le site de la bibliothèque russe indique qu’il s’agit des mémoires sur la vie de Charles V. Code Fr. F. II No. 96 :

     <https://primo.nlr.ru/primo-explore/fulldisplay?docid=07NLR_LMS009212705&context=L&vid=07NLR_VU1&lang=ru_RU&search_scope=default_scope&adaptor=Local%20Search%20Engine&tab=default_tab&query=lsr24,contains,Pisan&offset=0>. [↑](#footnote-ref-144)
145. Louise-Felicité Keralio, *Collection des meilleurs ouvrages françois, composés par des femmes, dédiée eux femmes françoises*, Par m-lle de Keralio, tome 3, Paris, 1787. <https://primo.nlr.ru/primo-explore/fulldisplay?docid=07NLR_LMS009212506&context=L&vid=07NLR_VU1&lang=ru_RU&search_scope=default_scope&adaptor=Local%20Search%20Engine&tab=default_tab&query=any,contains,K%C3%A9ralio%20>) [↑](#footnote-ref-145)
146. Sergey Pinus, *Poètes français : caractéristiques et traductions* (Encyclopédie de la littérature, de l'art et de la science), T. 1, Saint-Pétersbourg, 1914. [↑](#footnote-ref-146)
147. Evgeny Vitkovski, *Sept siècles de la poésie française dans les traductions russes*, 1300-1999, Saint-Pétersbourg, Eurasie, 1999. [↑](#footnote-ref-147)
148. <http://www.vostlit.info/Texts/Dokumenty/France/XV/1420-1440/Christine_de_Pizan/frametext.htm>. [↑](#footnote-ref-148)
149. <https://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%9A%D1%80%D0%B8%D1%81%D1%82%D0%B8%D0%BD%D0%B0_%D0%9F%D0%B8%D0%B7%D0%B0%D0%BD%D1%81%D0%BA%D0%B0%D1%8F>. [↑](#footnote-ref-149)
150. <https://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%9A%D0%BD%D0%B8%D0%B3%D0%B0_%D0%BE_%D0%B3%D1%80%D0%B0%D0%B4%D0%B5_%D0%B6%D0%B5%D0%BD%D1%81%D0%BA%D0%BE%D0%BC>. [↑](#footnote-ref-150)
151. <https://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%9F%D0%BE%D1%81%D0%BB%D0%B0%D0%BD%D0%B8%D0%B5_%D0%9E%D1%84%D0%B5%D0%B8_%D0%93%D0%B5%D0%BA%D1%82%D0%BE%D1%80%D1%83>. [↑](#footnote-ref-151)
152. Sur Wikipedia française, il n’y a pas de page à part sur cette œuvre, mais le lecteur francophone peut en savoir plus en s’adressant à un article sur le codex Bodmer 49 contenant le poème :

     [https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89p%C3%AEtre\_d%27Oth%C3%A9a\_de\_la\_fondation\_Bodmer]( https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89p%C3%AEtre_d%27Oth%C3%A9a_de_la_fondation_Bodmer)

     ou bien sur le site Gallica de la Bibliothèque Nationale de France. [↑](#footnote-ref-152)
153. <http://www.pizan.lib.ed.ac.uk/>. [↑](#footnote-ref-153)
154. Huizinga Johan, *L’Automne du Moyen Âge* *: Une*étude*des*formes*de*vie*, de*pensée*et d’art en*France*et aux*Pays-Bas*aux*XIV*e et*XV *e*siècles, Traduit par D. V. Silvestrov, Moscou, Nauka, 1988. [↑](#footnote-ref-154)
155. <https://ru.wikipedia.org/wiki/%D0%9A%D0%B0%D1%82%D0%B5%D0%B3%D0%BE%D1%80%D0%B8%D1%8F:%D0%A4%D1%80%D0%B0%D0%BD%D1%86%D1%83%D0%B7%D1%81%D0%BA%D0%B8%D0%B5_%D0%BF%D0%BE%D1%8D%D1%82%D1%8B_XIV_%D0%B2%D0%B5%D0%BA%D0%B0>. [↑](#footnote-ref-155)
156. <https://www.youtube.com/watch?v=HB4EdZFMuvc&ab_channel=ACADEMIA%7C%D0%9A%D0%B0%D0%BD%D0%B0%D0%BB%D0%9A%D1%83%D0%BB%D1%8C%D1%82%D1%83%D1%80%D0%B0>. [↑](#footnote-ref-156)
157. <https://godliteratury.ru/articles/2017/10/13/kristina-pizanskaya-zhenskoe-lico-sred>. [↑](#footnote-ref-157)
158. <https://www.colta.ru/articles/she/26009-filosofiya-zhenskiy-rod-kristina-pizanskaya>. [↑](#footnote-ref-158)
159. [https://www.livelib.ru/author/320855-kristina-pizanskaya 2017](https://www.livelib.ru/author/320855-kristina-pizanskaya%202017). [↑](#footnote-ref-159)
160. Le Monde, « Christine de Pizan, la dame du XIVe siècle devenue icône féministe », 15/08/2019 зar [Aureliano Tonet](https://www.lemonde.fr/signataires/aureliano-tonet/) <https://www.lemonde.fr/festival/article/2019/08/15/christine-de-pizan-la-dame-du-moyen-age-devenue-icone-feministe_5499558_4415198.html> [↑](#footnote-ref-160)
161. <https://www.youtube.com/watch?v=01FvYaBJdBs>, vers ce moment-la, a été vu plus de 80 000 fois [↑](#footnote-ref-161)
162. Ngram Viewer est un outil linguistique lancé par Google en 2010 ; le programme analyse la fréquence de l’utilisation d’un mot sur une période dans les sources imprimées faisant parti des Google Books ; ses ressources textuelles sont numerisées et disponibles à la lecture. [↑](#footnote-ref-162)
163. *Histoire de la littérature européenne des quinzième et seizième siècle de Henry Hallam*, traduit de l’anglais, Partie I, imprimé à l’Académie impériale des sciences, 1839. [↑](#footnote-ref-163)
164. *Magazine parental*, 1858, t. IV, livre 12, dép. IV, p. 370-381, signé : « D-v ». [↑](#footnote-ref-164)
165. Eugueni Utin, « Satire française avant Rabelais », *Messager de l’Europe*, t. 5, partie 5, réd. М. Stasyulevich, K. Arsenev, éd. D. N. Ovsyanniko-Kulikovsky, 1870, p. 249-296. [↑](#footnote-ref-165)
166. # Sérafime Chachkov, *Destins historiques des femmes : infanticide et prostitution*, éd. F.S. Sushchinsky, Saint-Pétersbourg, 1872, p. 188.

     [↑](#footnote-ref-166)
167. # Sofia Nikitenko, « Femmes-enseignantes à l’Université de Bologne », *Pensée russe*, éd. 10, typ. I. N. Kushnerev et Co, p. 253-291.

     [↑](#footnote-ref-167)
168. *Ibid*, p. 257. [↑](#footnote-ref-168)
169. # Histoire générale de la littérature : l'histoire de la littérature médiévale, réd. V.F. Korsh et A. Kirpichnikov, typ. K. Rikker, 1885, p 589-591.

     [↑](#footnote-ref-169)
170. Paulin Paris, *Histoire Littéraire de la France*, v. XXIII, Paris, 1856, p. 46-52. [↑](#footnote-ref-170)
171. Georg Weber*, Histoire universelle*, v. 9, éd. K. T. Soldatenkov, 1888, p. 215. [↑](#footnote-ref-171)
172. Jean Jules Jusserand, *Histoire littéraire du peuple Anglais*, éd. O. N. Popova, 1898. [↑](#footnote-ref-172)
173. # Alexandre Tratchevski, « Les fondements historiques de l’éducation », *Observateur*, v. 8, 1889, p. 56.

     [↑](#footnote-ref-173)
174. *Ibid.* [↑](#footnote-ref-174)
175. # Alexandre Tratchevski, *Histoire de Russie,* *Méthode pour l’auto-éducatio*, typ. V. M. Volf, 1908, p. 229.

     [↑](#footnote-ref-175)
176. Eléna Likhacheva, *Matériaux sur l’histoire de l’éducation féminine en Russie entre 1086 et 1796*, v. 1, Saint-Pétersbourg, typ. М. М. Stasyulevitch, 1890. [↑](#footnote-ref-176)
177. <https://ru.wikisource.org/wiki/%D0%AD%D0%A1%D0%91%D0%95/%D0%9F%D0%B8%D0%B7%D0%B0%D0%BD,_%D0%9A%D1%80%D0%B8%D1%81%D1%82%D0%B8%D0%BD%D0%B0> [↑](#footnote-ref-177)
178. Gustave Lanson, *l*’*Histoire de la littérature française* (chapitre II, « Le Quinzième siècle »)*,* 1894 <https://fr.wikisource.org/wiki/Histoire_de_la_litt%C3%A9rature_fran%C3%A7aise_(Lanson)/Seconde_partie/Livre_1/Chapitre_2)> . [↑](#footnote-ref-178)
179. La Grande Encyclopédie: Dictionnaire de toutes les branches de la connaissance, v. 19, Prosveshcheniye, 1909, p. 637. [↑](#footnote-ref-179)
180. # *Messager de l’histoire*, typ. А.S. Souvorine, 1907, v. 109-110, p. 341.

     [↑](#footnote-ref-180)
181. Nous n’avons pas réussi à retrouver le nom de l’auteur de l’article signé par des initiales. [↑](#footnote-ref-181)
182. B. B. Glinski, S.N. Shubinski, *Messager de l’histoire*, v. 130, 1912, p. 1270. [↑](#footnote-ref-182)
183. L’étude de V. Chichmaref *Guillaume de Machaut. Poésies lyriques* (édition complète avec introduction et glossaire, Paris, Champion, 1909, 2 t.) a reçu le prix Saintour en 1910. [↑](#footnote-ref-183)
184. Vladimir Chichmaref, *Le Lyrisme et les poètes lyriques* : *Essais sur l’histoire de la poésie en France et en Provence*, (Notes de la faculté de l’Histoire et des Lettres de l’Université Impériale de Saint-Pétersbourg, v. 102), Paris, typ. N. L. Danzig, 1911*.*  [↑](#footnote-ref-184)
185. В Vladimir Chichmaref, *Le Lyrisme et les poètes lyriques du Moyen Age tardif* : *Essais sur l’histoire de la poésie en France et en Provence*,.2e édition, Moscou, URSS, Librokom, 2013 et 2020. [↑](#footnote-ref-185)
186. Nikolaï Rozhkov, *Histoire comparative de la Russie (fondements de la dynamique sociale)*, 1928, p. 190. [↑](#footnote-ref-186)
187. # *Histoire de la littérature française*. v. 1, réd. I. I. Anissimov, Académie des sciences de l’URSS, Moscou-Léningrad, 1946, p. 154, 173, 176-178.

     [↑](#footnote-ref-187)
188. *Ibid*, p. 177 [↑](#footnote-ref-188)
189. Il s’agit en fait d’une page entière (f°3r) tirée du manuscrit Harley 3144 dit de la Reine où Christine lui fait le don de son *Epitre au dieu d’amour ;* à comparer avec l’image originale<http://www.pizan.lib.ed.ac.uk/gallery/pages/003r.htm> [↑](#footnote-ref-189)
190. *Histoire de la littérature française illustrée,* под общей редакцией J. Bédier и P. Hazard,1923-1924, p. 19. [↑](#footnote-ref-190)
191. *France et ses territoires*, Institut scientifique d’État « Encyclopédie soviétique », 1948, p. 321 [↑](#footnote-ref-191)
192. David Lévine, *Immunité diplomatique*, Académie des sciences de l’URSS, 1949, p. 227. [↑](#footnote-ref-192)
193. Boris Pourishev, Littérature du Moyen Age, typ. Gosudarstvennoe uchebno-pedagoghicheskoe izdatelstvo, 1953, p. 331. [↑](#footnote-ref-193)
194. Eugueni Zhukov, *L’histoire mondiale*, v. 3, Académie des sciences de l’URSS, 1955, p. 655. [↑](#footnote-ref-194)
195. *Petite Encyclopédie littéraire*, v. 3, éd. en chef. А. А. Sourkov, Moscou, Encyclopédie Soviétique, 1966, p. 826. [http://feb-web.ru/feb/kle/kle-abc/ke3/ke3-6462.htm](%20%20http://feb-web.ru/feb/kle/kle-abc/ke3/ke3-6462.htm) [↑](#footnote-ref-195)
196. Victor Zhirmounski, *Drame d’Alexander Blok « La Rose et la Croix » :* *Sources littéraires*, Université de Leningrad, 1964, p. 26, 28. [↑](#footnote-ref-196)
197. # Elie Golenistchcheff-Kutuzoff, Andrei Mikhaïlov, *Dante et la littérature mondiale*, Nauka, 1967, pp. 131-133.

     [↑](#footnote-ref-197)
198. *Bulletin de l’Académie des sciences de l’URSS* : Série de littérature et de langue, Académie des sciences de l’URSS, 1968, p. 198. [↑](#footnote-ref-198)
199. Lyudmila Kisseleva, *Ce que racontent les manuscrits médiévaux : un livre manuscrit en Europe occidentale*, Nauka, Leningrad, 1978, p. 122. [↑](#footnote-ref-199)
200. *Livre*, v. 37, « Histoire de la culture mondiale » (Académie des sciences de la Russie), typ. Kniga, 1978, p. 15. [↑](#footnote-ref-200)
201. *La grande encyclopédie soviétique*, v. 29, éd. en chef A. M. Prokhorov, Moscou, Sovetskaia encyclopédia, 1978. [↑](#footnote-ref-201)
202. *Histoire de la littérature mondiale*, v. 3, éd. en chef G. P. Berdnikov, Moscou, Nauka , 1985, pp. 218-219. [↑](#footnote-ref-202)
203. Inna Mokretsova, *Miniature du livre français du XIIIe siècle dans les collections soviétiques : 1200-1270*, Iskusstvo, 1983, p. 6. [↑](#footnote-ref-203)
204. Youri Malinine, « La pensée socio-politique en France du XVe siècle et l’héritage antique », L’héritage antique dans la culture de la Renaissance, éd. L. M. Bragina, V. I. Rutenburg, Moscou, Nauka, 1984, pp. 133-134.

     [↑](#footnote-ref-204)
205. *Quinze joies de mariage et autres écrits des auteurs français du XIV-XVe siècles*, éd ; Iouri Bessmertny, Moscou, Nauka, 1991, pp. 218-256. [↑](#footnote-ref-205)
206. I. Bessmertny a été parmi les organisateurs de la conférence internationale « l’École des Annales hier et aujourd’hui » qui a eu lieu à Moscou en 1989. [↑](#footnote-ref-206)
207. Iouri Bessmertny, *La vie et la mort au Moyen Âge : Essais sur l’histoire démographique de la France*, Nauka, Moscou, 1991**,** p. 154, 199. [↑](#footnote-ref-207)
208. Vadim Rozin, Rina Chapinskaia, la Nature de l’amour : la compréhension et la représentation de l’amour et de la sexualité dans différentes cultures, dans les œuvres des philosophes, dans l’art, Kavkazskaia zdravnitsa, 1993, p. 73. [↑](#footnote-ref-208)
209. Maria Boulanakova, « Les stéréotypes mentaux et l’image de la femme noble dans la période d’instauration du mariage religieux en France médiévale », Revue pédagogique de Yaroslavl, №2, 1997 URL: https://cyberleninka.ru/article/n/mentalnye-stereotipy-i-obraz-znatnoy-zhenschiny-v-period-utverzhdeniya-tserkovnogo-braka-v-srednevekovoy-frantsii. [↑](#footnote-ref-209)
210. « Questions de l’histoire des sciences naturelles et techniques », №3, Moscou, Nauka, 1994, p. 136. [↑](#footnote-ref-210)
211. # *Les enjeux de l’histoire sociopolitique et de la culture du Moyen Âge : résumés des interventions de la conférence des étudiants, des étudiants diplômés et des jeunes chercheurs*, Saint-Pétersbourg, 24-28 novembre 1997, éd. Dmitri Boulanine, 1998, p. 59.

     [↑](#footnote-ref-211)
212. # Tatiana Riabova, *La femme dans l’histoire du Moyen Âge Occidental*, Younona, Ivanovo 1999, p. 76, pp. 160-162.

     [↑](#footnote-ref-212)
213. *Idem*, p. 161. [↑](#footnote-ref-213)
214. E. D. Smirnova, L. P. Sushkevich, V. A. Fedosik, *Le monde médiéval en termes, noms et titres*, Minsk, Bélorous, 1999. Disponible en ligne :<https://rus-middle-age-world.slovaronline.com/617-%D0%9A%D1%80%D0%B8%D1%81%D1%82%D0%B8%D0%BD%D0%B0%20%D0%9F%D0%B8%D0%B7%D0%B0%D0%BD%D1%81%D0%BA%D0%B0%D1%8F> [↑](#footnote-ref-214)
215. # Youri Malinine, *La pensée socio-politique en France du Moyen Âge tardif*, p. 20, 33–34, 48–49, 58, 63, 85, 186, 230, *op. cit.*

     [↑](#footnote-ref-215)
216. *Idem*, p. 20. [↑](#footnote-ref-216)
217. Pavel Ouvarov, *Histoire des intellectuels et du travail intellectuel en Europe Médiévale : cours spécial*, IVY RAN, 2000, p. 21, 47. [↑](#footnote-ref-217)
218. Olga Zhalmenova, Eugenia Verzhevikina, « Féminisme et antiféminisme. L’éthique du Moyen Âge »/ / Vestnik TGU, №4, 2000. URL: https://cyberleninka.ru/article/n/feminizm-i-antifeminizm-etika-srednih-vekov. [↑](#footnote-ref-218)
219. A. Kolesnikov, « Le processus philosophique contemporain au début du XXIe siècle », [*Miscellanea humanitaria philosоphiae : Essais sur la philosophie et la culture*,](http://anthropology.ru/ru/edition/miscellanea-humanitaria-philosophiae-ocherki-po-filosofii-i-kulture)  №5, Saint-Pétersbourg, 2001. pp.95-128., p. 118. [↑](#footnote-ref-219)
220. Sussanna Tsaturova, « Seigneurs ès loix : sur la formation de la noblesse parallèle en France de XIVe-XVe siècles, Moyen Âge, №64, Moscou, IVI RAN, 2003, pp. 52, 58, 60, 67, 69, 74, 76, 81, 84, 87. <https://www.srednieveka.ru/arkhiv/vypusk/64/> [↑](#footnote-ref-220)
221. *Grande Encyclopédie russe*, 2004, https://bigenc.ru/literature/text/2113326. [↑](#footnote-ref-221)
222. Irina Nikolaeva, « Les codes culturels du Moyen Âge Occidental dans le contexte historique de leur existence », Bulletin de l’Université d’Etat de Tomsk, №281, 2004, p. 81-82. URL: <https://cyberleninka.ru/article/n/kulturnye-kody-zapadno-evropeyskogo-srednevekovya-v-istoricheskom-interiere-ih-bytovaniya> [↑](#footnote-ref-222)
223. Ivan Karpenko, « Quelques éléments communs des idéaux de l’amour courtois et platonique », *Philosophie et culture*, №8, 2015, pp. 1211-1223. DOI: 10.7256/1999-2793.2015.8.13233 ; « Éléments platoniques dans les relations courtoises », *Vox. Revue Philosophique*, №21, 2016. URL: <https://cyberleninka.ru/article/n/platonicheskie-elementy-v-kurtuaznyh-otnosheniyah>. [↑](#footnote-ref-223)
224. # Anatoliy Kaplan, *La poésie française comme une source d’émergence de la conscience nationale : un aperçu analytique*, INION RAN, Moscou, 2008, pp. 65, 78, 81-82, 85.

     [↑](#footnote-ref-224)
225. # Tatiana Zagryazkina, « Madame - Monsieur - mademoiselle: genre et sexe sous le prisme du language », Bulletin de l’Université d’État de Moscou, Série 19 : Linguistique et communication interculturelle, №4, 2014. URL: <https://cyberleninka.ru/article/n/madame-monsieur-mademoiselle-gender-i-pol-skvoz-prizmu-yazyka-i-kultury>.

     [↑](#footnote-ref-225)
226. Ioulia Galatenko, « Les préalables et la formation du "féminisme créatif" européen (prose féminine moderne de l'Italie) », Bulletin de l’Université fédérale du Nord (Arctique), Série: Sciences humaines et sociales, №2, 2017, p.100. URL: <https://cyberleninka.ru/article/n/predposylki-i-stanovlenie-evropeyskogo-tvorcheskogo-feminizma-sovremennaya-zhenskaya-proza-italii>. [↑](#footnote-ref-226)
227. Maria Rudakova, « L’amour Courtois dans la tradition européenne et musulmane », Espace et Temps, №1-2 (31-32), 2018., p. 67, 69. URL: https://cyberleninka.ru/article/n/kurtuaznaya-lyubov-v-evropeyskoy-i-arabo-musulmanskoy-traditsii. [↑](#footnote-ref-227)
228. # Svetlana Batourenko, « Les préalables intellectuels de la formation du discours féministe dans la sociolohie russe », Bulletin de l’Université d’État de Moscou, Série 18 : Sociologie et Politologie, №4, 2019., p. 194. URL: https://cyberleninka.ru/article/n/intellektualnye-predposylki-formirovaniya-feministskogo-diskursa-v-istorii-russkoy-sotsiologii.

     [↑](#footnote-ref-228)
229. Ludmilla Evdokimova, « Livre et roman. L’opposition de la forme-vers et de la forme-prose au XIIIe siècle » (doctorat nouveau régime, Paris-IV). [↑](#footnote-ref-229)
230. # Ludmilla Evdokimova, *L’Échelle des styles :* *Le haut et le bas dans la poésie française à la fin du Moyen Âge,* Recherches littéraires médiévales, Série « Le lyrisme de la fin du Moyen âge », Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 84 ; « Composition poétique : sources, sens et significations allégoriques » // Studia Litterarum, vol. 5, №1, 2020, p. 69. URL: <https://cyberleninka.ru/article/n/poeticheskoe-sochinenie-ego-istochniki-smysl-i-znachenie-allegoriy>.

     [↑](#footnote-ref-230)
231. Olga Togoeva, « Le problème du privé et du public chez Jean Gerson », Bulletin de RGGU, Série : Critique littéraire. Linguistique. Culturologie, №3, 2020, p. 47-64, *Op. cit.*  [↑](#footnote-ref-231)
232. Christine de Pizan, *Le Livre des epistres du debat sus le Rommant de la Rose*, ed. critique par A. Valentini. Paris, Classiques Garnier. [↑](#footnote-ref-232)
233. <https://www.pravenc.ru/text/2462005.html> [↑](#footnote-ref-233)
234. L’article est très informatif par rapport aux œuvres de Christine ; on décrit la structure et le sujet de *La Cité,* *Le trésor de la Cité des Dames*, *Livre du corps de policie* et *Le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V.* [↑](#footnote-ref-234)
235. Oleg Voskoboïnikov est l’auteur d’un ouvrage fondamental sur le Moyen Age occidental *Pour les siècles des siècles. La civilisation chrétienne de l’Occident médiéval*, Paris, Vendémiaire, 2017. [↑](#footnote-ref-235)
236. Thèse soutenue en 2000 à l’Université d’État de Saint-Pétersbourg sous la direction de Iouri Malinine. [↑](#footnote-ref-236)
237. Valentina Ouspenskaya, *La réhabilitation théorique des femmes dans les œuvres de Christine de Pizan*. Méthode pratique sur l’histoire du féminisme*,* Tver, FéministPress-Rossia, 2003. [↑](#footnote-ref-237)
238. *Idem*, p. 1. [↑](#footnote-ref-238)
239. Snézhana Rogach, Ekaterina Smirnova, « Christine de Pizan : les origines du féminisme », Imagines mundi : almanach des études d'histoire universelle XVIe-XXe siècles, №6, Adam et Éve, 2003, pp. 221 - 231. [↑](#footnote-ref-239)
240. « Christine de Pizan : première femme qui a pris la plume pour défendre son sexe », vol. 3, *Almanach éducatif féministe*, 2013. Le titre fait allusion aux propos de Simone de Beauvoir sur Christine dans *Le deuxieme sexe* (1949) : « Pour la première fois, on voit une femme prendre la plume pour défendre son sexe ». [↑](#footnote-ref-240)
241. Ludmilla Evdokimova, « Deux ballades mythologiques des *Cent ballades* de Christine de Pizan : une tentative d’exégèse » // Studia Litterarum, №1, 2018. URL: https://cyberleninka.ru/article/n/dve-mifologicheskih-ballady-iz-sta-ballad-kristiny-pizanskoy-opyt-analiza. Existe également en français : « Deux ballades mythologiques des *Cent ballades* de Christine de Pizan : une tentative d’exégèse », *Le moyen français*, 78-79, Brepols Publishers, 2016, p. 65-75. [DOI: 10.1484/j.lmfr.5.111470](http://dx.doi.org/10.1484/j.lmfr.5.111470) [↑](#footnote-ref-241)
242. Par exemple, celle de Dominique Demartini, Université Paris III-Sorbonne La Cité des dames *de Christine de Pizan : quand la littérature se rend à l’histoire* au sein du colloque « Aspects sociaux des littératures médiévales. Texte et situation communicative au Moyen âge » en 2016. [↑](#footnote-ref-242)
243. Il s’agit avant tout du tom 3 de la *Collection*; Louise-Félicité de Keralio, Paris, 1786-1789, *op. cit.* [↑](#footnote-ref-243)
244. Anna Chabanova est mémorisée par l’installation *The Dinner Party* de l’artiste contemporaine Judy Chicago qui représente l’histoire symbolique des femmes. [↑](#footnote-ref-244)
245. Anna Chabanova, *Essai sur le mouvement féminin en Russie*, Saint-Pétersbourg, typ. Samoobrazovanie, 1912. Disponible en ligne : <http://www.a-z.ru/women/texts/shabanr.htm> [↑](#footnote-ref-245)
246. Nous citons le titre de l’article d’A. Kollontaï consacré à Bebel. [↑](#footnote-ref-246)
247. Elena Panova, « Réception de l’œuvre de Zinaïda Hippius dans la culture contemporaine », Signe: domaine problématique de l’éducation via les médias, №1 (5), 2010, pp. 41-43. [↑](#footnote-ref-247)
248. On remarquera de vives discussions publiques suscitées par la décriminalisation récente des violences conjugales. [↑](#footnote-ref-248)
249. Les copies numérisées des manuscrits de BnF sont malheureusement illisibles pour un non-spécialiste des codex médiévaux. [↑](#footnote-ref-249)
250. Elena Llamas-Pombo, « La construction visuelle de la parole dans le livre médiéval », *Diogène*, 2001/4 (n°196), p. 40-52, p. 50. URL : <https://www.cairn.info/revue-diogene-2001-4-page-40.htm> [↑](#footnote-ref-250)
251. Élisabeth Gaucher-Rémond, « De l’introspection à l’exposition de soi au Moyen Âge », *Le Moyen Age*, 2016/1 (Tome CXXII), p. 21-40, p. 33. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-moyen-age-2016-1-page-21.htm> [↑](#footnote-ref-251)
252. Harley 4431 (London, British Library). [↑](#footnote-ref-252)
253. On devrait dire « des fragments de textes », car aucune œuvre christinienne n’est encore traduite en russe dans la totalité. [↑](#footnote-ref-253)